



H

Les historiques

Michelle Willingham

UNE SCANDALEUSE TENTATION

HARLEQUIN

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[LES HISTORIQUES](#)

[Chapitre 1](#)

[Londres, 1855](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Plus tard ce soir-là](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Trois jours plus tard](#)

[Chapitre 23](#)

[épilogue](#)

MARIE-JOSÉ LAMORLETTE

© 2010, Michelle Willingham. © 2011, Harlequin S.A.

978-2-280-22252-5

LES HISTORIQUES

Chapitre 1

Londres, 1855

Son regard était fixé sur elle. Aigu. Pénétrant. Elle le sentait, plus sûrement que s'il avait posé une main sur son épaule. Tel un protecteur invisible, il semblait avertir quiconque voulait l'ennuyer de garder ses distances. Elle sourit à son interlocutrice, mais aurait bien été en peine de répéter un mot de ce qu'elle venait d'entendre. Elle était bien trop obnubilée par l'examen silencieux du lieutenant Thorpe, à l'autre bout de la salle, et par la nature à coup sûr inconvenante de ses pensées.

Elle l'avait rencontré quelques semaines plus tôt, et n'avait pas oublié la façon intense dont il l'avait fixée alors, comme si elle était une délicieuse pâtisserie qu'il convoitait mais ne pouvait obtenir.

Lorsque son frère les avait présentés, il avait effleuré de ses lèvres le dos de sa main. Ce baiser inattendu lui avait échauffé la peau, éveillant en elle l'étrange désir de se rapprocher de lui. Il avait eu l'air de vouloir embrasser chaque parcelle d'elle-même, et cette pensée l'avait fait trembler. « Lady Hannah Chesterfield... », avait-il sobrement dit ensuite, mais le regard dont il l'avait gratifiée était tout sauf sobre.

Minuit approchait. Bien qu'une jeune fille ne fût pas censée remarquer ce genre de choses, Hannah avait vu disparaître de nombreuses dames dans le jardin au bras d'un compagnon. Certaines réapparaissaient un moment plus tard, des brindilles dans les cheveux et les lèvres gonflées.

Elle se demanda quel effet cela lui ferait de céder elle aussi à ces petits jeux volages, de sentir la bouche d'un homme sur ses lèvres, ses mains sur ses épaules nues, autour sa taille... Le lieutenant Thorpe avait quelque chose de dangereux. D'imprévisible. De terriblement attractif aussi. Il n'était pas à sa place ici, parmi l'élite londonienne, et cependant il la fascinait.

Elle risqua un coup d'œil dans sa direction et le vit appuyé au mur du fond, un verre de citronnade à la main. Sa jaquette noire moulait ses larges épaules. Son gilet assorti accentuait la minceur de sa silhouette, et son écharpe blanche semblait avoir été nouée avec insouciance. Contrairement à la mode actuelle, il portait les cheveux longs et se rasait de près.

Sa bouche s'incurva en un très léger sourire, lorsque leurs regards se croisèrent, comme s'il la mettait au défi de venir lui parler. Chose tout à fait impensable et il le savait.

Pourquoi était-il là ce soir ? se demanda-t-elle. Ce n'était pas comme s'il pouvait se chercher une épouse parmi les dames présentes. Il était peut-être officier, mais il n'était pas noble. En outre, sans son improbable amitié avec son frère Stephen, il n'aurait pas été accepté à Rothburne House.

– Hannah !

Une main s'agita devant son visage.

– Vous rêvez encore, ma chère ! Redressez-vous donc et souriez ! Le baron de Belgrave va venir réclamer sa danse avec vous. J'espère que vous allez vous entendre, tous les deux. Il ferait un époux si charmant pour vous. Il est si beau et a de si bonnes manières...

Un spasme de contrariété secoua l'estomac d'Hannah.

– Mère, je ne veux pas épouser le baron.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous gêne chez lord Belgrave ?

– Je ne sais pas. Mais il y a quelque chose, chez lui, qui ne semble pas aller.

– Pour l'amour du ciel, Hannah !

La marquise Christine Chesterfield leva les yeux au plafond.

– Qu'est-ce que vous allez encore imaginer ? Il n'y a absolument rien qui ne va pas chez le baron, et je ne doute pas qu'il ferait un excellent mari.

Hannah ne protesta pas. Sa mère et son père, en bons aristocrates, avaient des idées bien arrêtées sur l'homme qu'elle devrait épouser. Un gentleman, cela allait de soi, bien élevé, riche et titré. Un saint n'ayant jamais offensé personne, et traitant les femmes avec le plus grand respect.

Où pensaient-ils dénicher un pareil oiseau rare ? songea-t-elle amèrement. Les hommes de ce genre n'existaient pas. Elle le savait, étant nantie de deux frères aînés.

Elle souhaitait se marier, bien sûr. Comme toutes les jeunes filles de son âge, elle aspirait à la liberté et se languissait de pouvoir faire ses propres choix, sans avoir à demander la permission ni à s'inquiéter de savoir si elle se conduisait ou non comme une véritable *lady*. Une liberté qui passait – elle en avait parfaitement conscience – par le fait d'avoir un mari et d'habiter sa propre maison. L'un n'allant pas sans l'autre...

Mais elle commençait à se demander si elle trouverait jamais l'homme convenable. A vingt ans, elle était encore aussi protégée du monde qu'une petite fille de cinq ans.

– Le baron a été le comble de l'amabilité cette semaine, lui rappela sa mère, une pointe d'agacement dans la voix. Il vous a apporté des fleurs tous les jours !

C'était bien ce qui la chagrînait. Par ses assiduités, lord Belgrave ne pouvait être plus clair sur ses intentions. Mais en dépit de sa courtoisie et de ses excellentes manières, Hannah ne pouvait se débarrasser du sentiment que quelque chose n'allait pas. Il était presque *trop* parfait.

– Je ne me sens pas très bien..., dit-elle tout en sachant que l'excuse ne tiendrait pas.

– Vous allez parfaitement bien, au contraire ! Et vous ne pouvez décliner une invitation à danser. Ce serait grossier !

Hannah pinça les lèvres, réprimant son envie d'argumenter. C'était inutile : sa mère ne pliait jamais, lorsqu'il s'agissait de bien se conduire. Avec un peu de chance, espéra-t-elle sans trop y croire, la danse ne durerait que deux ou trois minutes.

– Souriez, ma chère, pour l'amour du ciel ! On dirait que vous allez vous évanouir.

Sans attendre de réponse, lady Rothburne s'éloigna dans un majestueux bruissement de soie, comme le baron arrivait pour réclamer sa danse.

Hannah se força à lui sourire, priant intérieurement que la soirée parvienne rapidement à sa fin. Et tandis que lord Belgrave l'entraînait dans une polka, elle aperçut le lieutenant Thorpe qui les observait, une expression sombre et indéchiffrable sur le visage.

Michael Thorpe avait un sixième sens pour les ennuis. Il les percevait souvent avant qu'ils ne s'abattent sur lui, ce qui lui avait bien servi sur les champs de bataille.

Et voilà que cela arrivait de nouveau. Une intuition désagréable taquina sa conscience, lorsqu'il vit lady Hannah s'élaner sur la piste de danse, au bras du baron de Belgrave. La jeune fille ne semblait pas s'en apercevoir, mais les soupirants rôdaient autour d'elle tels des requins. Il n'y avait pas un homme parmi eux qui ne souhaitait faire valoir des droits sur elle.

Lui compris.

Et elle, au milieu d'eux, était un ange. Innocente, ignorante du monde, et pourtant il discernait de la méfiance dans ses yeux verts. Ses cheveux d'un brun chaud avaient été artistiquement coiffés et ornés de brins de jasmin, et sa robe était du blanc le plus pur. Il enrageait de voir que ses parents la traitaient comme une offrande maritale à destination de tous ces mâles débauchés !

Il avait envie de montrer les dents, tel un fidèle chien de garde, pour avertir tous ces hommes de garder leurs distances. Mais quel bien en sortirait-il, à part l'embarrasser, *elle*, devant sa famille et ses amis ?

Non. Mieux valait rester dans l'ombre et la tenir à l'œil. Il avait vu tant de morts et de batailles, ces derniers mois, qu'il éprouvait le besoin de protéger quelque chose de fragile et de bon. Il devrait retourner bien assez tôt dans la péninsule de Crimée, pour affronter les démons et les fantômes qu'il avait laissés derrière lui, et la balle qui mettrait peut-être fin à sa vie.

Pour l'heure, il savourait ce dernier goût de liberté avant que l'armée ne lui ordonne de rejoindre son régiment. Il fusilla Belgrave du regard, tandis que lady Hannah et lui évoluaient sur la piste de danse. Pendant un bref instant, il s'imagina tenant une femme comme elle dans ses bras. La tenant, elle, dans ses bras...

Son ami, le comte Stephen de Whitmore, s'approcha en lui jetant un regard perçant, suivi de près par son frère cadet, lord Quentin Chesterfield.

– J'espère pour votre bien, Thorpe, que vous ne reluquez pas ma sœur...

Le comte avait prononcé ces mots d'un ton calme et délibéré.

– Sinon, je serai obligé de vous tuer.

– Et je te prêterai main-forte ! renchérit Quentin, avec un sourire malicieux.

– Votre sœur ne devrait pas danser avec Belgrave. Je ne me fie pas à lui, répondit Michael, ignorant leur menace, mais ne doutant pas qu'ils fussent sérieux.

– Tout baron qu'il est, il paraît un peu trop policé, n'est-ce pas ? Comme s'il s'efforçait d'impressionner les femmes, affirma Quentin.

– Toi en revanche, tu pourrais faire un peu plus d'efforts pour ta tenue !

Whitmore fit une grimace, en lançant un regard appuyé sur la jaquette violette et le gilet jaune de son frère.

– Que veux-tu ? J'aime les vêtements colorés.

Quentin haussa les épaules d'un air de fatalité, et s'absorba dans l'examen du couple en train de danser.

– Je suppose que nous ne devrions pas nous inquiéter. Notre père ne permettra jamais à Hannah d'épouser un homme comme Belgrave, même s'il se déclare. Voyons... Combien de demandes en mariage pour elle, cette saison ? Dix-sept ? Vingt-sept ?

– Cinq, répondit Whitmore. Toutes refusées, Dieu merci ! Mais je suis d'accord avec toi, Belgrave ne serait pas non plus mon premier choix.

Croisant les bras, il ajouta :

– Cela dit, je serai content quand Hannah trouvera un mari. Un sujet d'inquiétude en moins.

– Comment va la comtesse ? demanda alors Michael, suspectant qu'un autre des sujets d'inquiétude du comte était sa prochaine paternité.

– Encore un mois d'isolement... Emily m'a prié de l'emmener à Falkirk pour la naissance de l'enfant. Nous partons demain à l'aube. Toutefois, je ne suis pas certain de vouloir qu'elle voyage dans son état. Notre dernier bébé est arrivé avec des semaines d'avance.

– Emily est presque aussi volumineuse qu'une petite voiture, fit remarquer Quentin.

Son frère lui décocha un regard cinglant.

– Je peux le tenir, pendant que vous lui casserez le nez, offrit Michael.

Un bref sourire détendit le visage du comte.

– Excellente idée, Thorpe !

– Pensez-vous que le marquis va lui choisir un époux cette saison ? demanda encore Michael, revenant au sujet qui le préoccupait.

– J'en doute, répondit Whitmore. Hannah pourrait aussi bien avoir un billet collé sur le front, disant aux gentlemen célibataires : « Ne prenez même pas la peine de demander. »

– Ou : « Le marquis vous tuera si vous reluquez sa fille », ajouta Quentin.

Les deux frères continuèrent à plaisanter à propos de leur sœur, mais Michael percevait sous leurs commentaires légers leur désir farouche

de la protéger. Un point qu'ils avaient en commun.

La ressemblance s'arrêtait là. Entre noblesse et roture, point de mélange. Michael connaissait la règle : une fille de marquis ne pourrait jamais se lier à un soldat.

Quelle que soit la force avec laquelle il pouvait la convoiter.

– Lady Hannah, vous êtes sans conteste la femme la plus ravissante de cette assemblée !

Robert Mortmain, baron de Belgrave, la guidait dans les pas de la polka, un large sourire aux lèvres.

– Merci, murmura-t-elle, sans le regarder.

Elle ne pouvait nier que son cavalier était charmant et bien fait, avec ses cheveux bruns et ses yeux bleus. Il était né riche, et presque toutes les femmes célibataires de la haute société avaient cherché à le séduire, sauf elle. Il y avait quelque chose en lui qui la mettait mal à l'aise. Son attitude hautaine, peut-être ?

Elle se contracta légèrement, quand le baron posa sa main gantée au creux de son dos. Tandis qu'ils évoluaient sur la piste, une vague inquiétude la traversa. Il arborait un air si satisfait, si sûr de lui... Il ne voulait pas *être* avec elle, non ; il voulait *se montrer* en sa compagnie. Une légère douleur commença à lui vriller les tempes.

« Inutile de t'inquiéter, se rassura-t-elle, papa ne te forcera pas à l'épouser, si tu ne le veux pas... Et puis cette danse va bientôt se terminer... »

Alors, elle pourrait aller se réfugier dans sa chambre. Même si elle était censée rester jusqu'après deux heures du matin, elle pourrait peut-être convaincre son père qu'elle ne se sentait pas bien.

Lord Belgrave fronça soudain les sourcils.

– Je ne pensais pas qu'il serait là, ce soir.

Il parlait du lieutenant Thorpe, qui les regardait maintenant ouvertement. Le déplaisir crispait son visage et il serrait son verre de citronnade dans sa main, comme s'il voulait le lancer sur le baron.

– Je me demande pourquoi votre père l'a invité.

– Le lieutenant a sauvé la vie de mon frère Stephen voilà quelques années. Ils sont amis, à présent..

Ce qui l'étonnait dans l'histoire, c'est que Stephen ait pu rencontrer un tel homme. Malgré son rang militaire, Thorpe était un roturier – et non le fils cadet d'un vicomte ou d'un comte, comme c'était habituel pour les officiers de l'armée. Et si ce n'avait été l'insistance de son frère, elle savait que le lieutenant n'aurait jamais été invité.

Il n'y avait rien d'humble ni d'incertain dans la manière dont Michael les regardait. La colère contractait ses traits, et bien qu'il se contrôlât, il avait l'air de vouloir l'arracher à son cavalier.

– Il essaie de s'élever, n'est-ce pas ? Un homme de sa piètre éducation ne fait qu'empoisonner son entourage.

A voir son expression tendue et son attitude défensive, le lieutenant donnait l'impression d'être encore sur un champ de bataille.

– Je ne veux pas que vous vous approchiez d'un homme comme lui, déclara le baron d'un air sombre.

Son ton possessif ne plaisait pas du tout à Hannah, mais elle ne dit rien. Ce n'était pas comme si elle avait eu l'intention de s'approcher de l'ami de son frère. Néanmoins, l'injonction de son cavalier la révoltait. De quel droit cet homme prétendait-il lui dicter ses actions ?

La danse était presque finie et elle en était soulagée. Son mal de tête empirait et elle aspirait à monter au calme dans sa chambre. Quand la musique s'arrêta, elle remercia le baron et esquissa un geste pour se retourner, mais il garda ses mains dans les siennes.

– Lady Hannah, je serais honoré si vous consentiez à devenir mon épouse.

« Quoi ? Ici ? Au milieu d'une salle de bal ? »

Elle ne pouvait croire qu'il lui ait fait cette demande en des circonstances aussi peu choisies. Son sourire se crispa, tandis qu'une petite voix, au fond d'elle, criait « Non. Non. Mille fois non ! » Mais en demoiselle à l'éducation accomplie, elle répondit simplement :

– Vous devrez parler à mon père.

Les doigts du baron se resserrèrent encore un peu, quand elle tenta de se dégager.

– Mais qu'en est-il de vos souhaits, Hannah ? Si vous n'aviez pas besoin de la permission du marquis, que diriez-vous ?

Très simple, elle dirait : absolument pas !

Elle s'efforça de garder un visage parfaitement neutre. Elle n'aimait pas l'expression de ses yeux. Il y avait une lueur désespérée dans son regard, et elle se demanda si sa fortune était aussi solide qu'il le prétendait.

Se forçant à rire, elle parvint à dire :

– Vous me flattez, milord. N'importe quelle femme serait heureuse de vous appeler « mon époux ».

N'importe laquelle... sauf elle.

Elle ne s'inquiétait pas de cette demande, ni de l'issue de tout cela ; un mot de son père réglerait l'affaire. Bien que le marquis offrît une façade autoritaire à ses pairs, il était plus coulant avec elle, probablement parce qu'elle ne l'avait jamais embarrassé en public, ni n'avait donné le moindre signe de rébellion. Obéissante et réservée, elle faisait sa fierté.

Du moins était-ce ce qu'elle espérait !

Elle réussit enfin à libérer sa main. Lorsqu'elle se retourna pour s'éloigner, elle sentit le regard du baron transpercer le dos de sa robe. Elle

marcha vers son père et ses frères, qui se tenaient près d'une porte-fenêtre ouverte sur l'extérieur. Voyant leurs expressions sérieuses, elle ne voulut pas interrompre leur conversation. Elle prit un verre de limonade et sortit sur la terrasse. Ce n'était pas très convenable pour une jeune fille de rester seule, mais elle espérait être assez près de ses frères pour que personne ne vienne l'ennuyer.

Sa tête lui faisait mal, une terrible pression qui s'était accrue durant son petit échange avec le baron.

« Oh, de grâce, pas ce soir ! » soupira-t-elle. Elle avait déjà souffert de telles migraines, qui l'assaillaient jusqu'à ce qu'elle prenne le lit pour une journée entière ou davantage.

– Vous ne paraissez pas bien, dit soudain une voix masculine derrière elle.

Sans se retourner, elle sut que c'était le lieutenant Thorpe. Sa voix n'avait pas le timbre distingué des classes supérieures. Elle envisagea de l'ignorer et de se rapprocher de son père, mais elle se serait alors montrée bien grossière. Qu'elle ait ou non envie de lui parler, les bonnes manières étaient enracinées en elle et lui commandaient de répondre.

– Mais si, je vais bien, lieutenant Thorpe. Merci de vous en inquiéter...

Malgré son congé tacite, il ne s'en alla pas. Elle pouvait le sentir qui l'observait et, sous son attention, elle fut prise d'un léger malaise. Elle avait trop chaud, même dehors, sur la terrasse. La soie de sa robe la comprimait. Elle s'éventa, ne comprenant pas pourquoi la seule présence de cet homme la troublait à ce point.

Elle ne se tourna pas vers lui, car il n'était pas convenable qu'elle lui parle, alors qu'ils étaient seuls.

– Vous vouliez quelque chose ?

Il eut un rire sourd, un rire rauque, qu'elle trouva bien trop intime.

– Rien que vous puissiez me donner, charmante demoiselle...

Hannah devint cramoisie, devinant sous ces paroles un sous-entendu qu'elle ne comprenait pas mais qu'elle devinait indécent. Elle fit un pas hésitant pour se rapprocher de son père, sentant la présence du lieutenant comme une brise chaude sur sa nuque. Sa robe lui dégageait les épaules, offrant vue à cet homme sur sa peau dénudée. Le rang de diamants qu'elle portait lui parut soudain très lourd et elle en oublia son mal de tête. A la place, elle était tendue, intensément bouleversée par l'homme qui se tenait derrière elle.

– Vous semblez fatiguée...

« A un point que vous n'imaginez pas, lieutenant Thorpe... »

Oui, elle était fatiguée d'assister à des bals et à des dîners. Fatiguée d'être exposée telle une poupée de porcelaine, attendant la bonne demande en mariage.

– Je vais bien, insista-t-elle. Vous n'avez pas à vous inquiéter pour moi.

Elle voulait qu'il la laisse tranquille. Il ne devait pas se tenir ainsi derrière elle, pas quand n'importe qui pouvait les surprendre. Elle allait s'écarter, lorsqu'une main gantée lui toucha le dos. La chaleur de cette paume lui échauffa la peau et elle s'éloigna brusquement.

– Ne me touchez pas !

– C'est ce que vous voulez ? Vraiment ?

Ses épaules montèrent et descendirent rapidement, sous l'effet de sa respiration irrégulière. Bien sûr, que c'était ce qu'elle voulait. Vraiment. Un homme comme Michael Thorpe ne pouvait être que synonyme d'ennuis !

Mais avant qu'elle ne puisse dire un autre mot, sa main remonta jusqu'à son épaule, s'attardant, apaisant doucement la tension de sa nuque.

« Ecarte-toi de lui, Hannah Crie ! »

Mais c'était comme si sa bouche était bouchée de coton. Elle se trouvait incapable de bouger.

Ses seins se hérissèrent sous la soie ivoire. Le lieutenant avait ôté son gant, et l'intimité vibrante de sa paume nue sur sa chair la fit trembler.

– Ne faites pas ça, l'implora-t-elle.

Sa voix était un murmure à peine audible.

– Vous... vous ne devriez pas...

Les dames bien élevées ne restaient pas immobiles lorsqu'un soldat les accostait. Elle ne pouvait qu'imaginer ce que sa mère dirait. Mais elle n'avait jamais été touchée par un homme de cette façon, et cette sensation lui procurait un plaisir vif et secret.

Les doigts du lieutenant se coulèrent sous son collier, lui taquinant le cou, avant de s'immiscer dans sa coiffure.

– Vous avez raison, lui accorda-t-il.

Ses doigts faisaient fondre la résistance d'Hannah. Elle commençait à comprendre comment une femme pouvait envoyer promener les convenances, en s'abandonnant à la séduction d'un inconnu.

– Mes excuses. Vous étiez trop tentante pour que je résiste.

– Monsieur, retenez vos mains. Ou vous en répondrez à mon frère.

– Je vais essayer.

Alors, elle sentit le léger frôlement de sa bouche sur sa nuque, un baiser qu'il n'aurait pas dû voler. Une chaleur dévoyée l'envahit et elle retint un cri à cette sensation.

Elle fit demi-tour, prête à le sermonner. Mais il était déjà parti. Dans les jardins, plus aucune trace de sa présence. Seulement la chair de poule sur ses bras et le brasier qui faisait rage sous sa peau.

– Pourquoi êtes-vous seule ici, Hannah ?

Le marquis de Rothburne s'approchait d'elle. Il la regarda en fronçant les sourcils, comme si elle avait commis une grave transgression en sortant sans chaperon.

Elle espérait qu'il ne verrait pas ses joues échauffées ni ne suspecterait les pensées inconvenantes qui se bouscuaient dans sa tête.

– J'aimerais avoir la permission de me retirer, dit-elle calmement. La soirée a été longue. J'ai mal à la tête et j'ai besoin de m'allonger.

– Voulez-vous que je vous envoie votre femme de chambre avec du laudanum ? lui demanda-t-il, soudain soucieux.

– Merci, mais je ne pense pas que ce soit une de ces migraines. S'il vous plaît, père, je suis très fatiguée...

Le marquis lui offrit son bras.

– Marchez avec moi quelques minutes, voulez-vous ?

Hannah avait hâte de se retrouver seule, dans le calme de sa chambre, mais elle soupçonna son père de vouloir discuter avec elle d'une chose sérieuse. Il lui fit traverser la terrasse et tous deux descendirent dans l'allée gravillonnée qui menait à la roseraie. Les tiges portaient des bourgeons, mais les premières fleurs ne s'épanouiraient qu'au début de l'été.

Hannah leva les yeux vers les étoiles scintillantes, regrettant de n'avoir pas pris de châle. Sa peau était encore sensible à l'endroit où le lieutenant l'avait touchée à main nue, son esprit était en déroute. Thorpe avait éveillé quelque chose d'impérieux en elle, une sensation qui ne lui plaisait pas. Alors même qu'elle marchait, le mouvement de ses jambes provoquait dans son corps une tension qui la mettait mal à l'aise.

Que lui avait-il fait ? Est-ce que d'avoir apprécié son contact fugace la métamorphosait en femme dévergondée ?

Son père la conduisit à travers les jardins vers les écuries. Le gravier crissait sous leurs pieds. Hannah se retrouva à comparer mentalement les deux hommes. James Chesterfield était marquis jusqu'au bout des ongles, présentant une façade hautaine qui intimidait presque tout le monde sauf elle. Il ne s'écartait jamais des règles et des convenances. En revanche, le lieutenant Thorpe avait une attitude impudente, celle d'un homme qui faisait exactement ce qui lui plaisait.

Elle frissonna à ce souvenir.

Le silence de son père se prolongeait et Hannah en devinait la raison.

– Vous avez repoussé une autre demande en mariage, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle doucement.

– Pas encore. Mais le baron de Belgrave a requis la permission de venir me voir demain.

Ce n'était pas une surprise, cependant elle préféra faire connaître son sentiment.

– Je ne veux pas l'épouser, père.

– Il possède un grand domaine et vient d'une excellente famille. Il semble s'intéresser sincèrement à vous.

Il la raccompagna vers la maison.

– Peut-être... Mais quelque chose en lui me chiffonne...

Elle s'arrêta de marcher, essayant de trouver les mots justes.

– Quelque chose que je ne parviens pas à expliquer.

– Ce n'est pas une raison suffisante pour refuser sa cour, protesta lord Rothburne.

Elle le savait, mais comptait sur son père pour prendre son parti.

– Quel genre d'homme espérez-vous me voir épouser ? Je désire vraiment me marier.

Le marquis s'éclaircit la gorge.

– Je le saurai quand je le verrai. Quelqu'un qui prendra soin de vous et vous rendra heureuse ma chère enfant...

Il lui prit la main et la pressa tendrement, sans sourire. Des traces de gris émaillaient sa barbe, et ses cheveux étaient argentés au clair de lune.

Il la ramena à la maison, où ils traversèrent la salle de bal emplie d'invités. La musique allait crescendo parmi les rires, mais cela ne fit qu'accroître le mal de tête d'Hannah. Enfin, son père la reconduisit à sa chambre et lui souhaila bonne nuit.

A la porte, il ajouta d'un ton bourru :

– Votre belle-sœur Emily a apporté des biscuits au gingembre cet après-midi, quand elle est venue. J'ai demandé à un domestique d'en mettre dans votre chambre. Ne le dites pas à votre mère.

Il secoua la tête d'un air exaspéré.

– Une femme dans son état devrait avoir la sagesse de ne pas travailler comme une fille de cuisine ! Il est ridicule qu'elle veuille faire cuire des gâteaux comme une servante ordinaire !

Alors que la plupart des femmes se reposaient lors de leur dernier mois de grossesse, l'épouse de son frère avait été prise d'une frénésie de cuisine. Stephen lui passait ses caprices, la laissant faire ce qu'elle voulait, pendant qu'elle était confinée chez eux.

Répondant à l'allusion tacite de son père, Hannah se glissa dans sa chambre et revint avec deux biscuits au gingembre. Elle les lui tendit. Il les dévora aussitôt.

– Si je vois Emily, je lui dirai combien vous les avez appréciés !

Il fit une petite grimace.

– Elle ne devrait pas être dans la cuisine. Elle a dit que ses chevilles enflaient. Si vous la voyez, ordonnez-lui de mettre ses pieds en hauteur.

– Je le ferai, lui promit Hannah.

Même s'il ne l'admettrait jamais, le marquis adorait ses querelles avec lady Whitmore.

Quand son père fut parti, Hannah sonna sa femme de chambre. Elle s'assit à sa coiffeuse, se demandant si elle n'aurait pas besoin de laudanum, finalement... Son mal de tête semblait empirer.

Elle se massa les tempes pour tenter de dissiper la douleur. En vain.

Encore un aspect de son existence qui échappait à son contrôle. Elle aurait dû y être habituée. Sa mère prenait toutes les décisions concernant sa garde-robe, les bals et les dîners auxquels elle assistait. Elle contrôlait également ce qu'elle mangeait, les visites qu'elle faisait...

et même l'heure à laquelle elle pouvait se retirer pour la nuit.

Hannah passa la main sur sa brosse en argent, aspirant au jour où elle pourrait prendre toutes ces décisions elle-même. Même si c'était pour sa mère une manière de montrer qu'elle se souciait de son bien-être, plus le temps passait, plus sa maison lui donnait l'impression d'être une prison.

Son regard tomba sur la liste de rappels que la marquise avait laissée. Elle en recevait une chaque jour depuis l'âge de neuf ans.

- 1. Portez la robe de soie blanche et les diamants des Rothburne.
- 2. Attendez que votre père et vos frères vous présentent des soupirants.
- 3. Ne refusez aucune invitation à danser.
- 4. Ne vous disputez jamais avec un gentleman. Une vraie dame est conciliante.

Hannah pouvait imaginer l'instruction numéro 5 : « Ne laissez jamais des gentlemen inconnus vous toucher. » Elle ferma les yeux. Sa tête la lançait douloureusement.

Ecartant la liste, elle posa son front sur sa paume. Pour le lendemain matin, une robe beurre frais était déjà préparée. Hannah n'avait jamais aimé cette robe et aurait été heureuse de la voir brûler. Elle lui donnait l'impression d'avoir six ans.

Sa mère alternait les couleurs de ses toilettes, invariablement blanches, roses ou jaune pâle. Quand Hannah essayait de suggérer d'autres coloris, sa mère se montrait intraitable. Pour cette raison aussi, elle avait hâte d'être mariée.

Elle avait par moments envie d'une robe écarlate. Ou améthyste. Une nuance très vive, en tout cas, pour rehausser la fadeur générale de sa garde-robe. Mais elle devinait la réponse : les vraies dames n'étaient pas censées porter des tons aussi voyants.

Elle releva l'ourlet de sa robe et, en apercevant ses jupons, songea à l'homme qui deviendrait un jour son époux. La traiterait-il avec tendresse, apportant de l'amitié et peut-être de l'amour dans leur mariage ?

Sa mère ne lui avait jamais soufflé mot de l'intimité entre un homme et une femme. Elle lui avait juste dit qu'elle en serait informée la veille de ses noces. Toute mention du lit conjugal faisait rougir et balbutier la marquise.

Le souvenir inattendu du baiser du lieutenant Thorpe la fit frissonner. Il n'aurait jamais dû la caresser, surtout de sa main nue, mais après tout c'était le genre d'homme qui ne s'embarrassait pas des rigueurs de la haute société. Un homme qui établissait ses propres règles et les enfreignait à sa guise. Le lieutenant ne lui avait pas offert des compliments éculés, ni demandé à son père la permission de venir la voir. A la place, il l'avait touchée dans l'ombre et elle s'était sentie devenir vivante.

« Rien que vous puissiez me donner, charmante demoiselle... »

Qu'avait-il voulu dire par ces mots ? Elle porta les mains à ses épaules, les passa sur sa peau sensibilisée. Sa mère aurait des vapeurs, si elle savait que le lieutenant lui avait volé un baiser ! Sa bouche l'avait touchée, là, sur sa nuque... Presque comme le baiser d'un amant.

A cet instant, elle se rendit compte que quelque chose n'allait pas, quand ses doigts touchèrent sa peau nue.

Son collier de diamants... Elle ne l'avait plus !

« Oh, non ! »

La panique l'envahit ; le bijou valait près de mille livres et appartenait aux Rothburne depuis des générations !

Elle ouvrit brusquement la porte de sa chambre et dévala l'escalier. Rasant les murs pour ne pas se faire remarquer, elle vint se cacher derrière l'embrasement de la porte de la salle de bal et scruta le parquet. Rien. Rien près du buffet, non plus.

Elle revit la main du lieutenant sur son cou. Avait-il ouvert le fermoir ? Intentionnellement ? Elle ne voulait pas croire qu'il ait pris les diamants, mais la dernière fois qu'elle se souvenait avoir encore le collier, c'était en sa présence.

L'affolement lui serrait la gorge. Thorpe n'était pas parmi les invités dans la salle de bal, mais elle l'aperçut qui se tenait seul au bord de la terrasse. Devant lui, les haies de buis se dressaient telles des sentinelles silencieuses.

Il croisait les bras, distendant aux épaules les coutures de sa jaquette mal ajustée.

– Je vous demande pardon, murmura-t-elle, en s'approchant de lui, mais puis-je vous parler un moment, lieutenant ?

Il la détailla brièvement et haussa les épaules.

– Que penserait votre père de cette démarche ? Il n'est pas convenable pour une dame d'être en compagnie d'un soldat.

Elle ignore son ton railleur. Elle savait très bien que ce qu'elle faisait était très inconvenant.

– Je dois vous demander si vous avez vu mon collier. Je l'ai perdu, voyez-vous, et...

– Et vous pensez que je l'ai pris.

Sa posture avait changé, et elle regretta ses paroles. Tout comme son père, le lieutenant Thorpe était un homme fier. Les soldats plaçaient leur honneur au-dessus de tout, et elle venait d'insulter le sien.

– Non, reprit-elle, mais... le fermoir s'est peut-être défait quand vous... quand vous avez touché mon cou. Je me suis dit qu'il était peut-être tombé là où...

Cela paraissait assez raisonnable et neutre, comme explication, songea-t-elle. Il ne s'offenserait sûrement pas...

– Je ne vous ai rien volé !

Sa voix était dure.

– Et je ne veux rien de vous !

Il ne parlait plus simplement du collier. Hannah fut atteinte dans sa fierté. Elle s'obligea à hocher la tête, même si ses joues brûlaient.

– Je ne voulais rien insinuer.

– Bien sûr que si ! Je suis le seul homme sans fortune de cette assemblée... Un homme qui a donc par définition bien besoin de diamants !

– Vous n'êtes pas le seul, protesta-t-elle. Mais ce n'est pas la question. Vous n'avez pas le collier, tenons-nous-en là.

Elle rassembla ses jupes et partit à grands pas vers la roseraie sans lui dire au revoir. C'était grossier, certes, mais elle ne souhaitait pas lui parler plus longtemps. Il était possible que ses doigts aient défait le fermoir et que le collier soit tombé par terre, quand elle avait marché avec son père.

L'idée que le lieutenant soit un voleur ne lui plaisait pas. Il était l'ami de son frère et elle voulait le croire honorable.

Son mal de tête était devenu insupportable, mais pas question de retourner dans sa chambre sans avoir retrouvé son collier.

Se hâtant vers la roseraie, elle retourna à l'endroit où elle avait parlé à son père en dernier lieu. Elle retraça leur itinéraire, cherchant partout. Mais il n'y avait rien. Tournant le coin d'un bâtiment, elle heurta le baron de Belgrave.

– Oh ! Je suis désolée. Je ne m'attendais pas à vous voir ici, s'excusa-t-elle.

Le clair de lune déversait un peu de lumière sur son visage, et ses doigts gantés tirèrent quelque chose de brillant de sa poche.

– Est-ce que, par hasard, vous chercheriez ceci ?

Il leva les diamants à hauteur de son visage et Hannah poussa un soupir de soulagement.

– Oui, merci.

Elle tendit la main vers le collier, mais il recula la sienne.

– Je les ai vus par terre après que votre père vous a raccompagnée à la maison.

Il remit le collier dans sa poche et lui offrit son bras pour qu'elle l'escorte.

– Je pensais que vous pourriez revenir les chercher.

Hannah n'avait aucune envie de marcher seule avec lui et garda ses distances. Son instinct la titillait ; elle avait de nouveau franchi la ligne de ce qui était convenable. Si quelqu'un les voyait sans chaperon, les ragots se répandraient plus vite qu'un incendie.

Mais il avait son collier et elle devait le récupérer. Alors, avec réticence, elle posa la main sur son bras. Peut-être que si elle lui accordait un moment, il lui rendrait le bijou.

Le baron l'éloigna de la maison, et à chaque pas qu'elle faisait, sa migraine empirait. Lorsqu'ils approchèrent des écuries, elle en avait assez enduré.

– Lord Belgrave, donnez-moi mes diamants, je vous prie !

« Et allez-vous-en. »

Où étaient son père et ses frères, quand elle avait le plus grand besoin d'eux ?

Le visage de faucon de Belgrave lui parut tout à coup farouche au clair de lune. Diamants ou pas, elle avait commis une terrible erreur en acceptant de le suivre. Elle fit un pas en arrière, se demandant si elle oserait s'enfuir.

Le baron sortit le collier de sa poche et tint les diamants dans sa main, caressant les pierres.

– Je vous ai entendue parler de moi à votre père.

Le cœur d'Hannah s'emballa et elle jeta un coup d'œil autour du jardin, cherchant une échappatoire.

– Que... qu'avez-vous entendu ?

– Vous m'avez menti, dit-il avec une colère froide. Vous m'avez conduit à croire que vous acceptiez ma cour.

– Je ne voulais pas vous blesser.

Au diable le collier ! Sa sécurité était bien plus importante qu'un rang de diamants. Avec un regard d'excuse, elle ajouta :

– Au revoir... Je vais envoyer un domestique afin que vous lui remettiez le collier.

– Qu'y a-t-il, Hannah ? Auriez-vous peur de moi ?

Elle ignora la question et releva ses jupes, repartant à grands pas vers la maison. Avant qu'elle puisse atteindre la terrasse, une main ferme s'empara de son bras.

– Je n'ai pas terminé notre conversation.

– Nous n'en avons pas, rectifia-t-elle. Et je vous demande d'ôter votre main de mon bras.

– Vous pensez que vous valez mieux que moi ? Parce que votre père est marquis et que je ne suis que baron ?

Il se pencha plus près et l'estomac d'Hannah se contracta, la pression de sa tête augmentant encore.

La migraine était comme une dague lui perforant le crâne et elle se sentait sur le point de défaillir.

Elle ouvrit la bouche pour appeler à l'aide, mais lord Belgrave l'empêcha de crier. Elle se débattit et il lui pinça le nez. Etourdie, malade, la migraine frappant furieusement ses tempes, elle cessa de lutter et il l'entraîna dans l'allée. La nausée alors s'empara d'elle, et la douleur de sa tête devint si intense qu'elle la mit presque à genoux.

Le baron baissa la voix.

– Vous avez dit que n'importe quelle femme serait fortunée de m'épouser.

Il se plaça si près qu'Hannah put voir la vengeance briller dans ses yeux.

– Alors vous allez être très fortunée, vraiment, ma chère...

Chapitre 2

Michael Thorpe ne décolérait pas. Hannah Chesterfield l'avait quasiment accusé de lui avoir volé ses diamants ! Il était peut-être pauvre, mais il n'était pas un voleur. Sa rougeur, lorsqu'elle l'avait abordé, avait assez révélé la manière dont elle le percevait : comme un homme de basse extraction, un soldat qui n'hésitait pas à profiter d'une dame.

Il avait une faiblesse pour les belles femmes, indéniablement. Mais jamais si elles n'étaient pas consentantes. Il repensa au moment où il avait osé toucher lady Hannah... et au fait qu'elle n'avait pas protesté. L'aristocrate aux manières impeccables ne l'avait pas frappé de son éventail, ni n'avait appelé à l'aide. Elle s'était laissée aller sous ses caresses, comme si elle en était assoiffée.

Elle portait un séduisant parfum de jasmin, obsédant et suave. Il n'avait pas pu résister. Il avait eu envie de promener sa bouche sur son cou, de faire glisser la soie ivoire sur ses épaules nues jusqu'à révéler davantage de sa peau délicate...

Il ne s'intéressait pas, habituellement, aux innocentes en quête d'un mari, mais lady Hannah le fascinait. Pourtant, il n'attendait rien d'elle. Pas seulement à cause de ses soupçons concernant le collier, mais aussi à cause de sa situation. En tant que simple lieutenant, et roturier de surcroît, il n'était pas digne d'une femme comme elle.

Contrairement aux autres officiers qui avaient acheté leur charge, la sienne lui avait été accordée comme une faveur du comte de Whitmore, après qu'il lui eut sauvé la vie, cinq ans plus tôt. En octobre dernier, il avait commencé à apprendre ce que signifiait donner un ordre, en sachant que des hommes pourraient mourir à son commandement.

Il avait essayé de sauver autant d'hommes que possible, au cours de la bataille de Balaclava, obligé de prendre le commandement après la mort de son capitaine. Mais il n'avait pas réussi à protéger la majeure partie de sa compagnie. Sur six cents soldats, moins de deux cents étaient revenus. Il était de ceux-là.

Maintenant encore, il pouvait entendre le bruit des balles pénétrant dans la chair, les gémissements qui précédaient la mort. Il avait beau s'y efforcer, il ne pouvait chasser les cauchemars. Un nœud se forma dans sa gorge et il alla chercher une autre boisson. Tandis qu'il passait devant la porte-fenêtre ouverte sur la terrasse, il se demanda ce que lady Hannah faisait. Était-elle encore dehors ? Devait-il reparler avec elle du collier, s'assurer qu'elle ne le suspectait plus ?

Il décida que oui, mais au moment où il allait partir à sa recherche, il vit le comte de Whitmore, accompagné d'un gentleman, qui s'avançait vers lui.

– Pardonnez-moi, Thorpe, mais j'aimerais vous présenter quelqu'un.

L'homme, âgé, portait une jaquette noire parfaitement ajustée. Il était chauve, mais pourvu d'une barbe et d'une moustache poivre et sel bien taillées. De l'or brillait au pommeau de sa canne, et toute sa personne parlait d'argent.

– Voici un ami de mon père, continua Stephen. Le Graf Heinrich von Reischor, ambassadeur du Lohenberg en Angleterre...

Le Lohenberg...

Un sentiment de malaise envahit Michael, comme un courant d'air glacé. La mention de ce pays éveillait en lui un souvenir lointain qu'il ne pouvait saisir. Il réprima une mimique de contrariété et se força à se concentrer sur l'homme qui se tenait maintenant debout devant lui.

Les présentations terminées, Michael se demanda s'il devait s'incliner devant un ambassadeur. Il opta pour un simple signe de tête poli.

Le comte de Reischor s'appuya sur sa canne.

– Merci, lord Whitmore. Je vous sais gré de m'avoir présenté. Si vous voulez bien nous excuser ?

Stephen les salua tous les deux et s'en alla.

Que signifiait tout cela ? se demanda Michael. L'ambassadeur le fixait ouvertement, détaillant ses traits, comme s'il était intrigué par ce qu'il voyait. Puis il baissa la voix et se mit à parler dans une langue étrangère, qui ressemblait à un mélange d'allemand et de danois.

Michael se demanda s'il était censé comprendre ces mots, mais il ne put que secouer la tête en signe d'ignorance.

L'intérêt du comte de Reischor ne faiblit cependant pas.

– Pardonnez-moi, lieutenant Thorpe... Je pensais que vous pouviez être du Lohenberg, étant donné votre apparence.

– Mon apparence ?

– Oui.

L'homme ne le quittait pas du regard. Il semblait à la fois surpris et fasciné.

– Vous ressemblez beaucoup à quelqu'un que je connais. Assez pour pouvoir être son fils...

– Mon père était poissonnier. Il a vécu à Londres toute sa vie.

L'ambassadeur ne parut pas convaincu.

– Vos parents... étaient-ils tous les deux anglais ?

– Oui.

Il était fils unique, et même si ses parents étaient morts du choléra quatre ans auparavant, il n'avait pas oublié Mary Thorpe mourant dans ses bras. Sa mère était une sainte. Il avait honte de n'avoir pu faire davantage pour eux, bien qu'il ait fait de son mieux.

Mais le comte de Reischor ne paraissait toujours pas convaincu.

– C'est peut-être une coïncidence... Mais je vous avoue que je suis très perplexe. Vous ne pouvez imaginer combien la ressemblance est frappante.

– Paul Thorpe était mon père. Personne d'autre. Vous n'avez aucun droit de suggérer que ma mère...

Il avait du mal à contrôler sa colère. Il n'était peut-être pas noble, mais cela n'autorisait personne à l'insulter de la sorte.

– Nous devrions en discuter en privé, insista l’ambassadeur. Venez me voir demain dans mes appartements privés... 14, St James’s Street.

– Je n’ai aucune intention d’aller vous voir, rétorqua Michael. Je sais qui je suis et d’où je viens !

Il esquissa un geste pour se retourner et partir, mais une canne au pommeau doré lui barra le passage.

– Je ne suis pas certain que vous compreniez bien, lieutenant Thorpe... L’homme à qui vous ressemblez d’une façon si étonnante est notre roi.

Michael releva du bout de l’index le pommeau de la canne et poursuivit son chemin sans répondre. Il refusait de prêter la moindre attention à ces paroles. Un prince, lui ? Von Reischor essayait-il de se moquer de lui ? Il n’était pas assez sot pour se laisser prendre à de telles bêtises, ni assez humble pour accepter sans s’offusquer d’être victime de la plaisanterie d’un noble.

Tandis qu’il se frayait un chemin parmi les invités, sa colère ne fit qu’augmenter. Entre lady Hannah qui l’avait accusé de vol et ce comte qui avait l’air de vouloir s’amuser à ses dépens, il y avait vraiment de quoi être énervé !

Et puis le malaise qui l’avait saisi, en entendant prononcer le nom du Lohenberg, perdurait. Ce mot avait réveillé en lui les rêves qu’il faisait quelquefois. Des rêves dans lesquels il était question d’un long voyage, de voix qui criaient et des larmes d’une femme.

Il serra les poings. Ce n’était pas réel. Rien de tout cela ne l’était ! Et il refusait de croire à de fausses visions, à une vie qui n’était pas la sienne.

Il s’efforça de reporter toute son attention sur lady Hannah. Il ne lui semblait pas l’avoir vue revenir du jardin.

Il s’engagea sur le chemin qui menait à la roseraie. La jeune fille portait une robe blanche, aussi ne devrait-il pas être difficile de la trouver parmi toute cette verdure, pensa-t-il.

Il fouilla les haies et les massifs de roses, mais ne découvrit aucun signe d’elle.

Il s’agenouilla et scruta le gravier de l’allée, mettant en œuvre ses réflexes de militaire.

Des pas légers y avaient laissé une empreinte. Ceux de la jeune fille, incontestablement. Il en suivit la piste autour de la maison, et nota que ces premières traces étaient rejointes par d’autres, plus lourdes. Puis quelque chose – non, quelqu’un ! – semblait avoir été traîné.

Il ne fallut pas bien longtemps à Michael pour échafauder un scénario des plus inquiétants, d’autant qu’il venait d’apercevoir le collier de diamants gisant dans l’herbe.

Il courut vers les écuries, se maudissant d’avoir laissé la jeune fille seule.

Il serrait les diamants dans sa main comme un talisman. Arrivé au bout de l’allée, il aperçut un landau avec un cocher. L’homme avait sûrement vu toute personne sortant des écuries.

– Lady Hannah Chesterfield, lança-t-il. Où est-elle allée ?

L’homme haussa les épaules, les mains dans ses poches.

– Je n’ai rien vu.

Il mentait. Michael l’empoigna par sa redingote et le tira hors de la voiture. Une poignée de souverains s’éparpilla sur le sol, que le cocher ramassa vivement.

Il n’en fallut pas plus à Michael pour comprendre. Une fureur incandescente s’empara alors de lui. Il poussa brutalement l’homme contre le landau.

– Qui l’a emmenée ?

Comme le cocher gardait obstinément le silence, Michael resserra son emprise sur sa gorge.

– Je ne suis pas un de ces gentlemen titrés auxquels vous êtes habitué, gronda-t-il. Je suis un soldat. On me paye pour tuer les ennemis de la Couronne. Et en cet instant, je vous vois comme un de ces ennemis !

Quand l’homme commença à étouffer, il relâcha la pression. L’autre crachota et toussa.

– Le... le baron de Belgrave, avoua-t-il. Il a dit qu’ils s’enfuyaient ensemble. Il m’a payé pour ne pas parler.

– A quoi ressemble sa voiture ?

Le cocher décrivit un coupé noir portant les armoiries du baron. Michael grimpa sur le siège du landau.

– Je vais avoir besoin de cette voiture.

– Mais... mais... vous ne pouvez pas prendre le landau de Sa Seigneurie ! Je vais perdre ma place !

Michael attrapa les rênes et lui fit un signe de tête.

– A votre avis, que vous arrivera-t-il quand vous expliquerez au marquis de Rothburne que vous avez laissé enlever sa fille pour quelques souverains ? Vous feriez bien de le prévenir tout de suite, ou vous aurez à affronter bien pire qu’un renvoi !

Puis, sans s’attarder davantage, il tourna dans l’allée et s’élança dans les rues de Londres.

Belgrave avait pu emmener Hannah dans mille endroits différents. Tandis qu’il luttait pour se frayer un chemin dans la circulation, il passa toutes les possibilités en revue. Le baron essayait-il de la compromettre, afin de l’épouser de force ?

Si telle était son intention, il conduirait probablement lady Hannah à sa maison de ville, où on les surprendrait ensemble. Le poing de Michael se crispa sur les diamants. Aucune jeune dame ne méritait pareil traitement.

La chance était apparemment de son côté, car lorsqu’il atteignit une rue latérale, près de Grosvenor Square, il aperçut le coupé de lord Belgrave arrêté au bord du trottoir. « Le ciel soit loué... »

Il fonça, poussant les chevaux vers la voiture. Il attendit à peine que le landau s'arrête, avant de sauter à terre et de courir vers le coupé, ouvrant brusquement la portière.

Lady Hannah gisait sur le sol de l'habitacle, les yeux fermés. Lord Belgrave paraissait légèrement paniqué, le visage pâle.

Sans perdre de temps, Michael tira le baron hors du coupé, puis le plaqua contre un côté.

– Je devrais vous tuer sur-le-champ !

Il se contenta de lui envoyer son poing dans la figure, satisfait quand il se rendit compte qu'il lui avait cassé le nez.

– Je vous ferai pendre pour m'avoir attaqué ! cria Belgrave.

Michael se pencha alors sur lui, lui serrant la gorge.

– Je n'ai pas encore décidé si je vais vous laisser en vie. Je suis sûr que le comte de Whitmore et le marquis de Rothburne ne verraient pas d'inconvénient à ce que je débarrasse Londres d'un nuisible comme vous !

Il lui donna un coup de poing dans la mâchoire, suivi d'un direct sur l'oreille. Le coup fit chanceler le baron, puis il perdit connaissance et tomba à terre. Michael jeta un regard noir à son cocher, qui n'avait pas levé le petit doigt pour défendre son maître.

– Milord, je n'ai pas eu le choix, se défendit l'homme. Le baron a insisté...

Michael l'interrompit.

– Ramenez Belgrave à Rothburne House dans ce landau. Dites au marquis ce qui est arrivé. Je me charge de raccompagner lady Hannah chez elle.

Sans discuter, le cocher chargea le corps inerte du baron à l'intérieur du landau. Michael attendit qu'il soit parti pour grimper dans le coupé et s'occuper de la jeune femme.

– Allez-vous bien, lady Hannah ? Vous a-t-il fait du mal ?

La jeune fille serra sa tête dans ses mains, et des larmes roulèrent sur son visage.

– Non. Mais j'ai très mal à la tête. La douleur est atroce.

Elle fermait les yeux et se tenait fortement le crâne, comme pour juguler la souffrance.

– Je vais vous ramener chez votre père...

Doucement, Michael l'aida à prendre place sur la banquette et referma la portière. Puis, prenant les rênes, il dirigea l'équipage vers Rothburne House.

Alors qu'il tournait vers Hyde Park, il entendit Hannah qui lui criait :

– Lieutenant Thorpe ! S'il vous plaît, j'ai besoin que vous vous arrêtiez...

Bonté divine ! Si elle était malade, il fallait d'autant plus qu'il la ramène vite chez elle, lui procure un médecin. Sans compter qu'arrêter la voiture ne ferait que ternir encore plus sa réputation, si quelqu'un l'apercevait en sa compagnie.

Il ralentit et demanda :

– Pouvez-vous tenir un peu plus longtemps ?

– Non. Je suis désolée. Je suis malade...

Il poussa un juron et conduisit le coupé dans une partie isolée du parc. Avec un peu de chance, personne ne les verrait ou ne demanderait ce qu'ils faisaient.

Il ouvrit la portière et trouva Hannah roulée en boule sur le siège, le visage mortellement pâle.

– Que puis-je faire pour vous aider ?

– Laissez-moi juste me reposer un moment. Vous n'avez pas de laudanum, par hasard ?

Il secoua la tête.

– Je regrette. Voulez-vous que j'aille en chercher ?

Mais alors même qu'il formulait cette proposition, il sut qu'elle était ridicule. Il ne pouvait la laisser seule ici, pas dans cet état.

– Non, merci...

Elle garda les yeux fermés, appuyant son visage contre le montant capitonné du coupé.

– Accordez-moi juste quelques instants...

– Laissez-moi vous aider à vous allonger.

– Non... Je souffrirai plus encore, si je m'incline.

Sa respiration était inégale, et Michael s'assit face à elle. Une lampe à gaz jetait une lumière ambrée dans l'habitacle. Elle tressaillit.

– La lumière me fait terriblement souffrir...

Michael ne s'était jamais senti aussi impuissant, aussi incapable de porter assistance à quelqu'un. Hannah luttait pour respirer, le visage gris de fatigue.

Il réalisa soudain que l'aider à endurer la douleur était une chose qu'il savait faire. Il avait vu des hommes souffrir de blessures par balle, criant dans leur agonie. Sur les champs de bataille, il avait fait ce qu'il pouvait pour les soulager. Il pouvait donc aussi le faire pour elle.

Il ferma la portière et tamisa la lumière du mieux qu'il le put. Il ôta sa veste et en couvrit la vitre pour l'occulter.

– Je... je ne peux pas respirer, gémit-elle.

Elle avait les épaules affaissées, les yeux vitreux.

Sans lui demander la permission, il déboutonna le dos de sa robe afin de desserrer son corset. Elle ne protesta pas et parut mieux respirer.

Une heure passa au bout de laquelle il sentit le corps d'Hannah se détendre. Elle s'était endormie dans ses bras, mais lui-même ne pouvait relâcher sa propre tension. Le marquis de Rothburne allait les chercher. Il fallait qu'il l'emmène d'ici, qu'il la ramène chez elle. Mais il craignait de raviver sa migraine.

Des mèches couleur miel foncé s'étaient libérées de la savante coiffure de la jeune femme et reposaient contre sa joue, dans un doux parfum de jasmin. Il avait entendu dire que certaines femmes souffraient de migraines atroces, mais il n'en avait jamais été témoin auparavant. Néanmoins, cette crise inattendue avait probablement sauvé lady Hannah des attentions déplacées de Belgrave. En un sens, c'était une bénédiction.

L'air de la nuit était froid, mais il sentait tout contre lui la chaleur du corps de la jeune fille. Il avait le cou et les épaules raides, à force de la soutenir, mais cela ne le dérangeait pas. Elle ne souffrait plus et il en était soulagé.

Il était heureux, aussi, de l'avoir sauvée de ce scélérat de Belgrave et d'avoir protégé sa vertu. Elle pourrait alors s'engager dans le mariage, la réputation sauve. S'il pouvait toutefois la ramener chez elle sans que quiconque ne s'avise de l'endroit où elle avait passé ces deux dernières heures.

Il la regarda dormir, ses boucles autour de son cou ou déroulées sur les courbes de sa poitrine, et sa beauté lui coupa presque le souffle.

Innocence et pureté...

Ce qu'il ne méritait pas.

Il tira de sa poche le collier de diamants et le fixa délicatement sur sa gorge. Un peu de peau nue apparaissait par l'ouverture de sa robe, là où il avait délacé son corset. Il avait envie de l'embrasser, cette peau soyeuse, de promener sa bouche dessus, longuement. Tel un fruit défendu, elle exacerbait en lui la tentation de la goûter.

Quelques heures auparavant, il s'était permis de la toucher ; il s'était accordé un peu d'indécence. Et elle lui avait accordé ces libertés qu'il n'aurait jamais dû prendre.

« Une telle femme n'est pas pour toi », l'avertit une fois encore son cerveau.

Un homme honorable la laisserait dormir seule et, prenant les rênes, la ramènerait chez elle, se dit-il. Il ne passerait pas ses paumes sur ses bras, regardant sa peau se hérissier de chair de poule. Un homme convenable ignorerait ces aperçus séduisants de chair féminine et contrôlerait ses instincts.

Mais il n'était pas un homme honorable. Pour l'heure, quelques instants volés avec cette femme lui avaient été accordés. Et il avait l'intention d'en profiter.

Il posa la bouche sur son omoplate, la fit remonter sur sa peau fragile jusqu'à sa nuque. Elle frissonna, s'éveilla à demi et leva son visage vers le sien. Alors, sans lui en demander la permission, il l'embrassa.

Hannah s'éveilla tout à fait avec l'impression que la température de son corps s'échauffait brusquement, comme si elle avait de la fièvre. Le lieutenant l'embrassait et elle... Mon Dieu, oui ! Elle était assise sur ses genoux !

Elle ne pouvait bouger, en proie aux sensations nouvelles et délicieuses qui la parcouraient. Charmée et choquée tout à la fois. Aucun homme ne l'avait jamais embrassée, l'expérience était nouvelle pour elle, bouleversante. D'autant que le lieutenant Thorpe semblait affamé d'elle, la bouche avide et brûlante.

Il glissa la langue entre ses lèvres et la caressa intimement. Elle n'avait jamais imaginé une chose pareille et le désir coula à flots en elle, échauffant plus encore sa peau.

« Repousse-le, Hannah. Supplie-le d'arrêter. »

Mais son esprit était comme déconnecté de son corps. Elle se sentait s'arquer vers lui, avec le besoin irrésistible d'être plus près. Il glissa les mains dans le dos ouvert de sa robe et elle se rappela vaguement qu'il l'avait délacée, au plus fort de sa crise, pour l'aider à mieux respirer.

Le contact de ses paumes sur sa peau lui fit reprendre pied avec les convenances :

– Non ! Arrêtez, je vous en prie !

Un reste de migraine s'insinua en elle et elle se mit à pleurer doucement. Pas à cause de ce baiser inattendu, mais à cause de sa culpabilité. Le lieutenant avait suscité en elle des sensations honteuses. Et bien qu'elle désirât l'en rendre fautif, elle savait dans son cœur qu'elle aussi était en tort. Elle l'avait laissé l'embrasser, la toucher d'une façon qu'aucune jeune fille convenable n'aurait permis.

– Je ne vais pas m'excuser pour ça, lui dit-il.

Sa voix était sourde et profonde, celle d'un homme qui avait eu ce qu'il voulait.

– D'ailleurs, vous m'avez rendu mon baiser.

– Je ne voulais pas le faire.

« Mentreuse. »

Une étrange tension palpait au creux de son ventre. Elle se sentait moite, agitée. Le contact de ce corps dur, masculin, contre sa chair docile était presque plus qu'elle ne pouvait supporter.

– Mais si, vous le vouliez...

Michael s'écarta d'elle, le souffle court. Il s'assit sur la banquette opposée, appuyant les poignets sur ses genoux. Il baissa la tête et des mèches de cheveux sombres vinrent obscurcir son visage. Il avait l'air de sortir d'une rixe.

– Il faut que je vous ramène chez vous.

– Oui. S'il vous plaît.

Elle essaya de refermer sa robe, mais les bords ne voulaient pas se joindre. Exposée ainsi à son regard, elle aurait voulu mourir d'embarras.

– Je vais vous aider à vous rhabiller, lui proposa-t-il. Vous n'y arriverez jamais toute seule.

– Je ne veux pas que vous me touchiez ! rétorqua-t-elle d'un ton coupant. Ramenez-moi.

– Que pensez-vous que votre père dira, quand il vous verra ainsi ?

– Vous devriez plutôt vous inquiéter pour vous !

Il lui décocha un sourire condescendant.

– Vous croyez que votre père va me tuer, pour avoir sauvé votre vertu ?

– C'est vous qui venez d'essayer de m'attaquer !

– Charmante dame, je ne suis pas homme à attaquer quelque femme que ce soit.

Il ôta sa jaquette de la portière et elle tressaillit, blessée par la lumière d'un réverbère.

Elle ne lui répondit pas, ses pensées allant et venant, tentant de décider s'il était un vaurien ou un homme d'honneur. Il l'avait embrassée, alors qu'il n'aurait pas dû. Mais il l'avait aussi débarrassée du dangereux Belgrave et il avait pris soin d'elle.

Il aurait certes dû la ramener immédiatement chez elle, mais elle n'oubliait pas qu'il avait arrêté la voiture à sa demande. Le mouvement rythmé des chevaux avait fait de chaque tour de roue une torture sans fin.

Un autre homme n'aurait pas agi ainsi. Il aurait ignoré ses besoins, et serait retourné à Rothburne House aussi vite que possible. Pas lui.

Tant de questions s'amassaient, réclamant d'être posées. Elle passa les doigts sur ses lèvres gonflées, se demandant ce qui l'avait poussé à faire une chose pareille.

– Vous n'avez pas à avoir peur de moi, lui dit-il tranquillement. Je ne vous embrasserai plus.

Son écharpe était dénouée et il renfila sa jaquette mal ajustée.

– J'espère bien que non !

Il leva les yeux vers elle et elle aperçut des prunelles vertes tachetées de brun. Ses joues étaient ombrées de barbe.

– Vous êtes vraiment innocente, n'est-ce pas ?

Il jeta un coup d'œil à sa robe ivoire et la remarque ne sonna pas comme un compliment.

– A vous entendre, on dirait que c'est une mauvaise chose !

Il regarda par la fenêtre, comme s'il cherchait quelqu'un.

– C'est ce que recherchent la plupart des hommes...

– Mais pas vous.

Un rire sombre lui échappa.

– Je ne suis pas du tout un homme bien, vous savez.

Elle ne le crut pas complètement.

– Je vous en prie, ramenez-moi chez moi, maintenant. Ma famille va s'inquiéter.

– Tournez-vous, je vais vous aider à vous rajuster.

Elle hésita à lui laisser toucher son corset. Peu importait qu'il l'ait déjà fait ; elle était alors à moitié folle de douleur.

– Non, ce ne serait pas convenable !

Sans prendre en compte ses protestations, Michael la força à se tourner. Il batailla avec le corset, tirant sur les côtés avant de le lacer.

– Convenable ou pas, je ne laisserai pas votre père croire que j'ai abusé de vous dans une voiture !

Il avait raison. Son père serait déjà assez courroucé, sans lui donner matière à tirer de fausses conclusions.

– Pendant combien de temps nous sommes-nous arrêtés, à votre avis ?

Son estomac la tourmentait et elle avait toujours mal à la tête.

– Plus d'une heure. Peut-être deux. Ce n'est pas encore l'aube.

Ses grandes mains luttèrent avec les petits boutons.

– Je suis meilleur pour les défaire que pour les boutonner, marmonna-t-il.

Elle n'en doutait pas. Quand il eut fini, elle appuya sa tête contre le montant de la voiture, attendant qu'il retourne sur le siège du cocher.

– Vous sentez-vous mieux ? lui demanda-t-il.

– Ça ira.

Sa migraine avait finalement été d'assez courte durée. Elle en traînerait encore un moment les effets, mais le pire était passé.

– Qu'allez-vous dire à mon père ?

Michael ouvrit la portière, l'entrebâillant légèrement.

– La vérité. Nous n'avons rien fait de mal.

« Moi si », pensa Hannah. Le baiser ne signifiait peut-être rien pour lui, mais il l'avait ébranlée. La sensation de sa bouche sur la sienne avait été la chose la plus troublante qu'elle ait jamais expérimentée. Elle était tombée sous son charme.

Il finit d'ouvrir la portière, prêt à descendre, quand ils entendirent tous deux des hommes qui criaient et le grondement d'une voiture qui approchait.

La voix du marquis retentit bientôt dans le silence et quelques instants plus tard, il se tenait devant la portière ouverte.

– Allez-vous bien ? demanda-t-il à sa fille d'un ton autoritaire.

Elle noua ses mains sur ses genoux. Une peur glacée s'immisça en elle. Elle suspectait que la vérité n'allait pas suffire pour apaiser son père.

Chapitre 3

– Ecartez-vous de ma fille ! ordonna le marquis à Michael.

Hannah tenta de se lever de son siège, mais le lieutenant lui fit signe de se rasseoir. Avec une clarté effrayante, elle comprit ce que son père pensait.

– Père... Le lieutenant Thorpe m'a sauvée de lord Belgrave..., commença-t-elle.

Bien qu'elle essayât de trouver le mot juste, son père paraissait plus enclin au meurtre qu'à entendre la vérité.

– Le lieutenant voulait me ramener à la maison, continua-t-elle, mais... j'avais une de mes migraines. Je n'avais pas de laudanum avec moi et la douleur était intolérable. Alors, je lui ai demandé d'arrêter la voiture un moment...

Mais lord Rothburne ne semblait pas vouloir l'entendre. Il fit signe à l'un de ses valets, un grand homme qui tendit la main pour empoigner Michael. Celui-ci l'arrêta d'un geste et lui tordit le poignet, l'obligeant à le lâcher.

– Assez !

Il descendit de la voiture et fixa le marquis.

– Au lieu d'avoir cette conversation ici, je suggère que nous rentrions tous à Rothburne House. Emmenez lady Hannah avec vous et préoccupez-vous de sa santé. Je suivrai dans le coupé.

– Je devrais appeler la police et vous faire traîner à Newgate sur-le-champ ! rétorqua lord Rothburne.

– Père !

Hannah s'avança, mais lorsqu'elle sortit de l'habitacle, le monde se mit à tourner autour d'elle. Un grondement emplit ses oreilles et Michael la saisit par le coude pour la retenir.

– Père ! Je vous le répète ! Le lieutenant Thorpe est venu à mon secours !

Son père la dévisagea comme si elle venait de s'enfuir avec un ramoneur.

– Vous rendez-vous compte, Hannah, que vous venez de passer la nuit seule avec un soldat ?

C'était faux ! Des larmes brûlantes lui montèrent aux yeux. Comment répondre à pareilles accusations ? Elle n'aurait jamais pu imaginer que le marquis se montrerait aussi aveugle à la vérité et peu raisonnable.

Elle voulut se défendre, mais le lieutenant Thorpe secoua la tête.

– Ce n'est vraiment pas l'endroit où parler, milord. Ramenez plutôt lady Hannah chez elle.

La jeune fille n'avait jamais entendu quelqu'un donner un ordre à son père, mais le lieutenant ne semblait pas intimidé par le marquis.

– Qu'allez-vous imaginer ? Ma réputation est toujours intacte !

– Vraiment ?

Le visage de son père avait la dureté de l'acier.

– Le baron de Belgrave sait ce qui vous est arrivé. Et en dépit de votre disgrâce, il a offert de vous épouser.

Elle mourrait plutôt que d'épouser Belgrave !

– Père, le lieutenant Thorpe n'a rien fait de mal.

– Le baron m'a informé que Thorpe l'avait assailli et vous avait contrainte à le suivre dans une voiture volée.

– C'est un menteur !

Horriée, Hannah rencontra les yeux courroucés de son père. Comment pouvait-il croire à ces mensonges ? Comment pouvait-il subitement ne plus lui faire confiance, après toutes ces années où elle s'était conduite en fille obéissante ?

La pensée du baiser défendu vint soudain assaillir sa conscience. Elle aurait pu repousser le lieutenant, mais à la place, elle l'avait embrassé en retour. Elle avait voulu savoir à quoi ressemblait un vrai baiser. Mais pas au prix de devoir épouser le baron de Belgrave !

– Harrison, ramenez ma fille à la maison, ordonna le marquis au grand valet. J'accompagnerai le lieutenant Thorpe dans cette voiture.

Michael hocha sèchement la tête et Hannah essaya d'imaginer ce qu'il pensait. Mais ses yeux noisette étaient voilés, et son visage impassible.

Elle pria pour que ce terrible malentendu soit très vite levé. Elle était une victime et ne méritait pas d'être punie ainsi. Si quelqu'un méritait d'être écartelé, c'était lord Belgrave.

Tandis que le valet refermait la portière, Hannah se tordit les mains. Grâce au ciel, le lieutenant ne possédait pas de titre. S'il était comte ou vicomte, nul doute que son père exigerait qu'il l'épouse.

En sa qualité de simple officier de l'armée britannique, cela n'arriverait pas. Elle aurait dû s'en sentir soulagée, mais ses nerfs se crispèrent encore plus.

– Vous devez savoir que la seule raison qui m'empêche de vous tuer sur place est que je ne souhaite pas tacher mon tapis de votre sang.

Lord Rothburne lui indiqua un fauteuil à oreillettes dans son cabinet de travail.

– Asseyez-vous...

– Je ne suis pas votre chien ! lui répondit Michael.

Il avait bien conscience qu'il ne faisait que jeter de l'huile sur le feu, exacerbant la colère de James Chesterfield, mais il refusait de se conduire en fautif.

Il avait embrassé lady Hannah, oui. Mais ce n'était pas un crime.

Il appuya les avant-bras sur le dossier du fauteuil et regarda le marquis droit dans les yeux.

– Je ne regrette pas d'avoir sauvé lady Hannah du baron de Belgrave. Vous savez aussi bien que moi qu'il n'est pas digne d'elle.

– Vous non plus.

– C'est vrai.

Il n'y avait aucune raison d'être offensé par la vérité. Il avait assez pour vivre confortablement de sa solde d'officier, mais ce n'était pas suffisant pour entretenir la fille d'un marquis. D'ailleurs, il ne voulait ni d'une femme, ni d'une famille qui compterait sur lui.

– A cause de vous, sa réputation est détruite.

– A cause de moi ? Certainement pas !

Il se rapprocha du bureau et posa les mains sur le bois sculpté.

– A cause de Belgrave, oui ! C'est lui qui l'a enlevée.

– Vous auriez dû ramener Hannah immédiatement à la maison !

Le marquis était cramoisi de colère, et il avait raison.

Il aurait dû raccompagner la jeune fille immédiatement. Mais elle souffrait tellement qu'il n'avait pas voulu accroître sa souffrance. Sur le moment, il avait pensé que ce serait simplement pour quelques instants. Il était loin de se douter que leur petite halte durerait en définitive des heures. Peut-être aurait-il dû la reconduire, en effet, malgré la douleur que le trajet lui aurait infligée. Toutefois, il ne servait à rien de s'appesantir sur des événements qu'il ne pouvait changer.

– Elle a déjà eu des migraines comme celle-ci, n'est-ce pas ? demanda-t-il doucement. Elle m'a dit que d'ordinaire elle avait du laudanum dans son réticule.

– Ce n'est pas la question.

– Vraiment ? Je n'en suis pas certain... Je présume que vous avez vu combien elle souffre ? Que toute forme de lumière ou de bruit la blesse au-delà de ce que l'on peut imaginer ? J'ai vu des hommes prendre une balle dans l'épaule et souffrir moins que ce que je l'ai vue souffrir.

– Même si ce que vous dites est vrai, cela ne change pas le fait que vous êtes resté seul avec elle pendant des heures.

Lord Rothburne prit un coupe-papier et passa son pouce sur le tranchant.

– Elle est ma seule fille.

Il croisa les bras.

– Ne pensez pas que je permettrai à un homme comme vous de l'épouser.

Michael recula, comme s'il venait d'être giflé.

– Je ne veux rien d'aucun de vous ! Je n'ai que faire de la fortune des Rothburne ! Lady Hannah avait des ennuis et je l'ai aidée. Rien de plus.

James Chesterfield reposa très calmement son coupe-papier sur le bureau.

– Je veux que vous quittiez l'Angleterre, lieutenant Thorpe. Je ne veux pas que ma fille repose les yeux sur vous. Jamais.

Prenant sa plume, il se mit à écrire.

– Je vais demander à votre officier supérieur de s'en assurer. Je donnerai assez d'argent à l'armée pour faire en sorte que vous restiez très loin de Londres.

Michael ne doutait pas qu'avec son argent le marquis ne pût obtenir n'importe quelle faveur.

– Et que va-t-il arriver à lady Hannah ?

James Chesterfield reposa sa plume.

– Belgrave a offert de l'épouser.

Michael serra le poing.

– Vous la donneriez en mariage à un homme de son acabit ?

– Belgrave n'a rien de déplaisant. Il sauvera sa réputation.

– Vous voulez dire qu'il révélera le scandale à tout le monde, si elle ne l'épouse pas, devina Michael.

Le marquis ne le nia pas.

– Je ne laisserai pas ma fille être blessée. Pas si je peux l'empêcher.

Hannah avait déjà vu pleurer sa mère, mais jamais comme cette fois-là. D'ordinaire, Christine Chesterfield usait de ses larmes chaque fois que son mari refusait de se plier à ses opinions ou ses désirs.

La marquise avait couvert sa bouche de sa main, et laissait couler ses larmes sur ses joues. Hannah était assise en face d'elle, pendant que leurs tasses de thé refroidissaient. L'horloge du salon sonna 8 heures. Il avait suffi de huit heures pour changer complètement sa vie.

– Je vous le promets, mère, je vais bien, murmura-t-elle. Aucun de ces hommes ne m’a compromise.

Elle refusait de pleurer, mais était encore sous le choc.

– Je ne sais que dire d’autre, puisque vous ne voulez pas accepter la vérité.

Christine se tamponna les yeux de son mouchoir brodé.

– Il ne s’agit pas de la vérité, Hannah. Il s’agit des apparences.

– Qui pourrait croire une chose pareille ? Nos amis, nos connaissances savent que je ne ferais jamais rien de compromettant !

Elle se leva et arpena le tapis.

– Je ne vois pas pourquoi nous ne pouvons pas simplement dire à tout le monde ce qui s’est passé.

Sa mère se moucha.

– Vous êtes bien trop naïve, ma chère enfant. Nous ne pouvons prendre le risque que ce scandale arrive aux oreilles de quiconque.

– Ma réputation n’est pas perdue.

– Si. Votre seul espoir de sauvegarder ce qui reste de votre honneur est d’épouser lord Belgrave, et rapidement.

– Je n’épouserai pas cet homme horrible ! Il est la cause de tout ce qui est arrivé ! Il m’a enlevée dans ma propre maison, mère ! Pourquoi ne me croyez-vous pas ?

Sa mère se contenta de secouer tristement la tête.

– Je vous crois, Hannah. Mais il y a plus grave... Vous avez passé des heures seule dans une voiture avec un soldat. Lord Belgrave a raison : rien n’étouffera ce scandale, s’il est révélé.

Mais personne n’était au courant, sauf...

– Il vous menace ! comprit soudain la jeune fille. Belgrave envisage de parler à tout le monde du scandale, à moins que je ne l’épouse. C’est ça ?

Le visage de la marquise vira à l’écarlate. Elle évita de regarder sa fille.

– Nous ne laisserons pas cela se produire.

Hannah ne pouvait croire ce qu’elle entendait.

– Vous n’avez rien à craindre du baron, Hannah. Il ne nie pas ce qu’il a fait, et je le crois lorsqu’il exprime ses remords. Il veut prendre un nouveau départ et je pense que vous devez lui donner une deuxième chance.

– Je préférerais embrasser un crapaud !

– Il viendra vous voir demain. Vous le recevrez et écouterez ce qu’il a à vous dire.

Sans croiser le regard abasourdi de sa fille, Christine prit une feuille de papier dans un secrétaire et choisit une plume. « Encore une liste ! »

– Mère... implora-t-elle. Il doit y avoir une autre solution. Je pourrais peut-être aller à Falkirk avec Stephen et Emily.

Son frère lui offrirait le sanctuaire de sa maison, elle en était sûre.

– Ils sont déjà partis, tôt ce matin. Et votre frère a assez de soucis avec Emily qui doit accoucher dans quelques semaines. Il ignore ce qui s’est passé cette nuit et nous ne le lui dirons pas avant que tout soit réglé.

Elle lui tendit la liste et gagna la porte.

– Maintenant, allez dans votre chambre et reposez-vous jusqu’à 11 heures. Quand vous vous lèverez, mettez votre robe de soie rose à col haut et manches pagode. Nous discuterons de votre avenir durant le déjeuner. Le baron viendra vous voir demain, pour parler de votre mariage.

– Je ne veux pas revoir cet homme et encore moins l’épouser !

– Vous n’avez plus le choix, ma fille ! Aussi, vous feriez mieux de vous habituer à cette idée, car votre père s’occupe en ce moment même des arrangements. Vous serez mariée dans la semaine.

Dès qu’elle fut seule, Hannah dévala l’escalier, son châle glissant de ses épaules. Elle n’espérait pas trouver le sommeil, pas maintenant.

Jetant un bref coup d’œil à la liste, elle vit les ordres de la marquise.

- « 1. Reposez-vous jusqu’à 11 heures.

- 2. Portez la robe de soie rose.

- 3. Buvez une tasse de thé avec de la crème, sans sucre, pour calmer vos nerfs. »

Elle relut cette liste trois fois, les mains tremblantes. Toute sa vie, elle avait fait ce que ses parents lui avaient demandé. Elle avait étudié ses leçons, écouté sa gouvernante et fait tout ce qu’elle avait pu pour plaire à sa famille.

Et voilà qu’ils se retournaient contre elle, plus soucieux de leur réputation que de son futur bonheur !

Elle se dirigea à grands pas vers les jardins. Des larmes de rage lui brûlaient les joues. Toutes ces années où elle avait été sage et docile ne

signifiaient rien, si elle devait épouser un homme comme Belgrave.

La liste n'était plus à ses yeux ce témoignage de l'amour maternel, qui l'aidait à se rappeler ce qu'elle devait faire. C'était une chaîne qui se resserrait autour de son cou.

Elle froissa le papier et le jeta dans les buissons. Des règles, des règles et encore des règles ! Naguère, elle avait pensé qu'en obéissant aux règles, elle serait récompensée. La belle récompense, vraiment !

Sa mère escomptait-elle qu'elle épouse l'homme qui était la source même de son malheur ? Elle se jetterait dans la Tamise plutôt que de devenir l'épouse de Belgrave.

Pourquoi ? Pourquoi fallait-il que cela lui arrive ? La veille encore, elle avait tant de choix devant elle. Maintenant, elle n'avait plus rien.

Elle noua ses bras autour de sa taille, comme pour tenir rassemblés les morceaux d'elle-même. A chaque pas qu'elle faisait, elle laissait libre cours à ses sanglots, s'autorisant à pleurer tout son soûl. Elle suivait l'allée de gravier, vers l'endroit où elle avait perdu son collier la nuit précédente.

Puis, portant une main à sa gorge, elle réalisa que les diamants étaient là. Le lieutenant avait dû les lui rendre ce matin de bonne heure. Elle ne se souvenait pas qu'il lui ait passé le bijou autour du cou, car la majeure partie de la nuit avait été brouillée par la douleur.

Après l'avoir enlevée, le baron s'était montré terriblement agacé par son malaise, exigeant qu'elle cesse de pleurer. Il l'avait même maudite, mais elle n'avait pu sécher ses larmes.

Puis le lieutenant l'avait secourue. Il avait masqué la lumière qui lui brûlait les yeux, lui avait tenu chaud. Sans rien dire.

Elle resserra son châle autour de ses épaules. Elle ne savait que penser de lui. Un moment, il avait été son sauveur, et le suivant il lui avait volé un baiser.

Protégeant ses yeux du soleil du matin, elle le vit debout près des écuries, tandis qu'un palefrenier préparait son cheval. Presque contre sa volonté, ses pieds la rapprochèrent de lui. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle devait lui dire, ni de la raison pour laquelle elle projetait de lui parler.

Ses yeux noisette étaient fatigués et ses joues assombries par la barbe. Son écharpe blanche pendait à son cou, et il tenait son chapeau à la main.

Hannah inclina la tête pour le saluer, et par déférence le palefrenier s'éloigna pour les laisser parler.

– Je suis contente que mon père ne vous ait pas tué, dit-elle à voix basse, afin que le domestique ne puisse entendre leur conversation.

Michael haussa les épaules et enfila un gant d'équitation.

– Je suis difficile à tuer.

L'attention d'Hannah fut attirée par ses longs doigts et elle frissonna, en se remémorant cette même main nue caressant sa nuque. Personne ne lui avait fait éprouver ce trouble auparavant, ces sensations inconnues sur sa peau.

Elle ferma les yeux, cherchant ce qu'elle avait besoin de lui dire.

– Je ne vous ai pas remercié de m'avoir sauvée... Cela signifie beaucoup pour moi.

Michael hocha légèrement la tête, comme s'il ne savait que répondre. Il ne releva pas ses paroles de gratitude, mais jeta un coup d'œil vers la maison.

– Lord Rothburne m'a dit que vous alliez épouser Belgrave.

Hannah se crispa. Elle le regarda dans les yeux.

– Je ne le ferai pas. Il devra me traîner à l'autel !

– Je pensais que vous étiez du genre docile...

– Pas dans cette affaire.

Elle pouvait à peine croire que ces mots sortaient de sa bouche. Cela ne lui ressemblait pas, pas du tout, mais l'obéissance ne lui avait rien rapporté. Et en cet instant, elle avait envie d'exprimer ses frustrations à quelqu'un qui comprenait.

– Pourquoi est-ce que tout cela m'arrive ? murmura-t-elle. Qu'ai-je fait de si mal ?

– Rien, Hannah...

Il avança la main pour prendre la sienne, mais retint son geste, se rappelant apparemment que ce n'était pas convenable.

– Votre seule faute est d'être la fille d'un marquis.

– J'aimerais tant ne pas l'être, à cet instant !

Elle baissa la tête.

– J'aimerais n'être qu'une femme ordinaire. J'aurais plus de liberté.

Pas de listes, pas de règles à suivre. Elle pourrait prendre ses propres décisions et être maîtresse de sa vie.

Michael désigna la maison de son père.

– Vous êtes née pour vivre dans un monde comme celui-ci.

– C'est une prison.

– Une prison dorée.

– Une prison quand même. Et maintenant, je suis condamnée au mariage avec lord Belgrave. A moins que je ne trouve un moyen de l'éviter...

– Vous le ferez, Hannah. Vous l'épouserez...

– Et vous ? Que ferez-vous ? Que s'est-il passé entre mon père et vous ?

Il hésita avant de répondre.

– Mon officier supérieur s’assurera que je reste dans la péninsule de Crimée.

– Qu’est-ce que ça signifie exactement ?

– Qu’on m’enverra me battre. Peut-être en première ligne.

Il haussa les épaules, comme s’il fallait s’y attendre. Mais elle comprit ce qu’il ne disait pas. Les hommes qui se battaient en première ligne étaient des condamnés à mort sans cour martiale. Certainement pas la place d’un officier.

Elle le dévisagea intensément. Même s’il avait un peu profité d’elle, il ne méritait pas de mourir.

« C’est ta faute, Hannah... »

– Vous avez été blessé, dit-elle lentement. Avec la brigade de chevaux légers.

Il acquiesça.

– Je serais retourné à mon devoir de toute façon. Je suis complètement remis.

Il parlait comme si cela n’importait pas.

– Il n’est pas juste que vous soyez renvoyé au front !

– Je n’ai pas d’attaches à Londres. Je me suis toujours attendu à y retourner. Cela n’a pas d’importance...

Il commença à se diriger vers son cheval, mais Hannah l’arrêta.

Il allait tout perdre à cause d’elle. Parce qu’il l’avait sauvée et avait pris soin d’elle.

– Si, cela en a !

Elle le retint par la manche de sa jaquette. Elle se sentait obligée de faire quelque chose pour lui. Il devait y avoir un moyen pour elle d’intervenir dans le châtement injuste que lui imposait son père.

– Cessez de me regarder ainsi, murmura-t-il, les yeux plongés dans les siens.

– Que voulez-vous dire ?

– N’essayez pas de me sauver.

– Ce n’est pas ce que je fais.

Elle étudia ses profonds yeux noisette. C’était un soldat, entraîné à vaincre ses ennemis. Pour l’heure, il semblait fatigué, mais non moins dangereux.

– Croyez-moi, douce dame. Je ne suis pas un homme qui vaut la peine d’être sauvé.

Il prit sa main dans la sienne et, malgré son gant, elle sentit toute la chaleur de sa peau.

– Vous feriez bien de vous tenir loin de moi...

Le souvenir prégnant de son baiser lui donna la chair de poule. Il ne détacha pas les yeux d’elle et elle se tint immobile sous son regard ardent.

Laisser sa main dans celle d’un homme célibataire, au milieu d’un jardin où n’importe qui pouvait les voir, allait à l’encontre de tout ce qui lui avait été enseigné. Il était même si près qu’un souffle seulement les séparait.

Michael Thorpe n’était pas un homme ordinaire. Il la fascinait. L’attirait.

Or la fille d’un marquis ne pouvait absolument pas fréquenter un homme comme lui. Il avait raison.

Elle lui retira sa main, faisant taire en elle une bouffée de déception. Il valait mieux qu’elle reste loin de lui. Il n’était pas du tout l’homme qu’il lui fallait.

Pourtant, il était le seul à avoir noté son absence au bal. Il n’avait pas pris le temps d’avertir son père et ses frères, mais était aussitôt parti à sa recherche. Un héros inattendu.

Sa jaquette mal ajustée avait une déchirure au coude. Peu soigné comme il l’était, il n’avait effectivement pas sa place dans le monde élégant et policé où elle vivait. Mais sous son air déclassé, se trouvait un homme qui s’était battu pour la sauver.

Le ferait-il de nouveau, si elle le lui demandait ?

– Lieutenant Thorpe, j’ai une faveur à vous demander.

Il la regarda avec méfiance.

– Laquelle ?

C’était si embarrassant de lui demander cela ! Elle enfonça ses ongles dans ses paumes, rassemblant son courage.

– Si je suis contrainte d’épouser lord Belgrave, pourriez-vous... arrêter le mariage ?

Un sourire nonchalant se dessina sur ses lèvres.

– Vous me demandez de vous enlever le jour de vos noces ?

– S’il le faut... oui.

Elle carra les épaules, faisant comme si elle ne venait pas d’exprimer une requête indécente.

– J’essaierai de l’éviter, bien sûr, continua-t-elle. Mais vous seriez mon dernier recours...

Il lâcha un rire âpre et se dirigea vers son cheval, qu’il plaça entre eux. Il tenait la bride dans une main et inclina la tête pour mieux l’étudier.

– Vous êtes sérieuse ?

– Rien ne pourrait être plus sérieux.

Un arrangement qui causerait un scandale encore plus grand, mais elle ferait n’importe quoi pour échapper à un mariage avec Belgrave.

– Je dois aller au rapport, la prévint-il. Il est probable que je partirai dans la semaine.

Elle hocha la tête, consciente de la situation.

– Croyez-moi, mes parents veulent me voir mariée le plus tôt possible. Un mariage sera probablement arrangé dans quelques jours. Je refuse tout simplement d'épouser Belgrave. N'importe quel autre homme fera l'affaire, mais pas lui.

– Même moi ?

Il lui décocha un sourire de côté, comme s'il ne pouvait croire non plus ce qu'elle demandait.

– Eh bien, non.

Elle pinça les lèvres, s'avisant qu'elle lui avait laissé croire quelque chose qui n'était pas dans ses intentions.

– Je ne pourrais évidemment pas...

– Ne vous inquiétez pas.

Sa voix se fit grave, la tentant de nouveau.

– J'empêcherai votre mariage, si c'est en mon pouvoir.

– Je vous en serais très reconnaissante, lieutenant.

Savoir qu'il serait là, pour la soustraire à une union qu'elle ne souhaitait pas, lui donna l'impression que d'une manière ou d'une autre elle était sauvée. Elle tendit sa main gantée, voulant serrer la sienne pour conclure leur marché.

Il la lui prit. Mais au lieu de la serrer, il la porta à ses lèvres.

– Si j'enlève la mariée, murmura-t-il, en pressant sa bouche au creux de sa paume, qu'aurai-je en retour ?

Chapitre 4

– Que voudriez-vous ?

Michael se contenta de sourire, un sourire lent, qui laissa imaginer à Hannah toutes les choses qu'il pourrait faire à une jeune mariée enlevée devant l'autel, s'ils étaient seuls.

Elle prit une expression choquée.

– Je ne ferais jamais une chose pareille ! Nous avons conclu un arrangement, rien de plus.

Elle avait pâli et Michael recula, mettant de la distance entre eux.

– Vous ne savez donc pas reconnaître la taquinerie ?

L'air dérouté, elle secoua la tête.

– Ne vous amusez pas de moi, je vous prie. Il est question de mon mariage avec Belgrave. Et je ne veux simplement pas l'épouser !

– Alors, ne le faites pas.

– Ce n'est pas si simple. Ma mère a déjà décidé que ce serait le meilleur avenir pour moi.

Elle se massa distraitemment les tempes.

– J'ignore ce que je peux faire pour la convaincre du contraire.

– C'est très facile. Dites-lui non.

Elle secoua de nouveau la tête, se cherchant des excuses.

– Je ne peux pas. Elle n'écouterait pas ce que je dirai.

– Vous n'avez jamais désobéi à vos parents ?

– Non.

Elle semblait si perdue, si vulnérable, qu'il souhaita sincèrement que quelqu'un puisse prendre soin d'elle. Mais pas lui. Il n'y avait aucun espoir. Mieux valait pour elle qu'elle se tienne loin d'un homme comme lui.

– Personne ne peut vous forcer à vous marier. Pas même votre père.

Il ajusta son châle pour lui couvrir les épaules et ajouta :

– Tenez bon et endurez ce que vous devez endurer.

C'était ce qu'il avait dit, au mot près, à ses hommes, lors de la bataille de Balaclava. Ils avaient tenté vaillamment de rester fermes devant l'ennemi. Une grêle de balles leur était tombée dessus, et ils étaient morts par centaines.

Et voilà qu'il demandait à Hannah de faire la même chose. De s'opposer à son père, sachant qu'elle ne pourrait avoir le dessus. Ce n'était peut-être pas la bonne solution.

– Je ne pense pas pouvoir, avoua-t-elle.

Elle tira sur un doigt de son gant, en triturant l'étoffe.

– Mon père peut me rendre la vie misérable. Et ma réputation sera ruinée, si je ne me marie pas.

Même si elle avait sans doute raison, il ne pouvait se permettre de songer à son avenir. Ils évoluaient dans deux mondes différents et Hannah devrait vivre avec les choix qu'elle ferait.

– C'est le moment de prendre votre sort en main. Si votre réputation est vraiment ruinée, alors vous n'avez plus rien à perdre ! Pourquoi, en ce cas, ne pas faire ce que vous voulez ?

Hannah le regarda fixement, comme si elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont une femme perdue devait se conduire.

– Je ne sais pas... J'ai toujours fait ce qu'on me disait de faire...

Elle fit un pas vers la maison, s'éloignant de lui. Michael comprit soudain qu'elle lui avait demandé de la secourir non à cause de ses parents, mais parce que le besoin d'obéir à quelqu'un était profondément ancré en elle. S'il l'enlevait lors de son mariage, elle pourrait rejeter le blâme sur lui, et non sur elle-même.

« Dis-lui non. Laisse-la faire ses propres choix. Après tout, ce n'est pas ton affaire... »

Mais il n'en fit rien. Il savait qu'il ne la laisserait pas épouser un homme comme Belgrave, même si sa raison le poussait à ne pas s'en mêler.

– Faites-moi prévenir si quelque chose change. Vos frères savent où me trouver.

– Est-ce que ça ira bien pour vous ? lui demanda-t-elle d'une petite voix. Si mon père...

– Il ne peut rien contre moi, la coupa-t-il.

D'ici une semaine ou deux, il y aurait des centaines de milles entre eux. Il serait de retour dans l'armée, combattant l'ennemi et obéissant aux ordres jusqu'à ce qu'il meure. Les hommes comme lui n'étaient bons qu'à cela.

Hannah avait les joues rouges et semblait tout autant troublée.

– Merci pour votre aide...

Elle porta les mains à son cou et défit le collier de diamants.

– Je veux que vous preniez ceci.

– Non. Gardez-le.

Il referma ses doigts fins sur les pierres étincelantes. Le marquis l'accuserait de vol, même si la jeune fille jurait lui en avoir fait cadeau.

– Si vous prévoyez de me protéger, vous aurez besoin d'un prétexte pour revenir, insista-t-elle.

Et elle remit le bijou dans sa paume.

Il n'avait pas vu les choses sous cet angle.

– Vous avez raison.

Le collier lui donnerait un motif légitime de revenir. Il mit donc les diamants dans sa poche.

– Revenez dans un jour ou deux, lui ordonna-t-elle. Et je m'assurerai que vous soyez récompensé de votre assistance, que j'en aie besoin ou non.

Il n'accepterait aucune compensation de sa part, même si sa cagnotte diminuait.

– Ce n'est pas nécessaire.

– Si.

Elle croisa les bras comme pour se donner du courage.

– Je ne laisserai pas mon père détruire mon avenir.

Son expression se fit butée.

– Et je ne le laisserai pas détruire le vôtre, non plus.

Michael s'engagea dans Fleet Street, se frayant un chemin entre les marchands. Devant lui, une vieille femme errait, son bonnet écarlate aussi visible qu'une balise dans une mer de brun et de noir.

Il reconnut Mme Turner, encore perdue, apparemment. Il accéléra le pas, avançant parmi les marins, les bouchers, les conducteurs de chariot. Enfin, il la rejoignit.

– Bonjour..., la salua-t-il, en soulevant son chapeau.

Elle lui fit un petit signe de tête et continua sa route, sans le reconnaître.

Sapristi ! Ce n'était pas un de ses bons jours. Mme Turner était sa voisine et amie depuis aussi loin qu'il se souvenait, mais elle commençait à souffrir de troubles de la mémoire occasionnels.

Il l'ignorait, jusqu'à son retour à Londres en novembre dernier. Au début, la vieille dame lui avait apporté à boire et à manger, s'occupant de lui, tandis qu'il se remettait de ses blessures. Il lui avait annoncé la terrible nouvelle de la mort de son fils Henry à Balaclava.

Et tandis que les semaines passaient, son esprit s'était mis à vagabonder. De plus en plus souvent. Parfois même, le passé hantait le présent.

Aujourd'hui, elle ne le reconnaissait pas du tout.

Il essaya d'atteindre sa mémoire perdue.

– Vous êtes madame Turner, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il, en l'accompagnant. Du numéro 8, Newton Street ?

Elle s'arrêta de marcher, la peur sur le visage.

– Je ne vous connais pas.

– Non, non, vous ne vous souvenez probablement pas de moi, dit-il vivement. Mais je suis un ami d'Henry.

En entendant le nom de son fils, elle plissa les paupières.

– Je ne vous ai jamais vu auparavant.

– Henry m'a envoyé pour vous ramener chez vous. Puis-je marcher avec vous ? Je suis sûr qu'il a laissé du thé au whisky pour vous. Et peut-être du pain et de la confiture.

La mention de ce qu'elle préférait fit trembler sa lèvre inférieure. Des rides se creusèrent autour de ses yeux et des larmes débordèrent.

– Je suis encore perdue, c'est ça ?

Il lui prit la main avec douceur et l'entraîna dans la bonne direction.

– Non, madame Turner. Non. Venez...

Tandis qu'il la guidait à travers les rues animées, sa main frêle serrait la sienne avec une force surprenante. Ils approchèrent de son domicile, près de Peabody Square, et son visage commença à se détendre. Qu'elle reconnût ou non ce qui l'entourait, elle paraissait plus à l'aise.

Michael l'aida à entrer chez elle et constata qu'elle n'avait plus de charbon.

– Je vous allumerai du feu dans un moment, lui dit-il.

Il lui tendit une couverture au crochet et la fit asseoir dans un fauteuil à bascule.

Après avoir acheté un seau de charbon, il revint chez elle et bientôt le feu flamba.

Sa vieille voisine s'en approcha, portant toujours son bonnet rouge vif. C'était Michael qui le lui avait offert à Noël, à la fois parce qu'elle aimait

cette couleur et parce que cela le rendait plus facile à repérer dans une foule.

– Eh bien, Michael, dit-elle soudain avec un chaud sourire. Je ne m'étais pas aperçue que vous étiez venu en visite. Faites-nous du thé, voulez-vous ?

Il fut heureux de voir qu'elle commençait à reprendre pied dans la réalité. Il prit la bouilloire, et la mit à chauffer sur le poêle.

– Vous êtes diablement beau, je dois dire, déclara-t-elle d'un air rayonnant. Où avez-vous eu ces habits ?

Il ne lui rappela pas qu'elle les lui avait prêtés la veille, en les prenant dans les affaires de son fils. Mentionner Henry de nouveau, maintenant qu'elle avait retrouvé toute sa conscience, l'aurait fait pleurer.

– Un ami me les a prêtés, répondit-il.

Quand le thé fut prêt, il lui apporta sa tasse, en y ajoutant une bonne rasade de whisky.

Elle but de bon cœur, en faisant claquer ses lèvres.

– Ah, vous êtes un bon garçon, Michael ! Parlez-moi du bal, hier soir... Avez-vous rencontré des jeunes dames à marier ?

– Ça se pourrait.

L'image du beau visage d'Hannah lui vint à l'esprit.

– Mais elles m'ont envoyé promener !

La vieille femme éclata de rire.

– Oh ! Elles n'ont certainement rien fait de tel, vaurien que vous êtes !

Elle vida sa tasse, et il lui resservit du thé.

– Je suis sûre au contraire qu'elles se sont toutes pâmées devant vous. Dites-moi donc ce qu'elles portaient...

Elle s'entoura de la couverture et rapprocha son fauteuil du feu.

Tandis qu'il répondait à ses questions au sujet du marquis et des toilettes des dames, réunissant ses souvenirs, il essaya de trouver de la nourriture. Mais en fouillant dans les placards, il ne vit qu'une miche de pain rassis.

Il chercha de la confiture et finit par en découvrir dans un tiroir, au milieu des sous-vêtements de la vieille dame. Il craignit de regarder davantage, de peur de ce qu'il pourrait trouver. Depuis qu'elle avait ses trous de mémoire, il avait constaté quantité de choses désordonnées dans sa maison.

Il lui coupa une épaisse tranche de pain et la tartina de confiture. Dieu seul savait quand elle avait mangé pour la dernière fois !

Elle mordit dedans et poussa un soupir d'aise.

– Alors, qui d'autre avez-vous rencontré au bal, Michael ?

Elle leva sa tasse et but une bonne gorgée.

– Il y avait un gentleman étranger. Quelqu'un du Lohenberg.

La tasse glissa de la main de la vieille femme, se brisant sur le sol. Elle avait pâli.

Michael prit un chiffon pour essuyer le liquide qui s'était répandu par terre et ramassa les débris de porcelaine.

– Tout va bien. Je m'en occupe...

Mais lorsqu'il rencontra les yeux gris de sa voisine, il y vit de la peur.

– Qui... qui était-il ?

– Le Graf von Reischor. L'ambassadeur, je crois.

Il ne lui dit rien de l'incroyable déclaration du diplomate, et de sa soi-disant ressemblance avec le roi. Mais Mme Turner lui prit les mains et les serra convulsivement.

– Non. Oh, non !

– Que se passe-t-il, madame Turner ?

Pourquoi la mention du Lohenberg l'effrayait-elle ainsi ? Ils n'avaient jamais quitté l'Angleterre, l'un et l'autre – lui du moins avant la guerre.

Quelques minutes plus tard, le visage de la vieille femme redevint lointain. Elle murmura quelque chose pour elle-même à propos de son fils Henry, comme s'il était un jeune enfant en train d'apprendre à marcher.

Il était inutile de lui demander quoi que ce soit maintenant. Elle avait reperdu ses esprits.

Hannah ne savait pas ce qu'une femme perdue devait porter, mais elle était certaine que ce n'était pas cette robe de couleur crème que sa mère lui avait demandé de revêtir. Ce matin-là, la marquise avait inspecté chaque pouce de sa toilette, s'affairant autour d'elle, comme si elle s'apprêtait à rencontrer la reine.

– Rappelez-vous bien, Hannah... Conduisez-vous au mieux. Faites comme si rien n'était arrivé l'autre nuit.

« Mais justement, *rien* n'est arrivé », eut envie de rétorquer la jeune fille, mais elle opta pour une filiale soumission.

– Oui, mère...

Christine Chesterfield ajusta une épingle à cheveux, s'assurant que chaque mèche était en place.

– Avez-vous lu ma liste ?

– Bien sûr.

Elle tendit le bout de papier et sa mère prit une plume, griffonnant hâtivement de nouvelles consignes.

– J’ai fait des changements pour ce soir. Au dîner, vous porterez la robe de soie blanche aux broderies roses et vos perles. Estelle vous coiffera et vous devrez être prête à 8 heures. J’ai prévenu Manning de ne pas vous servir de blanc-manger ni de pudding. Ni de vin. Vous avez été bien plus gourmande que vous ne l’auriez dû, ma chère ! Estelle m’a dit que vous aviez un demi-pouce de trop.

La gorge serrée, Hannah fixa la liste que sa mère lui tendait. Sur le papier, les mots se brouillaient. Jamais auparavant, elle n’avait contesté les ordres de sa mère. Si elle ne pouvait manger de douceurs, c’était parce que Christine voulait qu’elle ait une silhouette parfaite. C’était de l’amour maternel, quoi d’autre ?

Mais elle sentit soudain à quel point ces liens invisibles lui devenaient insupportables. Elle voulait s’en échapper. Et puis, quel souci ridicule, cette histoire de tour de taille, quand tout son avenir menaçait d’être chamboulé !

– Mère, honnêtement, je ne me sens pas de recevoir des visites. Je préférerais attendre quelques jours.

Elle n’avait pas bien dormi la nuit précédente, trop préoccupée par son avenir incertain.

– Vous ferez ce qu’on vous dit, Hannah ! Plus tôt vous serez mariée, plus vite vous pourrez laisser ce cauchemar derrière vous !

La marquise se leva et la conduisit dans le salon.

– Attendez ici que lord Belgrave arrive. Il a dit à votre père qu’il viendrait à 2 heures.

Hannah s’avisa qu’elle aurait aussi bien pu parler à un mur de pierre. Dans son esprit, elle se représenta ses parents l’enchaînant à un banc de l’église, la bouche bâillonnée d’un mouchoir, pendant qu’ils la mariaient au baron.

Au moins, il lui restait une heure avant que la vraie torture ne commence. S’échapper de la maison, alors ? Mais pour aller où ? Pour faire quoi, ensuite ?

Non, si elle devait revoir lord Belgrave, elle lui dirait exactement ce qu’elle pensait de lui. Et peut-être renoncerait-il à ses plans.

Son père se tenait près de la cheminée, sa montre à gousset à la main. La déception et la tristesse voilaient ses traits. Il alla jusqu’au canapé et s’y assit, les paumes sur les genoux.

Hannah vint s’asseoir à côté de lui et lui prit la main. La colère ne gagnerait jamais une bataille contre lord Rothburne. Mais il avait une faiblesse pour l’obéissance.

– Père... Je sais que vous essayez de me protéger, lui dit-elle gentiment. Et en tant que votre fille unique, je sais que vous voulez quelqu’un pour prendre soin de moi.

Ses yeux gris étaient agités par une fureur silencieuse, mais il l’écoutait.

– Je vous en supplie, ne me demandez pas d’épouser lord Belgrave. Peu m’importe qu’il révèle ou non le scandale à tout le monde.

– A moi, il m’importe ! Je ne permettrai pas que notre nom soit flétri, simplement parce que vous avez perdu votre bon sens la nuit dernière !

Hannah lui retira sa main.

– Je n’épouserai personne !

Elle se leva.

– En certainement pas le baron de Belgrave !

– Ce ne sera pas Michael Thorpe non plus. Dieu me vienne en aide, vous n’épouserez pas un soldat !

Cette pensée ne l’avait pas effleurée, mais au rappel du lieutenant, une vague de chaleur l’enveloppa. Sensuel et rebelle, un homme comme le lieutenant ne la traiterai jamais avec la distance polie propre aux mariages de son rang. Non, elle suspectait qu’il était le genre d’homme qui la posséderait avec passion, lui révélant tout un univers de plaisirs interdits.

Elle secoua la tête.

– Bien sûr que non, père !

Se jetant à l’eau, elle lui proposa alors sa solution.

– Envoyez-moi quelque part loin de Londres, jusqu’à ce que les ragots se taisent. Nous avons des cousins en Europe, je crois ?

– En Allemagne, admit le marquis.

Son expression se fit maussade, mais la jeune fille crut détecter un adoucissement dans son attitude.

« Je vous en prie, mon Dieu, faites qu’il m’écoute ! »

A ce moment-là, le valet Phillips frappa discrètement à la porte.

– Pardonnez-moi, milord, mais le baron de Belgrave est ici pour lady Hannah.

Le marquis hésita un instant avant de répondre. Hannah serra ses doigts si fort que ses articulations blanchirent. Elle implora son père du regard.

– Donnez-lui une autre chance, Hannah, dit ce dernier calmement. Malgré ses actions répréhensibles, il vient d’une excellente famille. Il peut vous procurer tout ce qu’une jeune fille de votre rang peut désirer...

Elle ne pouvait croire que son père ait prononcé ces mots. Elle savait qu’il se souciait des apparences, qu’une conduite modèle était importante pour lui. Mais elle n’aurait jamais pensé que c’était plus important que son propre bien-être !

– Père, je vous en prie, murmura-t-elle encore. Ne me demandez pas ça...

Le visage du marquis se crispa.

– Dites au baron que ma fille l’attend dans le salon, déclara-t-il au valet.

Chapitre 5

Michael se mit au garde-à-vous quand le colonel Hammond entra dans la pièce. Il avait été convoqué au ministère de la Guerre ce matin-là, mais ce n'était pas le commandant en chef qui avait préparé son ordre de mission. A la place, on l'avait introduit dans un petit salon.

– Colonel, vous avez demandé à me voir ?

– Oui. Je crains qu'il n'y ait un changement dans votre assignation, lieutenant Thorpe...

Sa veste rouge étincelait de boutons de cuivre, et des épauettes dorées ornaient ses épaules. Michael se sentit mal à l'aise dans son uniforme bleu ardoise, qui portait encore des taches de sang qu'un soigneur nettoyeur n'avait pu effacer.

Le colonel lui désigna une chaise de bois sur laquelle il s'assit.

– Vous ne retournerez pas au front.

– Je suis complètement rétabli, lui fit remarquer Michael. Je suis prêt à me battre de nouveau.

Le colonel Hammond parut embarrassé.

– J'aimerais vous voir retourner à la bataille – nous avons toujours besoin d'hommes de votre vaillance – mais je crains qu'il ne vous faille attendre un peu... L'armée a d'autres projets pour vous.

Le marquis avait-il fait usage si vite de son influence ? Un frisson glacé secoua Michael. Il savait qu'il serait promptement éloigné d'Angleterre, mais il s'attendait à reprendre son devoir.

– Quels sont mes ordres ?

Le colonel s'assit en face de lui, derrière un grand bureau en acajou qui formait une barrière entre eux.

– Vous allez accompagner l'ambassadeur du Lohenberg, le Graf von Reischor, dans son pays. Il a proposé d'envoyer des provisions en Crimée, offrant l'aide de son pays à nos troupes. Vous assisterez le Commissariat, en choisissant ce dont nos hommes ont le plus besoin.

Michael serra les poings. Il ne crut pas un instant que von Reischor agissait par solidarité avec les troupes britanniques. Ce n'était que l'intervention d'un étranger dans sa carrière militaire, parce qu'il avait ignoré sa convocation. Pourquoi se soucierait-il de ressembler ou non au roi d'un petit pays oublié ?

Il avait donné des années de service à l'armée, obéissant aux ordres et faisant de son mieux pour garder ses hommes en vie. Et d'un simple trait de plume, l'ambassadeur du Lohenberg le ferait passer de l'état d'officier de Sa Majesté à celui de garçon de courses ?

– Vous m'honorez, colonel, répondit-il, mais je ne suis qu'un simple lieutenant. Pourquoi n'est-ce pas un de mes officiers supérieurs qui a été choisi pour cette mission ?

– L'ambassadeur vous a requis personnellement. J'ai suggéré un autre officier de liaison, mais il a insisté : c'est vous, ou bien il reconsidérera son offre.

Le colonel semblait le premier étonné de cette requête, mais ne songeait apparemment pas à la discuter. Michael ne répondit pas tout de suite. Il ne pouvait dire pourquoi le Graf voulait qu'il se rende au Lohenberg, quand il ne connaissait pas lui-même ses intentions.

– Je préférerais rejoindre mes hommes, insista-t-il doucement. J'ai une dette envers eux, après ce qui s'est passé à Balaclava.

– A ce que je sais, Nolan a parlé de vous en termes très élogieux et il a vanté votre bravoure au moment de la bataille.

La voix du colonel se fit plus basse, comme s'il évoquait ces soldats qui n'étaient pas revenus.

Il mit toute son attention à emplir une tasse de thé.

– Même si nous serions heureux qu'un officier de votre trempe soit de retour en Crimée, lieutenant Thorpe, l'alliance dont il est question ici est bien trop importante pour qu'on néglige les vœux de l'ambassadeur. Je crains que vos ordres ne soient très clairs : le Graf vous a demandé et nous espérons que vous pourrez convaincre l'armée du Lohenberg de se joindre à notre cause.

Un silence amer s'établit dans la pièce et Michael se leva. Qu'il soit damné s'il laissait von Reischor ruiner tout ce à quoi il avait travaillé ! Il irait le voir chez lui et essaierait de le convaincre de choisir un autre officier. Alors il pourrait rejoindre, selon ses vœux, ce qui restait du 17^e régiment de lanciers.

Il s'inclina poliment et prit congé du colonel Hammond, qui lui serra la main et lui souhaita bonne chance.

– Je transmettrai vos pensées aux hommes, quand je retournerai à Balaclava, lieutenant. Vous vous présenterez au Graf von Reischor demain matin à 8 heures.

Le cœur de Michael s'emplit de colère ; cet ambassadeur se prenait-il donc pour un maître marionnettiste qui pouvait tirer ses ficelles dans une direction qui n'était pas la sienne ?

Lorsqu'il quitta le ministère de la Guerre, il mit les mains dans ses poches et trouva le collier qu'Hannah lui avait donné.

Il fit glisser sa main sur les pierres dures et sentit la chaîne se réchauffer sous ses doigts. Même si la jeune fille pensait que les diamants lui fourniraient une excuse pour revenir à Rothburne House, ce n'était pas une idée sage. Le marquis le tuerait s'il remettait le pied sur un brin de gazon de sa demeure.

« Ce n'est pas à toi de livrer cette bataille. »

Sa vie et celle d'Hannah étaient trop éloignées l'une de l'autre, et malgré le bref rapprochement qu'avait établi entre eux cette nuit dans le parc, il valait mieux qu'il la laisse tranquille. Tout se passerait bien pour elle, avec son père et ses frères pour la protéger.

« Comme ils l'ont protégée la nuit où Belgrave l'a enlevée ? » lui demanda sa conscience.

Il poussa un juron et continua à marcher dans les rues. Il disposait d'une heure devant lui. Il pouvait bien passer ce laps de temps à s'assurer par lui-même qu'elle n'avait pas été emmenée une nouvelle fois de force par Belgrave.

Des cochers de fiacre le hélèrent, offrant de le conduire, mais il les ignora. Ce n'était pas une si longue marche et, de toute façon, il n'avait pas l'argent de la course.

Les semelles de ses bottes étaient usées et, tandis qu'il marchait vers Rothburne House, il sentait sous ses pieds le relief des pavés plus qu'il ne l'aurait souhaité. Il n'avait pas pris de petit déjeuner et la vue d'un vendeur de tourtes à la viande et de beignets aux raisins ne l'aida pas à oublier les réclamations impérieuses de son estomac.

Au bout d'une demi-heure, il atteignit Rothburne House et reconnut le coupé de lord Belgrave qui attendait à l'extérieur. Une sinistre résolution s'enracina alors en lui : se débarrasser du baron.

Toutefois, il ne pouvait s'approcher de l'entrée principale. Les valets du marquis le jetteraient dehors. Et son uniforme militaire l'empêchait de faire une reconnaissance sans être remarqué.

Prestement, il ôta sa veste et son shako et les cacha sous une haie de buis. Il plaça à côté son sabre d'officier. Il sortit le collier d'Hannah de sa veste et le mit dans la poche de son pantalon.

En approchant de la maison, il aperçut une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée. Il était temps de découvrir exactement ce que Belgrave préparait.

– Lady Hannah, vous êtes ravissante, comme toujours !

Le baron de Belgrave s'inclina pour la saluer, et Hannah éprouva un sentiment de satisfaction indigne d'une dame en voyant les meurtrissures de sa joue et le pansement sur son nez. Nul doute que ces blessures lui avaient été causées par sa rixe avec le lieutenant Thorpe.

Seules des années d'entraînement la firent plonger dans une révérence. Elle avait changé trois fois de robe afin de retarder l'inévitable. Elle n'était finalement entrée dans le salon que lorsque sa mère était arrivée pour l'escorter en personne.

Lady Rothburne décocha un sourire éclatant au baron, serrant si fort le poignet de sa fille que sa peau blanchit.

– Lord Belgrave, que c'est aimable à vous de venir en visite dans ces... ces circonstances...

– C'est un plaisir pour moi, milady.

Le poignet d'Hannah fut de nouveau secoué et elle comprit l'avertissement silencieux de sa mère. Très bien. Si elle devait endurer cette comédie, qu'il en soit ainsi.

– Lord Belgrave..., fit-elle en guise de salut.

Peu importait son ton glacial ; plus vite elle pourrait se débarrasser de lui, mieux ce serait.

– Lady Hannah, je crois que vous savez pourquoi je suis venu.

Il tapota le siège à côté de lui en signe d'invitation.

– Et je crois que vous connaissez ma réponse, rétorqua-t-elle sans aménité, tout en restant debout, les bras croisés.

– Votre visite est une perte de temps, j'en ai peur, baron...

– Hannah..., implora la marquise. Ayez l'amabilité d'écouter lord Belgrave.

Ravalant son envie de s'emporter contre sa mère, Hannah se laissa choir dans un fauteuil.

– Je vous fais mes excuses pour ce qui est arrivé l'autre soir, commença-t-il. Mais je pense qu'il serait dans votre meilleur intérêt de considérer mon offre.

Il continua, décrivant ses différentes propriétés, à Londres et dans le Yorkshire, sans manquer de faire remarquer quel honneur ce serait d'unir leurs deux familles.

Hannah l'écoutait, proprement stupéfaite. Cet homme croyait-il vraiment qu'elle le prendrait en considération, après sa tentative d'enlèvement ? Et ses parents étaient-ils si entichés de son argent et du renom de sa famille qu'ils en oublient si vite ce qu'il avait fait ?

– Nous sommes heureux que vous vouliez encore prendre notre fille en considération, dit lady Rothburne. Je suis sûre qu'Hannah comprend la nécessité de protéger sa réputation.

Son sourire s'élargit.

– J'ai demandé à la cuisinière de préparer un panier de pique-nique. Vous souhaitez peut-être discuter de tous ces projets dehors, dans le jardin. Il fait une belle journée, et cela vous permettra de faire plus ample connaissance.

– J'en serais ravi, répondit Belgrave.

– Mère, je...

– Est-ce que jeudi prochain conviendrait, pour le mariage ? l'interrompit la marquise.

– Je suis certain de pouvoir me procurer à temps une licence spéciale, lui assura le baron. L'archevêque comprendra la nécessité de faire vite.

« Dis-le, Hannah ! Dis tout haut que tu n'épouserai jamais un homme comme lui. »

Elle agrippa le bord de son fauteuil et osa un timide :

– Non...

Mais elle parla trop doucement, car ni sa mère ni son prétendant ne parurent l'entendre.

– Un mariage discret sera le mieux, suggéra Belgrave.

– Non !

Hannah fit une nouvelle tentative, plus fort et avec toute sa frustration.

– Je ne pense pas.

Le baron se leva et vint se placer à côté d'elle. Il posa une main sur son épaule. Le poids de sa paume était un ferme rappel, non un geste de réconfort.

Et soudain, le souvenir de ce qu'elle savait de l'intimité du mariage – comment son époux aurait l'entier contrôle de son corps – poussa Hannah à s'écarter brusquement. Elle ne pourrait s'allonger sur un lit et laisser un homme comme Belgrave faire ce qu'il voudrait d'elle. Les bonnes épouses étaient censées se soumettre à leur mari, mais, Dieu lui vienne en aide, elle ne pourrait jamais lui permettre de la toucher !

Elle ne sut pas d'où lui vinrent les mots, mais elle déclara, fermement cette fois :

– Il n'y aura pas de mariage.

Sa voix tremblait de nervosité, paraissant plus incertaine qu'elle ne l'aurait voulu.

– Je ne donnerai pas mon accord. Et maintenant, si vous voulez m'excuser, je vais me retirer dans ma chambre.

Sa mère se précipita vers elle pour l'arrêter, mais le baron leva la main.

– Pardonnez-moi, lady Rothburne, mais peut-être que si j'avais un moment de discussion en privé avec lady Hannah, je pourrais la rassurer sur mes intentions, qui sont les meilleures.

La marquise hésita, puis :

– Veuillez aller attendre dans le cabinet de travail de mon mari, s'il vous plaît, lord Belgrave. Je vais d'abord parler à ma fille.

Elle fit signe à Hannah de se rasseoir, tandis que le baron suivait un domestique.

L'expression lugubre de Christine Chesterfield n'était pas du tout encourageante.

– Hannah, vous savez à quel point votre père et moi voulons le meilleur pour vous...

Avec un sourire tremblant, elle s'essuya les yeux avec son mouchoir.

– Nous voulons que vous fassiez un merveilleux mariage, avec tout le confort que vous pourrez souhaiter.

– Pas avec cet homme, mère.

– Que lui trouvez-vous d'aussi horrible ? Il est beau et riche. Il a pris avec vous un très mauvais départ, je vous l'accorde. Mais ne pourriez-vous lui laisser une seconde chance ? Il ne s'agit pas que de votre avenir, Hannah. Il s'agit aussi de la réputation de votre père.

– Il doit y avoir une autre solution.

Sa mère s'approcha et passa les bras autour d'elle.

– Parlez-lui, s'il vous plaît. C'est tout ce que je vous demande. Si, ensuite, vous ne voulez toujours pas l'épouser...

Elle s'interrompit, des larmes brillant dans ses yeux.

« Je ne veux pas et rien de ce qu'il pourra me dire ne me fera changer d'avis », eut envie de lui répondre la jeune fille. Mais elle resta silencieuse, sachant qu'apaiser sa mère était le moyen le plus facile de se débarrasser de Belgrave.

– Très bien. Je lui parlerai.

Christine l'enlaça de nouveau et s'essuya les yeux.

– Merci, ma chère enfant. Ce ne sera pas si méchant, vous verrez...

Elle la prit par la main et l'escorta jusqu'au cabinet de travail.

– Je serai dans le couloir...

Puis, avec une pression encourageante, elle recula, laissant la porte grande ouverte.

Il faisait sombre dans la pièce aux rideaux fermés. Hannah attendit que le baron prenne la parole. Il commença par aller à la porte pour la fermer, puis tourna la clé dans la serrure et la mit dans sa poche.

Elle resta immobile, stupéfaite. Que faisait-il ? Comptait-il abuser d'elle dans sa propre maison ? Une rage sourde monta en elle.

– Soyez reconnaissante que je vous pardonne ce défi, murmura Belgrave. Vous semblez avoir l'illusion que vous pouvez choisir. Mais aucun autre homme n'épousera une femme compromise par un soldat.

– Le lieutenant Thorpe n'a rien fait de mal. Et je préférerais rester vieille fille que de vous épouser.

Elle ne resterait pas là sans rien faire, pour devenir la victime du baron.

Elle passa en revue les objets contenus dans le cabinet. Pourquoi son père n'avait-il pas accroché au mur une épée médiévale, alors qu'il lui en fallait une ?

Belgrave lui dédia un fin sourire.

– Lorsque nous serons mariés, nul ne se souciera des heures que vous avez passées avec le lieutenant.

– C'était votre faute !

– Si vous m'épousez, dit-il avec un haussement d'épaules, je ne vous parlerai plus jamais de cette nuit...

– Croyez-vous sincèrement que je vous pardonnerai d'avoir menacé la réputation de ma famille pour obtenir ma main ?

– Comment épouserais-je la fille d'un marquis, autrement ?

Il porta une main à la joue d'Hannah.

– La fin justifie les moyens. Demain, votre mère et vous pourrez peut-être commencer à faire des emplettes pour votre trousseau...

C'était assez. Le seul fait d'être dans la même pièce que Belgrave donnait à la jeune fille l'impression que des insectes lui couraient sur la peau. Lorsqu'il tenta de l'embrasser sur la nuque, c'en fut trop : elle attrapa le chandelier en cuivre et l'abattit sur son crâne. Au même moment, un autre assaillant le frappait avec un dictionnaire.

Sous ce double assaut, Belgrave s'affala par terre.

– Bien joué ! la complimenta Michael Thorpe, en sortant de l'ombre.

Il ne portait qu'une partie de son uniforme. Sa veste, son shako et son sabre manquaient.

Juste ciel, d'où sortait-il ? se demanda Hannah. Ce n'était pas qu'elle ne lui était pas reconnaissante, mais il lui avait fait une peur bleue.

– L'avons-nous tué ? lui demanda-t-elle, horrifiée devant le corps inerte du baron.

– J'en doute.

Elle se laissa choir dans le large fauteuil en cuir de son père, appuyant son front sur sa paume. Le soulagement la submergea.

– Que faites-vous ici ?

Michael tira un autre fauteuil en face d'elle et s'assit.

– L'instinct du soldat. Vous m'avez demandé d'empêcher un mariage entre Belgrave et vous. J'ai vu sa voiture en passant devant la maison.

C'était une manière délicate de dire qu'il l'avait espionnée. Néanmoins, elle lui en sut gré. Il avait tenu sa promesse de veiller sur elle, et cette constatation lui donnait un sentiment de sécurité.

– Comment êtes-vous entré sans que l'on vous voie ?

Il indiqua la fenêtre.

– Ce n'était pas difficile. J'ai pensé que j'allais me faufiler à l'intérieur, vérifier que vous alliez bien et repartir.

Et il avait projeté de la sauver avec un dictionnaire ! Un rire étranglé pétilla dans sa gorge, mais elle le réprima, en contemplant la forme immobile du baron.

– Je devrais probablement aller chercher des sels.

– Laissez-le. Ça lui va bien d'être par terre, après ce qu'il vous a fait l'autre soir...

Elle était d'accord avec lui, mais ne le dit pas.

– Je n'aurais pas dû le frapper avec le chandelier. Que va dire ma mère en l'apprenant ?

Michael redevint sérieux, appuyant ses avant-bras sur ses genoux pour la regarder.

– Si vous ne l'aviez pas fait, il aurait probablement abusé vous.

Ses paroles étaient directes, brutales, mais réalistes.

– Et ni vous ni vos parents n'auraient alors pu s'opposer au mariage.

Les mains d'Hannah se mirent à trembler.

Le lieutenant s'était levé. Il tirait maintenant les rideaux et soulevait l'abattant de la fenêtre.

– Venez... Nous allons le laisser ici pendant que vous vous échapperez.

– Pas par là !

N'importe qui pourrait la voir, et c'était impossible avec ses jupes.

– Je vais passer par la porte.

– Vous voulez donc fouiller dans ses poches pour trouver la clé ? Ou bien allez-vous crier pour qu'un domestique enfonce la porte ?

Hannah tressaillit à l'idée de toucher le baron.

– Il n'y a pas d'autre solution, lieutenant Thorpe. Même si je voulais sortir par la fenêtre, mes jupes m'en empêcheraient.

– Vous pourriez ôter quelques-uns de vos jupons.

– Jamais !

Il pourrait apercevoir sa cheville ou, pire, une partie de sa jambe gainée de soie !

Il s'assit sur le rebord de la fenêtre, une jambe à l'intérieur, l'autre dehors.

– Je n'ai jamais dit que c'était une bonne idée. C'est simplement une des options qui s'offrent à vous.

Il haussa les épaules.

– Quoi qu'il en soit, moi, je sors par cette fenêtre...

Il disparut aussitôt, et Hannah fixa la porte du cabinet.

Elle entendait les voix des domestiques et celle de sa mère, de l'autre côté. Soudain Belgrave remua.

Il ouvrit brusquement les yeux et grogna, en se frottant la tête. Lorsqu'il se mit à genoux, chancelant, Hannah n'attendit pas plus longtemps. Elle n'avait plus le temps de trouver la clé.

Elle courut à la fenêtre et vit qu'elle était haute d'environ six pieds. Ce n'était pas aussi méchant que ce qu'elle avait pensé. Au-dessous, le lieutenant attendait.

– Vous avez changé d'avis ?

– Ne me laissez pas tomber !

Elle eut une image fugace de sa petite personne atterrissant dans les buissons, ses jupes par-dessus la tête. Cette vision lui souleva l'estomac. Les dames convenables ne sautaient pas d'une fenêtre dans les bras d'un homme célibataire !

Mais sa seule autre possibilité était d'affronter de nouveau le baron.

Au nom du ciel, pourquoi fallait-il que cela lui arrive à elle ? Elle se lamenta sur l'indignité de tout cela, en s'asseyant sur le bord de la fenêtre, le dos tourné au vide. Ses jupes gonflèrent autour du cadre.

– Je vais vous attraper, dit la voix du lieutenant. Ne craignez rien...

Regardant en bas, elle le vit debout, les bras tendus. Son visage exprimait l'assurance, et son corps sa force de soldat. Son air semblait dire qu'il ne laisserait jamais rien de mal lui arriver.

– Faites-moi confiance...

Jetant un dernier coup d'œil dans la pièce, elle vit Belgrave qui venait vers elle en vacillant. Alors, crispant les paupières, elle se laissa partir en arrière.

Elle atterrit sans problème dans les bras de Michael et chacun de ses jupons resta parfaitement en place. Le lieutenant la déposa par terre, et tandis qu'ils se tenaient devant l'entrée de service, elle s'émerveilla d'avoir fait une chose pareille.

– Au jardin, lui ordonna-t-elle. Vite ! Avant que quelqu'un ne nous voie !

Il ne discuta pas et l'entraîna vers la haie.

– Je suppose que c'est la première fois que vous vous jetez d'une fenêtre.

Elle rougit.

– Je n'avais pas le choix. Belgrave s'était réveillé.

– Vous n'avez plus rien à craindre de lui, à présent. Vous pouvez passer par la porte d'entrée et dire à votre mère ce qui s'est passé. Je doute que vos parents vous forcent à l'épouser, maintenant.

– Je n'en suis pas aussi sûre que vous.

Elle brossa sa jupe, pour se donner le prétexte d'éviter son regard. Il la fixait comme s'il avait de nouveau envie de l'embrasser, et à cette idée, tous les nerfs de la jeune fille se tendirent.

– Merci, lieutenant...

Il accepta ses remerciements d'un signe de tête, mais ne bougea pas. Elle nota le regard furtif qu'il jeta vers les cuisines. Ses traits se contractèrent, et elle comprit soudain qu'il avait faim.

– Allez dans l'abri du jardinier et attendez-moi, lui dit-elle. Je reviens tout de suite.

Il secoua la tête.

– Lady Hannah, je dois partir.

– Vous avez faim, murmura-t-elle.

Lorsqu'il voulut protester, elle leva la main.

– Je le vois. Je vais chercher un panier de nourriture pour vous. Votre aide vaut bien un repas !

Il s'écarta d'un pas.

– Ce n'est pas une bonne idée de vous montrer de nouveau en ma compagnie.

– On croirait que vous avez peur de mon père.

Il fit une grimace et elle resta ferme.

– Ne vous inquiétez pas et attendez-moi... Si mon père fait mine de vouloir vous tuer, je vous promets de défendre votre honneur comme vous avez défendu le mien ! Je suis très habile avec un chandelier, comme vous avez pu le constater...

Chapitre 6

Lorsque Hannah ouvrit la porte de derrière des cuisines, elle vit les servantes qui s'affairaient à couper des légumes, installées autour de la longue table du fond. Elles lui tournaient le dos, occupées à bavarder entre elles. Près du mur, à côté d'elle, elle découvrit le panier de pique-nique que sa mère avait fait préparer.

Parfait !

Tenant ses jupes collées à ses jambes, pour éviter que leur frou-frou ne trahisse sa présence, elle se glissa plus avant et attrapa le panier. Elle n'attendit pas de vérifier si quelqu'un l'avait vue et s'empressa de ressortir, se cachant derrière la tonnelle.

Quelques minutes plus tard, elle atteignit l'abri du jardinier.

Le lieutenant était assis à même le sol et avait étalé quelques sacs de toile afin qu'elle s'assoie dessus.

Elle lui tendit le panier.

– Ce n'est pas grand-chose, mais c'est la seule récompense à laquelle j'ai pu penser en un si bref délai. Merci encore de m'avoir sauvée.

Il ne prit pas tout de suite le panier.

– Une récompense n'était pas nécessaire. Je n'allais pas laisser Belgrave porter la main sur vous.

– Un dictionnaire... Ce n'est pas une arme à laquelle je me serais attendue de la part d'un soldat... Apparemment, vous êtes un homme de plus de mots que je ne le pensais.

Une ébauche de sourire se peignit sur les lèvres de Michael et elle évita plus ample discussion en ouvrant le panier. Elle y trouva une assiette en porcelaine qu'elle se mit à garnir de tranches de jambon, de pain et d'épinards à la crème.

Se concentrer sur la nourriture lui rendait plus facile d'oublier qu'elle se trouvait seule dans un abri de jardinier avec un homme beaucoup trop beau.

Elle leva la main pour s'arranger une mèche de cheveux et se sentit totalement inconvenante sans bonnet ni gants.

– Vous n'allez pas manger ? lui demanda-t-il, après s'être fait un sandwich avec le jambon et le pain.

Il mangeait lentement, mais en voyant son air soulagé, Hannah sut qu'elle avait pris la bonne décision en lui offrant un repas.

– Je n'ai pas faim.

Elle avait perdu l'appétit après sa confrontation avec Belgrave. L'émotion l'étouffait encore. Une terrible pression montait dans sa poitrine et elle resserra ses jupes autour d'elle, à la pensée de ce qui aurait pu arriver. Une larme tomba sur sa main, malgré les efforts qu'elle faisait pour se dominer.

– Lady Hannah..., dit la voix grave du lieutenant. Qu'y a-t-il ?

– Chut.

Elle leva une main, incapable de le regarder.

– J'ai juste besoin d'un moment pour... me ressaisir. La matinée a été très difficile...

– Alors pleurez. N'en ayez pas honte... Vous y avez droit, après la façon dont cet homme vous a menacée.

Elle ne put plus alors réprimer ses sanglots. Ses épaules s'affaissèrent et de grosses larmes roulèrent sur ses joues, tandis qu'elle laissait libre cours à sa colère et à sa déception.

– Il va causer ma perte, simplement parce que j'ai refusé de l'épouser !

Deux bras forts l'entourèrent, mais il n'y avait aucun jugement dans ce geste, juste du réconfort.

– Que suis-je censée faire, maintenant ? murmura-t-elle, honteuse de constater que ses larmes mouillaient la chemise du lieutenant.

Mais lui ne semblait pas s'en soucier. Il la tenait contre lui, lui tapotant doucement le dos.

– Je pense que vous devriez quitter Londres.

– Oui...

Partir était en effet la seule chose qui permettrait aux ragots de s'éteindre.

Elle sécha ses larmes et se dégagea de son étreinte.

Elle s'assit sur un des sacs, gardant une distance convenable. Face à lui, elle se sentait petite, fragile. Il restait en alerte, comme s'il prévoyait de devoir partir à tout instant.

– Je vous sais gré de votre aide aujourd'hui. Est-ce que quelqu'un d'autre que moi vous a vu ?

– Je ne pense pas.

Une lueur espiègle brillait dans ses yeux.

– C'est une bonne chose que votre père ait ouvert la fenêtre.

Hannah lissa ses jupes et se redressa.

– J'apprécie vraiment votre aide.

– Je suspecte qu'après cet incident, lord Rothburne sera moins enclin à vous contraindre au mariage.

Elle hocha la tête, espérant que ce soit vrai.

– Quand devez-vous repartir pour la Crimée ?

Le lieutenant se crispa, et il s'affaira à finir son sandwich avant de répondre.

– Mes ordres ont été modifiés, dit-il au bout d'un moment. On m'a demandé d'aller au Lohenberg.

Au Lohenberg ? Hannah fronça les sourcils, se demandant ce que l'armée pouvait bien vouloir à ce minuscule pays, coincé entre l'Allemagne et le Danemark. Elle avait appris les bases du lohénien entre autres langues européennes, mais ce n'était guère un royaume important.

– Cela signifie-t-il que vous n'allez plus vous battre ?

Avant qu'il puisse répondre, elle ajouta :

– C'est ma faute, n'est-ce pas ? Mon père...

– Votre père n'a rien à voir avec cela. C'est un autre homme qui est concerné.

– Qui ?

– Le Graf von Reischor.

Il secoua la tête, plantant maintenant une fourchette dans les épinards.

– C'est une longue histoire...

– Il était au bal l'autre soir.

L'ambassadeur était un bon ami de son père, mais elle ne lui avait été présentée que l'année précédente.

– Que peut bien vous vouloir le Graf ?

Elle rougit légèrement en réalisant que ses paroles pouvaient être mal interprétées. Elle n'avait pas voulu dénigrer le rang du lieutenant.

– Je veux dire, pourquoi intervient-il dans vos ordres de mission ?

– Je suppose qu'il me le dira demain matin.

Sa posture indiquait clairement qu'il ne souhaitait pas en discuter davantage.

Il allait partir, quand Hannah l'arrêta de sa main.

– Attendez. Vous n'avez pas tout fini...

Elle sortit un plat couvert et le lui tendit avec une petite cuillère.

– C'est la dernière recette de la cuisinière. Elle l'a préparée d'après la Sacher Torte, que mes parents ont dégustée à Vienne. Il faut que vous la goûtiez.

Elle n'avait jamais été autorisée, quant à elle, à déguster ce dessert, trop riche en matières grasses, selon sa mère, mais il n'y avait pas de raison que le lieutenant n'en profite pas. Plaçant le plat dans ses mains, elle l'obligea à l'accepter.

Puis elle souleva le couvercle et, malgré elle, l'eau lui vint à la bouche. Du chocolat noir recouvrait le gâteau, tandis que l'intérieur était fourré à la confiture d'abricot.

Le lieutenant planta sa cuillère dedans et Hannah fixa le délice interdit.

Était-il aussi bon qu'il en avait l'air ? Le glaçage était si tentant qu'elle se força à détourner les yeux.

– Vous en voulez ?

– Non, merci.

Des mensonges. Rien que des mensonges.

– Je n'ai pas souvent le droit de manger des douceurs, lui expliqua-t-elle. Ma mère fait mesurer ma taille chaque jour.

Il posa sa cuillère et l'examina comme si elle était une créature venue d'ailleurs.

– Et que faites-vous, quand vous assistez à un dîner ou à un bal ? Vous offensez votre hôtesse en refusant de manger le dessert ?

Elle eut un sourire réticent.

– Il y a des façons de jouer avec votre nourriture qui donnent l'impression que vous en avez mangé. Ne me dites pas que vous ne l'avez jamais fait, quand vous étiez enfant !

– Je mangeais tout ce que mes parents me donnaient. J'étais content si ce n'était pas rance, déclara-t-il d'un ton naturel.

Hannah posa les mains sur ses genoux. Elle ne s'était jamais inquiétée de savoir d'où venait sa nourriture. Elle était toujours là, d'une infinie variété. Seule la meilleure cuisine répondait aux critères impossibles de sa mère.

Cela lui donna à réfléchir de se rappeler que la plupart des gens se demandaient s'ils auraient ou non assez à manger d'un jour à l'autre.

– Fermez les yeux, lui dit soudain Michael.

– Pourquoi ?

– Faites-le.

Elle obéit, se demandant où il voulait en venir. Un instant plus tard, elle sentit le léger frôlement du métal contre ses lèvres. De son pouce, il lui fit ouvrir la bouche, et la cuillère se glissa à l'intérieur.

La suavité du glaçage frappa d'abord sa langue, puis la saveur douce-amère du chocolat. Elle inspira, tandis qu'elle conservait ces goûts incroyables contre son palais. C'était si bon qu'elle n'avait pas envie d'avalé.

Quand elle le fit enfin, elle ouvrit les yeux. Michael la fixait, le regard brûlant.

– Ne regardez jamais un homme comme ça, murmura-t-il, sinon attendez-vous au pire de sa part !

Sa voix avait un timbre audacieux, comme s'il souhaitait être cet homme.

Elle lui rendit la cuillère, soudain consciente de l'intimité qu'il y avait eu à la partager.

Michael mit l'assiette de côté et se leva.

– Je dois y aller, maintenant. Merci pour le repas.

– Je vous en prie...

Elle gardait toujours en bouche le goût du gâteau, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'associer à la présence réconfortante du lieutenant Thorpe.

– Attendez ici un moment, puis allez vous asseoir dans le jardin, lui suggéra-t-il. Ils trouveront Belgrave et se mettront à votre recherche.

– Le ciel m'assiste lorsqu'on me découvrira !

Il la prit par les épaules, la regardant droit dans les yeux.

– Vous avez été assez courageuse pour vaincre le baron une fois. Vous y parviendrez une seconde fois...

Elle aurait voulu ressentir la même assurance. De toute façon, elle n'avait pas le choix : il lui fallait faire face.

Elle prit soudain conscience qu'il la tenait toujours.

Ses paumes dominaient ses minces épaules, et ses yeux noisette pénétraient les siens. Il semblait débattre d'une décision secrète, ses mains délicatement posées sur elle. Elle fut saisie par le souvenir de ses doigts caressant sa peau, lors du bal, du frôlement inattendu de ses lèvres sur sa nuque. Et le baiser qu'il lui avait volé, plus tard, dans le parc...

Si ses parents avaient voulu lui faire épouser le lieutenant, sa réponse aurait pu être bien différente. Il y avait en lui quelque chose d'interdit. De tentant.

– Je ne suis pas du tout courageuse. Je ne suis qu'une sotte.

Elle mit les mains sur ses épaules, sachant qu'elle le provoquait. Sachant qu'il n'était pas quelqu'un de sûr, qu'il n'était pas un gentleman.

L'effet sur lui fut instantané. Il se pencha, appuyant sa joue contre la sienne.

– Dites-moi d'arrêter, Hannah...

Mais elle ne le fit pas. Elle avait enfreint tant de règles depuis quelques jours.

– Repoussez-moi...

Ses yeux brûlaient d'un avertissement qu'elle était incapable de suivre.

Elle n'aurait pu bouger, d'ailleurs, même si elle l'avait voulu. Quelque chose en cet homme l'attirait, lui faisait miroiter la promesse de révélations sensuelles.

Sa bouche bougea sur sa peau, la caressant de son souffle chaud. Elle avait besoin qu'il la touche. Qu'il la goûte.

Pourtant, quel que soit le nombre de livres qu'elle avait lus ou de langues qu'elle parlait, elle était complètement ignorante de tout ce qui touchait au corps, à ses émois secrets. Et une part secrète d'elle-même aspirait à le savoir.

Michael la poussa contre le mur de l'appentis, sans toutefois la serrer.

– C'est votre dernière chance de vous échapper, Hannah. Je ne suis pas homme à refuser ce qui m'est offert.

– Montrez-moi, alors, chuchota-t-elle.

Ces mots furent tout l'encouragement dont il avait besoin. Il l'emprisonna contre le bois, couvrant sa bouche de la sienne. Elle lui rendit instinctivement son baiser, ignorant tous les avertissements qui lui venaient à l'esprit. Elle s'en moquait, puisque bientôt, elle ne le reverrait plus jamais.

Et si elle devait être une femme perdue après ce jour-là, autant que le souvenir en soit inoubliable...

Il glissa sa langue dans sa bouche, et ses seins devinrent douloureux contre l'étoffe de sa robe. Il fit ensuite descendre ses mains sur sa taille, l'enveloppant de ses larges paumes. Son baiser se fit plus impérieux, plus farouche, et elle s'abandonna à lui. Un désir brut assaillait ses sens, la rendant incapable de le repousser, même si elle l'avait voulu.

Mais elle n'en avait pas envie. Il l'attira plus étroitement à lui et elle sentit son corps dur se presser contre elle. Puis il fit descendre sa bouche sur sa gorge en une caresse défendue.

– J'allais vous laisser partir sans vous toucher...

– Je sais. Mais il n'y a pas de mal à un baiser, n'est-ce pas ?

Comme il ne répondait pas, elle insista :

– Lieutenant ?

– Michael, corrigea-t-il. Et vous vous trompez, si vous pensez que c'est tout ce que je veux de vous.

Ses mains remontèrent sur son corselet, s'arrêtant juste sous ses seins. Elle devint fiévreuse, sa peau brûlant de désir.

– Je ne sais pas ce que vous voulez.

« Ni ce que je veux moi-même. »

De ses pouces, il se mit à lui caresser la pointe des seins, la mettant au supplice. Il avait le souffle court et elle prit sa tête dans ses mains, l'embrassant profondément.

– Essayez-vous de vous punir ? lui demanda-t-il, ses lèvres frôlant sa peau. En embrassant un homme comme moi ?

– Vous n'êtes pas une punition, Michael. C'est juste que je voulais savoir ce que c'était d'être désirée.

Elle baissa la tête.

– Pas pour ma fortune, ni pour mon nom. juste pour moi.

Il reprit ses lèvres, plus doucement cette fois. Le baiser d'un amant, qui la fit trembler. Puis il s'arrêta, appuyant son visage contre le sien.

– Je n'aurais jamais dû venir ici. Vous êtes une complication dont je n'ai pas besoin en ce moment.

La gorge d'Hannah la brûlait, mais elle parvint à s'excuser.

– Je suis désolée.

– Portez-vous bien, Hannah, dit-il en s'éloignant, après une dernière brève caresse sur sa joue.

Et la porte se referma en claquant derrière lui.

Hannah resta dans l'appentis, et la solitude refroidit d'un coup son désir inattendu. Quoi qu'il ait dit de lui-même, Michael Thorpe n'était pas un soldat ordinaire. Il ne laissait aucun homme l'intimider ou le menacer. Il se comportait avec assurance, habitué à protéger les autres.

Et cependant, il n'y avait personne pour le protéger, lui. Son humeur s'assombrit à la pensée du lieutenant endurant des épreuves qu'il n'admettrait jamais. Comme la faim.

Le lieutenant avait besoin de quelqu'un pour prendre soin de lui.

Mais ce ne pourrait jamais être elle, songea-t-elle sombrement.

Chapitre 7

Le lendemain matin, à l'heure dite, Michael se présenta au 14, St James's Street, la résidence du Graf von Reischor. Il n'avait cessé de penser à Hannah.

Cela avait été une erreur monumentale de l'embrasser de nouveau, dans l'appentis, une erreur qu'il ne répéterait pas. Elle était déroutée, après les événements de l'après-midi et il en avait tiré avantage. Il avait eu tort.

Seulement, comment arrêter le flot de désir qui l'avait submergé, lorsqu'elle s'était accrochée à lui, lui rendant son baiser ?

Elle allait bientôt être débarrassée de lui, de toute façon. Et même s'il comptait tenir sa promesse d'empêcher son mariage avec Belgrave, plus tôt il serait libéré d'elle, mieux ce serait.

Il avait ses propres affaires à éclaircir. L'ambassadeur du Lohenberg ne lui avait laissé d'autre choix que de se plier à sa volonté. Mais il avait l'intention d'obtenir des réponses, quel que soit le temps que cela prendrait.

Durant la nuit, il avait encore fait ce cauchemar récurrent. Des fragments d'images s'étaient succédés Il tombait de haut, se blessant à la jambe. Une main serrait la sienne, le tirant dans la rue. Des vagues glacées frappaient la coque d'un bateau.

Il s'était réveillé en tremblant, le corps suant de peur. D'une peur ancienne. D'une peur d'enfant. De l'enfant qu'il avait été. Mais chaque fois qu'il tentait de préciser ces visions, de retrouver leur contexte, le rêve s'effaçait.

Même s'il voulait se convaincre que ce n'était là rien d'autre qu'une illusion fallacieuse, qu'il ne s'agissait que de bribes anodines, un doute subsistait. Tandis qu'il se tenait devant la porte, il réprima l'anxiété qui lui nouait l'estomac. C'était bel et bien une confrontation qui l'attendait, quelle qu'elle soit.

Quand un valet l'introduisit dans le salon, il ôta son shako et le mit sous son bras. La résidence de l'ambassadeur dénotait une opulence discrète. A première vue, la pièce n'était pas différente de celles que Michael avait déjà vues dans d'autres résidences. Mais la table en acajou brillait à force d'avoir été cirée. Des incrustations de bois plus foncé formaient un dessin géométrique, telle une belle mosaïque.

Le service à thé en argent étincelait, et Michael estima que le plateau coûtait probablement plus que sa solde d'un an. Deux tasses en porcelaine peintes de fleurs bleues étaient posées dessus. Le majordome offrit de le servir, mais il refusa.

Il attendit une demi-heure, et sa frustration augmentait à chaque minute qui passait. Finalement, il se leva.

– Je vois que vous en avez assez d'attendre..., fit alors une voix derrière lui.

Le Graf von Reischor entra, s'appuyant sur sa canne à pommeau doré. Sa tête chauve brillait.

– Vous avez donc décidé de vous confronter à votre passé ?

– Non. Seulement au présent.

Michael s'avança, se plantant devant le diplomate. L'expression satisfaite de ce dernier exacerba sa colère.

– Vous n'aviez aucun droit d'interférer dans mes ordres de mission !

Un léger sourire incurva la bouche du comte.

– Il vous plaît donc de recevoir des balles ?

– Je dois rejoindre mes hommes et achever la campagne. Je le leur dois.

L'expression du Graf se fit solennelle.

– Oui, je suppose que vous devez ressentir envers eux une forme d'obligation. Je m'en excuse, mais ceci ne pouvait être évité...

Il fit signe à Michael de s'asseoir et prit un petit paquet enveloppé dans du tissu.

– J'ai mené mon enquête, depuis que vous avez décliné ma première invitation. J'ai appris par votre officier supérieur qu'un bienfaiteur anonyme a ordonné que l'on vous rapatrie de Malte.

Michael plissa le front, ne saisissant pas ce que l'ambassadeur voulait dire.

– J'ai été rapatrié à cause de mes blessures, crut-il bon de lui préciser.

– Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi votre retour au front a été retardé si longtemps ? Ni pourquoi aucun des autres soldats n'a été ramené à Londres ?

Non, il ne se l'était pas demandé. Mais il avait flotté entre la conscience et l'inconscience, luttant pour sa vie. Il doutait d'avoir fait attention à quoi que ce soit, pas après avoir presque perdu une jambe.

– Je pensais que d'autres soldats étaient revenus avec moi.

– Aucun, à part vous.

Le Graf lui tendit le paquet.

– Je trouve ça assez curieux, pas vous ? Ça a dû coûter très cher, d'abord de vous localiser et ensuite de vous ramener à Londres. Manifestement, quelqu'un voulait vous garder en vie. Mais qui ?

Michael prit le paquet et le défit, découvrant une miniature ovale. Il n'aurait su dire ce qu'il s'attendait à voir, mais certainement pas cette version plus âgée de lui-même. La ressemblance était si forte qu'il ne put trouver de mots pour répondre.

– Vous voyez ?

Le comte tendit la main et Michael lui rendit le portrait.

S'il n'y avait eu que cette stupéfiante ressemblance... Mais avec ses fréquents cauchemars, il ne pouvait plus être sûr de rien.

– C'est une coïncidence...

Tout en prononçant ces mots, il eut la brusque certitude que ce n'en était pas une.

L'ambassadeur lui décocha un regard perçant.

– C'est ce que nous devons découvrir, lieutenant Thorpe.

Il leur servit du thé, mais Michael refusa sa tasse. Von Reischor ajouta du lait et du sucre dans sa boisson.

– Il y a une légende au Lohenberg, vous savez... Une légende qui perdure depuis vingt-trois ans : celle d'un prince substitué.

– Substitué ?

– Ce n'est peut-être qu'un conte de fées. Vous savez comment les rumeurs se répandent...

Michael attendit que le Graf continue.

– Certains croient que le vrai prince a été enlevé et remplacé par un autre enfant, une veille de la Toussaint.

– Le roi ou la reine ne s'en seraient-ils pas rendu compte, s'il s'agissait d'un autre garçon ?

– Le roi a vu l'enfant et a déclaré qu'il était bien son fils, faisant ainsi taire les rumeurs.

– Pensez-vous qu'il disait la vérité ?

– Je l'ignore. Mais je veux être sûr que c'est bien le prince authentique qui va être couronné.

Il termina son thé et reposa sa tasse.

– Pardonnez-moi d'avoir interféré dans vos ordres de mission, mais je n'ai pas vu d'autre solution.

Michael se dit qu'il préférerait mille fois affronter les balles de l'ennemi, plutôt que de déverrouiller un passé qui pouvait se révéler insondable.

– Si je me trompe, reprit le Graf, et si vous n'avez aucun lien avec la famille royale, vous pourrez rejoindre l'armée sans autre interférence de ma part. Je vous paierai généreusement pour votre coopération et je m'assurerai que le Lohenberg envoie plusieurs bateaux chargés de provisions et de vêtements pour vos combattants. Entre-temps, vous voudrez bien faire vos bagages, lieutenant. J'ai arrangé votre traversée sur un navire à vapeur et nous prendrons la mer pour le Lohenberg à la fin de la semaine.

Une journée entière s'écoula avant que le marquis et la marquise de Rothburne n'abordent la question de lord Belgrave. Hannah n'entendit aucun ragot de la part des domestiques ; il s'était juste dit que le baron était rentré chez lui avec une migraine.

Après dîner, ses parents l'attendirent dans le salon. Le silence était si lugubre qu'elle se demanda s'ils pouvaient voir la culpabilité qu'elle éprouvait en cet instant. Savaient-ils qu'elle avait embrassé le lieutenant dans l'appentis, la veille ? Des domestiques l'avaient-ils vue, après qu'elle eut sauté par la fenêtre ?

Elle s'était déjà reproché son geste de rébellion avec le lieutenant. Le baiser était allé trop loin, mais il l'avait avertie. Elle ne pouvait blâmer qu'elle-même.

Le seul fait d'y repenser lui échauffa le corps, sa honte se décuplant. Elle n'avait plus besoin que d'une lettre écarlate imprimée sur sa robe, pour rendre ses péchés complets.

– Lord Belgrave a retiré sa demande en mariage, commença son père.

Son ton était plat, son visage soucieux.

– J'imagine que vous n'en êtes pas surprise.

– Non, parvint-elle à répondre.

Peu d'hommes apprécieraient d'être frappés à la tête. Et par deux fois.

– Votre mère souhaite vous dire quelque chose...

Le marquis se carra dans son fauteuil, faisant un signe de tête à sa femme.

Lady Rothburne pâlit, tordant son mouchoir dans ses doigts gantés.

– Votre père ignorait que j'avais laissé lord Belgrave vous parler en privé.

A en juger par l'air sombre de son père, Hannah s'avisait avec soulagement qu'il était de son côté. Une frêle flamme d'espoir s'alluma en elle.

– Je n'aurais jamais imaginé que le baron ose s'enfermer à l'intérieur avec vous.

Le visage de sa mère devint cendreau, et soudain elle se mit à pleurer.

– Hannah, je suis si désolée ! Comme j'ai été naïve de penser qu'il se conduirait en gentleman ! Vous aviez raison à son sujet.

– Alors, vous n'êtes pas en colère que je l'aie frappé avec le chandelier ? Ou... – la vision fugace de « l'arme » utilisée par Thorpe abandonnée sur le sol la traversa – le dictionnaire ?

Elle posait la question à son père qui se racla la gorge, mal à l'aise.

– Il y avait d'autres moyens de s'y prendre, mais non, je ne vous blâme pas, Hannah. Mais expliquez-moi un peu : comment diable êtes-vous sortie du cabinet de travail ? Il nous a fallu près d'une demi-heure pour trouver l'autre clé ! J'étais si inquiet que j'ai failli ordonner à Phillips d'enfoncer la porte.

– Lord Belgrave commençait à se réveiller, alors je suis passée par la fenêtre.

Voilà. Mieux valait dire autant de vérité qu'elle le pouvait.

– Vous auriez pu vous casser la cheville ! protesta sa mère. Je ne puis croire que vous ayez risqué une telle chute !

Hannah haussa les épaules.

– Mieux valait perdre une cheville que ma vertu.

La marquise la dévisageait, incrédule.

– Pourquoi n’avez-vous pas appelé à l’aide ?

– A quoi cela aurait-il servi ? rétorqua-t-elle avec emportement. Vous ne me croyez pas, quand je vous disais quel genre d’homme il était !

Sa mère blêmit encore, si une telle chose était possible, martyrisant de plus belle son mouchoir. Le marquis regarda Hannah d’un air solennel.

– Nous ne parlerons plus jamais de Belgrave. L’affaire est close…

« Grâce au ciel ! »

Mais il n’y avait pas de satisfaction sur le visage de ses parents, nota-t-elle, juste du souci. Cela la conduisit à se demander ce qu’ils avaient l’intention de faire maintenant.

Son père se leva, répondant à son interrogation.

– J’ai décidé de vous éloigner pendant quelque temps. Nul doute que Belgrave va répandre toutes les rumeurs qu’il pourra. Votre mère et moi affronterons ses accusations et ferons ce que nous pourrons pour les discréditer. Entre-temps, je vais organiser votre voyage jusqu’à Brême, en Allemagne. Vous séjournerez chez nos cousins Dietrich et Ingeborg von Kreimeln.

Hannah n’avait jamais entendu parler de ces cousins et un sentiment de malaise l’envahit. Elle avait espéré cet éloignement temporaire, mais pas aussi loin, ni chez des inconnus.

– Quand dois-je partir ?

– Dans trois jours.

« Trois jours ! »

– J’ai envoyé une lettre hier à vos cousins, continua le marquis, leur expliquant ce qui s’est passé. J’ai promis de fournir une contribution à votre entretien. Nul doute qu’ils seront heureux de vous accueillir.

– Pendant combien de temps ?

Comme son père ne répondit pas tout de suite, Hannah suspecta qu’il ne le savait pas lui-même. Un sentiment de solitude inattendu lui noua l’estomac à la pensée de passer des années peut-être loin de sa famille. Elle avait vécu à Londres toute sa vie, et ne pouvait imaginer en être éloignée pendant une longue durée.

– Jusqu’à ce que l’on cesse de jaser, déclara enfin son père. Ou jusqu’à ce que vous trouviez un autre gentleman à épouser. Peut-être quelqu’un d’Allemagne ou du Danemark, qui ne saura rien du scandale.

Il voulait donc qu’elle dissimule la vérité ? Cette malhonnêteté lui déplut et elle décida que si elle rencontrait un homme susceptible de devenir son époux, elle lui dirait exactement ce qui s’était passé.

– J’ai ordonné aux domestiques de préparer vos malles, lui indiqua la marquise. Quentin vous escortera au bateau, et ensuite le Graf von Reischor a promis de vous prendre sous son aile pour le reste du voyage.

L’ambassadeur ? Et le lieutenant Thorpe qui devait accompagner le comte au Lohenberg ! Son père n’en savait rien, sans quoi il n’aurait pas décidé d’un tel arrangement !

Le lieutenant non plus, d’ailleurs… Hannah réprima un frisson, à l’idée de voyager avec lui. Même avec une armée de serviteurs pour la chaperonner, elle craignait de céder à sa propre faiblesse. Michael Thorpe avait éveillé quelque chose en elle, et elle redoutait de passer du temps avec lui. Elle avait expérimenté, déjà, la facilité avec laquelle elle renonçait en sa compagnie à ses règles de conduite les plus strictes.

La marquise traversa la pièce et ouvrit la porte.

– Nous parlerons davantage de votre voyage demain matin, mon enfant…

C’était un congé, et Hannah souhaita une bonne nuit à ses parents. Elle quitta le salon et retourna dans sa chambre, où elle trouva une nouvelle liste.

« 1. Demain matin, portez votre robe de soie rose et vos gants crème.

2. Supervisez vos bagages pour l’Allemagne.

3. Envoyez des billets d’adieu à vos amies. »

Elle n’avait pas encore songé à ce dernier point et son cœur se serra. Quand reverrait-elle ses amies ? Elles allaient certainement se marier, mener leur vie sans qu’elle soit là pour le voir et elles finiraient par l’oublier… Bernadette, sa chère amie du pensionnat, lui manquerait terriblement. Nicole aussi.

Elle ne pouvait absolument pas tout expliquer dans un billet. Non, elle ferait plutôt quelques visites et dirait au revoir en personne.

Estelle, sa femme de chambre, entra pour lui délayer sa robe et l’aider à passer une chemise de nuit.

– Lady Hannah, lui dit-elle, je suis tellement navrée de ce qui s’est passé hier après-midi ! Je ne puis penser à l’épreuve que vous avez dû endurer.

– Oui, mais c’est fini, maintenant. Je n’aurai plus à revoir Belgrave.

Elle ne voulait plus s’appesantir sur le passé.

Elle congédia la jeune femme et s’assit sur son lit, glissant ses jambes sous les couvertures et prenant un livre. Elle essaya de lire un peu de Goethe pour pratiquer son allemand, mais ne put se concentrer sur les mots. Son esprit ne cessait de revenir au lieutenant. Ils passeraient deux nuits sur le bateau et plusieurs jours en coche, jusqu’à ce qu’elle arrive chez ses cousins. Une perspective qui l’inquiétait terriblement et l’excitait tout à la fois…

Retapant son oreiller, elle se tourna sur le côté, décidée à s’endormir. Ses doigts effleurèrent alors quelque chose de dur et de froid, qu’elle attrapa et souleva devant ses yeux. C’était son rang de diamants. Son cœur s’emballa. Le lieutenant était venu ici, dans sa chambre ! Il avait

touché son lit et personne ne l'avait vu. Pas même elle.

Fantôme invisible veillant sur elle, comme il l'avait promis...

Elle alla replacer le collier dans son coffret à bijoux, se demandant comment et quand il avait réussi à entrer chez elle. Elle lui avait offert ce collier comme excuse pour revenir, et maintenant cette raison avait disparu.

Un léger désappointement emplit son cœur. Mais après tout, à quoi s'était-elle attendue ? Il était soldat, et elle une jeune fille de l'aristocratie. Il n'y avait aucun avenir possible pour eux, à part une liaison illicite.

Et une chose pareille était inenvisageable. Non, vraiment, Michael Thorpe n'était pas un homme pour elle. Peu importait ce qu'elle avait ressenti, quand il l'avait embrassée. Il ne lui avait offert qu'une tentation défendue.

Et il avait beau la provoquer terriblement, elle ne se permettrait pas de tomber sous son charme. Ils seraient des connaissances, rien de plus. Elle décida donc que sur le bateau elle devrait simplement l'éviter à tout prix.

Ce qui ne l'empêcha pas, cette nuit-là, de rêver de lui. De sa bouche, qui éveillait de telles sensations en elle. Elle s'éveilla avant l'aube, échauffée par des besoins qu'elle identifiait mal. Sa chemise de nuit en coton était remontée sur ses cuisses et elle s'efforça d'apaiser les battements rapides de son cœur.

Un rayon de lune tombait sur sa courtepoinle, et sa lumière argentée lui rappela les heures qu'elle avait passées dans les bras du lieutenant Thorpe, quelques nuits auparavant. Elle posa les mains sur sa taille, tentant de calmer sa respiration.

Puis elle porta une main à sa gorge et son bras frôla un sein. Aussitôt, les pointes se durcirent, lui rappelant son baiser. Elle laissa retomber sa main sur la courbe de sa poitrine et la toucha. Ses tétons étaient des boutons durcis, et cette sensation était à la fois douloureuse et délicate.

Michael l'avait touchée là, poussant son corps à désirer plus encore. Plus de contact. Plus de caresses... Une vague d'excitation gonfla en elle et elle serra les jambes, son souffle s'accéléra. D'un geste hésitant, elle se pinça la pointe des seins, et ce qu'elle éprouva la rendit moite entre les cuisses. Elle n'avait jamais rien ressenti de tel. Elle pressa les draps contre sa féminité, aspirant à quelque chose qu'elle ne comprenait pas.

Michael lui avait fait goûter à la tentation de la chair, la laissant curieuse et insatisfaite. Elle avait envie d'en savoir plus !

Mais ce n'était pas bien. Elle le savait et, avec le temps, elle apprendrait à oublier le beau lieutenant. Il n'y avait pas d'autre solution.

Chapitre 8

A bord du navire *Orpheus*, Michael fixait les eaux brunes. Ceux sur lesquels il avait navigué auparavant étaient bien plus petits, faisant peut-être cent cinquante pieds de long. Celui-ci en mesurait près de six cents.

Une grande cheminée centrale lâchait des jets de vapeur, et six hauts mâts se dressaient au-dessus de lui. Les voiles étaient arrisées et le bois du pont avait l'éclat du neuf. Les cordages du gréement étaient aussi épais que son poignet, et les enfléchures s'étiraient jusqu'au mât le plus haut.

Comme il regardait en arrière, il vit la cabine de pilotage ceinte de vitres. L'*Orpheus* avait fait sa première traversée un mois plus tôt, et il était en excellent état.

Cela lui faisait une drôle d'impression d'être un passager de première classe.

Il tira sur les manches étroites de sa jaquette neuve à double boutonnage. Bien qu'elle fût parfaitement coupée, il se sentait voyant dans ce costume coûteux. Le col châle et l'écharpe lui grattaient le cou. Cette tenue, qui avait coûté plus de trois ans de solde, était un peu raide et il avait la nostalgie de ses habits usés et familiers.

Il n'avait pas voulu transformer ainsi son apparence, mais le Graf avait insisté.

– Si vous êtes réellement apparenté à la famille royale, vous devez vous habiller comme tel. Nul n'acceptera votre rang si vous n'apparaissez pas comme le fils du roi.

– Je ne suis peut-être pas son fils.

Mais il avait accepté, parce que sa seule autre tenue était son uniforme militaire. Le Graf avait également insisté pour qu'il voyage en se faisant passer pour un noble, lui rappelant que sa coopération améliorerait les conditions de vie de ses soldats.

Des centaines d'hommes, en Crimée, avaient souffert de la faim, étaient morts parfois, à cause du manque de rations. Cela le rendait malade de penser aux expéditions de viande et de légumes qui avaient pourri, faute d'un prompt transport jusqu'au camp.

Il y aurait des changements quand il retournerait au front ; il s'en assurerait.

Il tira sur ses manchettes : la culpabilité effaçait tout le plaisir qu'il pourrait tirer de ce voyage. Il ne méritait pas de beaux habits ni de luxueuses accommodations sur ce navire à destination de Brême.

Les boutons de sa jaquette étincelaient. « Prends patience », se dit-il. Le Graf lui avait donné deux costumes neufs qu'il pourrait vendre. Il lui avait prêté des centaines de livres destinées à une nouvelle garde-robe lorsqu'ils arriveraient au Lohenberg. Michael n'avait pas l'intention de toucher à un seul penny de cette cagnotte, si c'était possible.

Derrière lui, il entendait les conversations d'autres passagers qui montaient à bord. Il avait pris ses dispositions pour que Mme Turner soit emmenée avec les domestiques du Graf, ne se fiant à personne d'autre que lui-même pour veiller sur elle. En une semaine, elle serait perdue, sinon, et oublierait de manger.

Le Graf avait protesté, mais l'insistance de Michael l'avait emporté. Nul doute que la vieille femme harcelait les domestiques au sujet de sa malle, s'assurant que personne ne la cogne ou n'en raye le bois.

Il perçut le bruit de sa voix, anxieuse et excitée, tandis qu'elle inspectait le navire. D'un coup d'œil rapide, il nota qu'elle était dans une phase de lucidité. Tant mieux ! Elle contemplait les mâts et la cheminée, abritant ses yeux du soleil, et un grand sourire creusait ses joues.

Il ne lui avait pas dit quelle était leur vraie destination. Il lui avait fait croire que c'était un voyage en Allemagne et avait ordonné aux domestiques de ne pas lui révéler où ils allaient. La mention du Lohenberg lui avait fait un tel effet, quelques jours auparavant. Il n'y avait pas de raison de la bouleverser de nouveau.

D'autres passagers montèrent à bord. Michael pouvait deviner leur rang sans connaître un seul nom. Des ducs et des vicomtes, des dames et des lords. Ceux qui se croyaient trop bons pour se mêler au peuple.

Il garda un œil sur Mme Turner, s'assurant que personne ne l'ennuie. Quelques-uns des hommes lui jetèrent des regards intrigués, comme s'ils essayaient de décider s'ils se connaissaient ou non.

Il feignit de ne rien voir, car il n'était pas à sa place parmi eux. Il l'avait bien compris le soir où il avait accepté l'invitation de Whitmore à Rothburne House.

Il ne servait à rien de tenter d'engager la conversation avec l'élite londonienne. Que pouvait-il dire ? « Avez-vous combattu récemment ? Avez-vous tué un homme au combat ? » Non, il ne pouvait se mélanger à eux. Mieux valait garder ses distances.

C'est alors qu'il entendit la voix douce d'une femme. Il connaissait cette voix, son timbre et la façon familière dont elle montait et descendait.

Lady Hannah Chesterfield ? Que faisait-elle sur ce navire ?

Il tourna sur lui-même, dans l'intention de se confronter à elle. Quand elle croisa son regard, elle rougit et le salua d'un signe de tête.

Elle savait manifestement qu'ils allaient voyager sur le même navire. Pourquoi ne l'avait-elle pas mentionné, la dernière fois qu'ils s'étaient vus ?

Elle portait une pelisse de cachemire gris bordée d'une frange, et dessous il aperçut une robe bleu foncé. Son bonnet gris était orné de dentelle, de rubans et de roses crème. Impeccablement vêtue, elle se tenait comme une reine.

A en juger par le grand nombre de malles et de bagages qui étaient chargés à bord par ses domestiques, elle partait pour un bon moment. Il vit son frère Quentin faire monter les derniers serviteurs, puis lui parler doucement et l'enlacer. C'était un au revoir.

Que se passait-il ? Sa présence à bord ne pouvait être une pure coïncidence, même si l'*Orpheus* était l'un des paquebots à vapeur les plus luxueux.

Sa question obtint réponse un instant plus tard, quand le Graf amena lady Hannah jusqu'à lui.

– Lieutenant Thorpe, il va y avoir une personne supplémentaire dans notre petit groupe, lui dit-il. Quand il a su que je rentrais dans mon pays, le marquis de Rothburne m'a demandé d'escorter sa fille, lady Hannah Chesterfield, jusqu'à la propriété de ses cousins à Brême, en Allemagne.

– Lady Hannah..., la salua-t-il sobrement.

Il ne trahit rien de ses émotions.

Hannah lui rendit un salut tout aussi détaché, du moins en apparence.

– Lieutenant Thorpe...

C'était comme si un mur de glace avait été édifié entre eux. Si Michael ne s'était pas trouvé aux premières loges, il aurait même douté que leur baiser ait eu lieu. La très convenable lady Hannah était de retour, sans rien laisser paraître de la jeune femme qui avait assommé son dernier prétendant avec un chandelier.

– Le lieutenant Thorpe a accepté de m'accompagner au Lohenberg, reprit l'ambassadeur, afin de conduire une affaire pour le compte de l'armée britannique.

– Je suis contente d'entendre que l'on vous a confié une tâche aussi importante, lieutenant.

Bien qu'elle connût déjà son ordre de mission, il suspecta qu'elle brûlait de poser d'autres questions. Néanmoins, il ne voulait pas qu'elle sache quoi que ce soit au sujet de la théorie du Graf concernant son origine royale.

– Quand votre père a-t-il pris la décision de ce voyage ? lui demanda-t-il, ramenant la conversation sur elle.

– Voilà quelques jours.

Elle tritura un de ses gants et la conversation tomba à plat.

« De cet *exil* serait plus juste », rectifia mentalement Michael. On enfermait la princesse aux longs cheveux dans une tour, loin de ceux qui pourraient la blesser ou la calomnier.

– Pardonnez-moi..., s'excusa von Reischor. Je dois parler au capitaine à propos de nos cabines. Je reviens très vite.

Il fit signe à l'une des domestiques d'Hannah de rester à proximité, comme chaperon.

Dès qu'il fut hors de portée d'oreille, Michael baissa la voix et demanda :

– Pourquoi votre père a-t-il choisi von Reischor pour vous escorter ? A-t-il perdu l'esprit ?

Hannah parut déconcertée, puis peu après elle haussa le menton.

– Papa veut que j'épouse un comte ou un duc étranger, et le Graf connaît beaucoup de monde.

« Evidemment », songea Michael avec amertume. La jeune fille appartenait à la haute société, elle ne pouvait prétendre à moins titré.

– A partir du moment où votre mari possède le titre approprié et assez d'argent, le reste ne compte guère, n'est-ce pas ?

Ces mots lui échappèrent avant qu'il n'ait pu les retenir. Il se fit l'effet d'être un butor de les avoir prononcés.

Mais avec sa parfaite correction, Hannah ne laissa rien voir d'une éventuelle mortification.

– Je ne suis pas autorisée à épouser un homme qui n'aurait pas les moyens de prendre soin d'une famille.

– Votre père ne vous laisserait pas épouser un marchand, même si ce dernier avait un million de livres !

Les hommes comme le marquis ne songeaient qu'à améliorer le blason de leur famille.

– Plus élevé sera le titre, plus vous serez susceptible d'obtenir sa permission.

– Il y a des gentlemen titrés qui sont des hommes bien, lui fit-elle remarquer d'un ton acerbe. Ils ne sont pas tous comme Belgrave. Beaucoup priseraient une femme vertueuse qui souhaite leur procurer un foyer agréable.

– Comme vous ?

Elle devint écarlate, et une fois encore il souhaita avoir retenu sa langue. Rien de ce qui s'était passé récemment n'avait été la faute d'Hannah. Il devait au contraire lui assurer que rien n'avait changé, qu'elle était toujours la même femme. Pourtant non... Elle ne serait plus jamais la même, avec ce scandale qui lui faisait ombrage.

Lui-même ne s'était pas conduit auprès d'elle avec des intentions honorables. Il avait profité de son innocence, de son désarroi, lui volant des étreintes, la touchant d'une manière défendue.

En cet instant, elle était parfaitement posée, chaque bouton fermé, chaque cheveu à sa place. Elle ne ressemblait en rien à la jeune fille qui s'était accrochée à lui dans l'appentis, l'embrassant comme si le temps allait s'arrêter.

Comme sa pelisse à col haut cachait son cou, il demanda :

– Avez-vous retrouvé votre collier ?

– Oui. Mais vous auriez pu le rapporter ouvertement !

– J'ai pensé qu'il valait mieux ne pas vous revoir.

Sa voix était plus rauque qu'il ne l'aurait voulu.

Le vent malmenait le bonnet d'Hannah et elle gardait les yeux fixés sur une mouette qui tournait au-dessus du navire. Son regard vert, semblable à une eau sombre, était presque gris ce matin-là.

– Et vous avez eu raison, bien sûr.

Elle resserra les bords de sa pelisse, avant d'ajouter :

– Nous avons causé assez de scandale. Mieux vaut que nous restions éloignés l'un de l'autre.

Elle le dit si fermement qu'il se demanda qui elle essayait de convaincre. Son visage reflétait une expression de grande solitude, et des larmes brillaient dans ses yeux. Elle se concentra ensuite sur la berge, comme si elle ignorait quand elle reverrait l'Angleterre. Et à la façon dont

elle prit soin, pour le faire, d'éviter de croiser son regard, Michael pensa qu'elle ne voulait plus de sa compagnie.

Des marins se mirent à détacher les cordages du quai. Les moteurs à vapeur grondèrent tandis que le bateau s'éloignait de la jetée et s'engageait sur le fleuve.

Michael souhaitait lui offrir des paroles de réconfort, mais il pensa que cela ferait paraître son exil pire encore. Il appuya ses poignets sur le bastingage, fixant l'eau, attendant qu'elle s'en aille.

Mais un long moment passa au cours duquel Hannah resta à une faible distance de lui, ses mains gantées posées sur le bois. Il risqua alors un coup d'œil dans sa direction ; elle garda les yeux détournés. Elle pinçait les lèvres, et ses joues étaient pâles malgré l'air froid. Il se rappela le goût de sa bouche, aussi suave qu'une baie succulente.

– Pourquoi m'observez-vous ? murmura-t-elle.

Elle joignit les mains et les frotta l'une contre l'autre.

Michael ne détacha pas son regard d'elle. Au contraire, il la contempla plus ouvertement, inscrivant dans sa mémoire chacun des traits de son visage, son corps si convenablement tenu à bonne distance de lui et qu'il brûlait d'envie de toucher.

– Ne voulez-vous pas vous retirer dans votre cabine ? lui demanda-t-il.

C'était pour voir si elle voulait vraiment se débarrasser de lui. Elle rougit, mais resta en place.

– Pas tout de suite...

Puis, prenant une grande inspiration, elle lui fit face.

– Je pense que nous sommes tous les deux capables de nous montrer polis l'un envers l'autre, lieutenant. Nous sommes convenus qu'il n'y aura rien d'inconvenant dans notre conduite.

S'étaient-ils vraiment mis d'accord là-dessus ? Michael haussa un sourcil, mais elle parut l'ignorer.

– En tant que compagnons de voyage, nous n'avons pas d'autre choix, si nous voulons éviter des ragots. Si nous cherchons à nous éviter trop ostensiblement, cela pourrait faire jaser. Aussi, je suggère que nous nous conduisions avec politesse et formalité.

Il eut beaucoup de mal à réprimer ses propres opinions. Au lieu de répondre, il étudia les autres passagers.

– Eh bien ? insista-t-elle. Est-ce acceptable pour vous ?

A ce moment-là, son regard tomba sur Mme Turner. Il lui vint à l'esprit qu'il ne pourrait pas surveiller la veuve durant la nuit. Or il fallait que quelqu'un la protège, si elle avait une de ses pertes de mémoire.

Il fit face à Hannah.

– Vous voulez prétendre que nous sommes des étrangers, c'est bien cela ? Et que je ne vous ai jamais embrassée ?

Elle frissonna et hocha la tête.

– Alors, je désire une faveur en retour.

Avant qu'elle puisse protester, il continua.

– Il y a... une vieille dame que je connais depuis très longtemps. Elle se nomme Abigail Turner et voyage avec nous sur ce bateau...

Beaucoup de gens ne comprendraient pas l'état de la vieille dame et ne lui accorderaient pas leur sympathie. Mais lui ne voulait pas qu'elle soit envoyée dans un asile. Trop de souvenirs le liaient à elle.

Hannah ne répondit pas tout de suite, et il ne fut pas sûr qu'elle l'ait entendu jusqu'à ce qu'elle dise :

– Poursuivez...

Il s'avança dans son champ de vision, l'obligeant à le regarder.

– Mme Turner commence à perdre la mémoire. Parfois, elle ne se rappelle pas son nom ni où elle vit.

Hannah s'abrita les yeux pour fixer la haute cheminée, derrière lui.

– Qu'attendez-vous de moi ?

Il haussa la voix pour dominer le bruit des moteurs.

– Permettriez-vous à Mme Turner de se joindre à vos soubrettes ? Je ne peux la surveiller la nuit, et il n'y a pas d'autres domestiques femmes qui voyagent avec nous.

– Elle peut se joindre à nous...

Elle l'étudia un moment, intriguée.

– Pourquoi est-elle si importante pour vous ?

On ne lui avait jamais posé la question, et il ne tenait pas à l'expliquer. Abigail Turner avait vécu toute sa vie près de sa famille. C'était la femme qui lui avait glissé des bonbons en douce quand sa mère ne regardait pas, qui leur permettait, à Henry et lui, de construire des forteresses dans sa chambre avec des draps et des oreillers. Aussi longtemps qu'il s'en souvienne, elle avait été comme une tante ou une marraine, veillant sur lui.

– Elle m'a sauvé la vie, reconnut-il. Quand j'ai été blessé à Balaclava, j'ai été renvoyé à Londres. C'est elle qui m'a soigné jusqu'à ce que je guérisse.

Il désigna la vieille dame qui se promenait sur le pont.

– Vos blessures étaient graves ?

Il s'assombrit.

– Je suis en vie. Ce que je ne peux dire de la majeure partie de mes hommes.

Il songea à Henry Turner, dont le corps l'avait recouvert. Il ne se passait pas un jour sans qu'il souhaitât avoir péri à la place du fils d'Abigail.

– Je serai heureuse de demander à mes femmes de s'occuper d'elle pour vous.

Elle lui tendit sa main à serrer.

Il fixa ses doigts gantés et elle les retira, déconcertée par ce qu'elle avait fait. Mais il tendit la main à son tour et prit la sienne. Ce contact le brûla.

Il fit un pas en avant et elle recula d'autant, son épaule frôlant l'une des vergues.

« Intéressant... »

Il n'avait pas eu l'intention de jouer au chat et à la souris avec elle, mais sa réaction le piquait. Elle paraissait troublée.

Il leva la main et saisit deux des cordages, tout près d'elle. Il ne la touchait pas, mais sa position suggérait une étreinte. Les joues de la jeune fille se colorèrent légèrement, mais elle ne bougea pas, comme s'il était tout à fait naturel qu'elle se trouve là, dans sa proximité, le dos contre la vergue. Elle regarda autour d'elle pour vérifier si quelqu'un pouvait les voir, mais ils étaient à l'arrière du navire et il n'y avait personne d'autre qu'eux.

– Pourquoi votre père vous forcerait-il à voyager avec des étrangers ? lui demanda-t-il.

– Le Graf n'est pas un étranger. Il est un ami de la famille. Mon père et lui se connaissent depuis des années.

Michael s'approcha d'un pas et baissa la voix.

– Mais le connaissez-vous bien, *vous* ?

– Pas très bien...

Elle se raidit à sa remarque.

– Mais il a toute la confiance de mes parents.

Elle jeta un coup d'œil éloquent à ses bras, mais il ne les bougea pas. Il voulait voir ce qu'elle ferait.

Il avait envie de l'emmener sous le pont, loin de tout le monde. De l'embrasser jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus tenir debout. De sentir sa peau nue sous la sienne.

– Et vous êtes là..., ajouta-t-elle doucement. Vous me protégeriez, s'il le fallait.

– N'essayez pas de me placer sur un piédestal, Hannah.

Plus il passait de temps près d'elle, plus il la désirait. Il laissa sa main effleurer la sienne et elle sursauta à ce contact. Elle n'avait vraiment aucune idée du danger dans lequel elle se trouvait. Il l'avait embrassée par deux fois. Et bien qu'il possédât un peu d'honneur, même ce peu commençait à se déliter, sous l'effet du désir qu'elle lui inspirait.

– Vous cherchez à m'intimider, Michael. Mais je sais que je ne crains rien avec vous. Vous n'oseriez pas me faire de mal.

Il se pencha de telle sorte que son souffle vienne caresser sa joue.

– Vous ne me connaissez pas du tout.

– Vous... vous ne me connaissez pas non plus.

Elle releva le menton, si bien que sa bouche se retrouva à quelques pouces de la sienne.

– J'en sais assez sur les dames telles que vous.

– Ce qui signifie ?

– Que vous menez une vie encadrée par des règles strictes. Et je suis le genre d'homme à briser ces règles.

– Croyez-vous réellement que je sois heureuse de vivre ainsi ? Je n'ai pas le droit de choisir mes propres toilettes ni ce que je veux manger !

Ses yeux contenaient une telle frustration !

– Je ne peux retourner à la vie que j'avais, murmura-t-elle. C'est fini. A partir de maintenant, je veux faire mes propres choix.

Elle écarta les mains de Michael et se libéra.

– Je veux manger ce qui me plaît et porter des robes que j'ai choisies !

Elle se calma et prit une grande inspiration.

– Je veux être libre.

– Vous avez deux jours avant que nous arrivions en Allemagne. Peut-être moins, lui dit-il simplement.

Elle le dévisagea et murmura :

– Alors, je devrai tirer le meilleur parti de mon voyage.

Michael espéra sincèrement qu'elle le ferait.

Chapitre 9

Hannah passa une bonne partie de l'après-midi à explorer le salon des dames et le pont-promenade avec Estelle. Elle avait rencontré plusieurs des dames qui voyageaient en première classe et la plupart lui avaient semblé assez aimables. L'une d'elles l'avait incitée à visiter le bateau, et elle était enchantée de ce qu'elle avait découvert. Elle s'était attendue à ce que la traversée fût fatigante, mais le navire offrait confort et luxe jusque dans ses moindres recoins.

Elle avait pu apercevoir des portières en velours cramoisi à chacune des entrées, et des tapis bordeaux épais et moelleux. Dans le grand salon, les canapés étaient recouverts de velours d'Utrecht et les buffets en noyer garnis de marbre vert. De magnifiques lustres donnaient à la pièce des allures de salles de bal.

Dans un coin, un quatuor à cordes répétait. Le lieutenant Thorpe se tenait devant les musiciens, lui tournant le dos.

Hannah faillit faire demi-tour et s'éloigner. Il ne l'avait pas vue, alors elle n'avait pas à le saluer. Elle pouvait partir, il n'en saurait rien.

Mais c'étaient des manières de lâche, non ? Il l'avait traquée le matin même, l'intimidant, sans pourtant poser un doigt sur elle. Elle pressa une main sur son cœur pour tenter d'en calmer les battements précipités. Le seul fait d'y penser la rendait encore plus consciente de la présence du lieutenant.

Il était d'une beauté intense, non conventionnelle, non policée. Même si ses nouveaux habits lui allaient à la perfection, cela ne changeait pas l'homme qu'il était. Imprévisible. Et pas du tout fiable. Il avait eu raison là-dessus.

Sans prévenir, il pivota sur ses talons et la vit. Son regard ne contenait pas la simple amabilité que la plupart des hommes auraient manifestée. Non, il avait l'air de vouloir traverser la pièce et l'emmener avec lui.

Elle se sentit faiblir rien qu'à cette idée.

Faisant signe à Estelle de rester non loin derrière elle, elle osa un sourire poli. Mieux valait dire bonjour et partir aussi rapidement que possible. Mais dès qu'elle le rejoignit, il se détourna.

Le conduit de la cheminée était ceint de miroirs, et un beau papier peint blanc et doré recouvrait les murs.

– Etudiez-vous le papier peint ? lui demanda-t-elle. Il est ravissant, mais un peu ennuyeux, je pense.

– J'écoute la musique, rétorqua-t-il. Et j'essaie de ne pas me faire remarquer.

On pouvait en douter. Un homme comme lui ne pourrait jamais être ignoré. Sa haute taille et sa belle apparence rendaient cela impossible, sans même mentionner la façon impériale qu'il avait de se déplacer.

– Vous n'êtes pas très bon pour faire tapisserie, Michael.

Il lui lança un regard de côté.

– J'y parvenais très bien, avant que vous n'arriviez. Personne ne m'a approché ni ne m'a parlé.

– Les gens craignent sans doute que vous ne les mettiez à terre ou ne les jetiez contre les miroirs.

Elle s'écarta discrètement d'un pas.

– C'est possible, admit-il.

Il esquissa un sourire et Hannah se détendit, heureuse d'avoir fait la paix avec lui.

– Que voulez-vous, Hannah ?

– Rien, en fait. Je passais, simplement, et j'ai pensé qu'il serait grossier de partir sans vous adresser la parole.

– C'est fait. Devoir accompli.

– Vous ne vous sentez pas à l'aise ici, n'est-ce pas ? Au milieu de tout ceci...

Elle désigna de la main le décor opulent.

– Je préférerais en effet être sur le champ de bataille. A tirer sur des ennemis.

Une leur amusée s'alluma dans ses yeux. Il jeta un coup d'œil vers un groupe de matrones qui bavardaient dans un coin.

– Vous vous entraînez à viser ? lui demanda-t-elle.

– Vous me tentez !

Il porta ensuite son regard sur deux gentlemen, et Hannah s'avisa que ces derniers les fixaient.

– Je pense que vous ne devriez pas être là, à me parler seule à seul.

– Ma femme de chambre m'accompagne...

Elle jeta un coup d'œil à Estelle.

– Et nous nous connaissons déjà. Pour autant que ces passagers le sachent, vous pourriez être mon frère.

Il lui décocha un sourire indolent qui l'agita d'un léger frisson.

– Je ne suis absolument pas votre frère, Hannah.

Elle baissa les yeux, ne sachant que répondre, puis :

– Ce qui est arrivé entre nous appartient au passé. Pour l'heure, nous sommes des compagnons de voyage, rien de plus.

– Vraiment ?

L'éclat dangereux de ses yeux la fit rougir.

– Oui, vraiment.

Elle fit un pas en arrière, cependant.

A ce moment-là, les deux gentlemen s'avancèrent. Ils semblaient vouloir être présentés, mais Michael leur jeta un regard peu amène. Ils s'empressèrent de lever leur chapeau et de continuer leur chemin.

– Quel genre de réaction est-ce là ? lui demanda Hannah. Vous sembliez sur le point de les mettre en pièces.

– J'ai agi comme un frère l'aurait fait. En veillant à votre sécurité, comme vous me l'avez demandé.

S'il avait eu une arme à feu en ce moment même, elle ne doutait pas qu'il l'aurait pointée sur les gentlemen. Elle ne put s'empêcher de voir une pointe de jalousie dans cette attitude protectrice et s'en réjouit secrètement.

– Si un gentleman me demande de danser avec lui ce soir après le dîner, je n'aurai d'autre choix que d'accepter, lui fit-elle remarquer, tâchant de discerner ce qu'il en était vraiment. Vous ne pourrez guère l'empêcher.

– Croyez-vous ?

Ignorant sa remarque, elle continua.

– Je suppose que vous ne dansez pas.

– Ai-je l'air du genre d'homme qui aime danser ?

– Non, vous avez l'air du genre d'homme qui aime fusiller les autres du regard !

Elle pencha la tête en arrière pour mieux l'examiner.

– Je parie même que vous ne savez pas danser !

Il parcourut le salon des yeux. A part la femme de chambre, il n'y avait personne en vue. Les matrones étaient parties.

Les musiciens répétaient toujours ; alors Michael la prit dans ses bras. Il ne lui demanda rien, mais se mit à danser avec elle. Sa main pressée sur sa taille, il la guidait avec une admirable maîtrise.

Elle n'aurait pu être plus surprise. Quand un soldat avait-il appris à danser ainsi ?

Il la fit valser, tournoyant sans un seul impair.

– J'ai appris à danser à l'école, dit-il en réponse à la question qu'elle n'avait pas posée. Chacun d'entre nous devait apprendre. Je détestais ça.

– Mais vous êtes bon danseur, murmura-t-elle. Meilleur que je ne l'aurais cru.

Il la fit pirouetter, la poussant contre un des miroirs. Elle sentit la froide paroi contre son dos.

Il s'arrêta.

– Je suis bon à beaucoup de choses, ma douce...

Il la tint ainsi dans son étreinte, gardant les mains sur sa taille, la regardant dans les yeux. Au rythme de son souffle, elle devina le désir qu'il s'efforçait de réprimer.

– Et à quoi n'êtes-vous pas bon ? demanda-t-elle doucement.

– A renoncer à quelque chose que je veux fortement.

Puis, sans un mot d'au revoir, il quitta le salon.

Hannah se retourna, appuyant sa tête contre le miroir. « Moi aussi », pensa-t-elle.

Hannah choisit pour la soirée une robe vert sauge avec un col haut et de longues manches ajustées. Elle était heureuse de ses nouvelles toilettes de voyage dans des tons qui la changeaient agréablement du blanc, du rose et du jaune habituels. La forme de la robe ne laisserait rien deviner de son corps, mais au moins sa couleur mettrait-elle en valeur ses cheveux châtain clair.

– Lady Hannah, ce n'est pas la robe que votre mère a choisie pour le dîner de ce soir ! protesta Estelle.

– Non, en effet.

Et elle s'en moquait. La robe bleu nuit que la marquise avait notée sur sa liste lui rappelait trop une tenue de deuil.

– Je préfère celle-ci, déclara-t-elle, en tendant la toilette à Estelle pour qu'elle l'habille.

Dès qu'elle arriverait en Allemagne, elle s'adresserait à une couturière pour lui commander d'autres robes, plus flatteuses. Peut-être même ferait-elle raccourcir ses cheveux. Elle sourit à cette pensée, touchant ses longues mèches.

Tandis que sa femme de chambre la coiffait, elle repensa à ce que le lieutenant Thorpe lui avait dit : « Je ne suis pas du tout quelqu'un de fiable. »

C'était un avertissement pour qu'elle se tienne loin de lui. Pour qu'elle défende sa vertu à tout prix. Et elle le devrait, sans nul doute. Pourtant, une part d'elle-même voulait en savoir plus sur l'homme qui se trouvait derrière le soldat. Il l'intriguait, éveillant son côté frondeur. A quoi cela ressemblerait-il de mener sa vie sans se soucier de ce que les autres pensaient, comme il le faisait ?

Ou était-ce seulement une façade chez le lieutenant, un moyen de tenir les gens à distance ? Il s'isolait des autres et cela la troublait.

On frappa à la porte et Estelle alla ouvrir. Hannah reconnut la vieille dame que Michael lui avait demandé de surveiller.

Elle paraissait nerveuse, et tordait un bonnet rouge dans ses mains.

– Le lieutenant Thorpe m'a envoyée vous aider, lady Hannah. Je suis Abigail Turner.

– Entrez...

Hannah lui désigna une chaise.

– Voulez-vous vous asseoir ?

– Non, merci, milady.

Mme Turner se tenait près de la porte, comme si elle voulait se fondre dans le papier peint. La petite cabine comportait trois couchettes, une pour chacune d'elles. En face, se dressaient deux fauteuils et une table. Sur le mur adjacent aux couchettes se trouvait une grande commode.

Estelle entreprit de vêtir Hannah de la robe vert sauge, puis fit un signe à Mme Turner.

– Allez chercher l'éventail de soie de lady Hannah dans cette malle...

Sans attendre de réponse, elle passa un rang de perles au cou de sa maîtresse.

– Des émeraudes seraient plus seyantes, suggéra la vieille dame.

Estelle lui décocha un sourire crispé.

– Je ne crois pas que vous soyez responsable de la garde-robe de lady Hannah. Sa mère s'est donné beaucoup de mal pour assortir chaque robe à l'éventail, aux bijoux, aux bas et aux gants voulus ; elle a fait des listes des toilettes qui doivent être portées à chaque occasion. Je n'ai pas besoin de votre aide sur ce point.

Avec un grand geste, elle désigna une petite liasse de notes qui se trouvait sur la table.

– Estelle, Mme Turner est ici à ma requête, la réprimanda Hannah.

La vieille femme ne réagit pas au ton arrogant de la domestique, mais une lueur s'alluma dans ses yeux, comme si elle se préparait à une bataille.

Estelle mit les listes dans les mains de sa maîtresse. La jeune femme y jeta un coup d'œil avant de les reposer. Des ordres lui indiquant que porter, que manger, comment saluer les autres passagers de première classe... Les rappels étaient sans fin.

Sa mère essayait toujours de tout régenter, alors même qu'elle se trouvait à des milles de distance.

C'en était assez ! Froissant les notes, Hannah les jeta dans la corbeille à papier. Estelle poussa un cri de consternation, mais ne les ramassa pas.

– Avez-vous apporté les émeraudes, Estelle ? demanda-t-elle.

– Oui, milady, mais les ordres de votre mère sont de...

– Je vous demande pardon, mademoiselle...

Mme Turner s'éclaircit la gorge et posa un regard acéré sur la femme de chambre.

– Seriez-vous en train de contredire votre maîtresse ?

– Vous me critiquez ?

Estelle darda un regard outré sur la vieille dame. De quoi se mêlait-elle donc, celle-là ?

– Lady Rothburne est l'une des plus grandes dames de Londres. Je suis fière de suivre ses ordres !

Mme Turner fronça les sourcils et promena ostensiblement les yeux sur la cabine. Elle souleva un coussin et regarda dessous.

– Eh bien, je ne vois pas lady Rothburne ici, et vous ?

Hannah eut du mal à réprimer un sourire.

– Si votre maîtresse souhaite porter ses émeraudes et non ses perles, quelle importance ?

– Des émeraudes ne sont pas convenables pour une jeune dame ! Et vous devriez apprendre à tenir votre place, si vous voulez rester au service de lady Rothburne. Je lui écrirai à votre sujet, vous verrez !

Hannah n'aimait pas l'attitude arrogante de sa femme de chambre. Elle avait déjà envisagé de se débarrasser d'elle, et cette idée se fit plus précise.

– Estelle, si *vous* voulez rester au service de ma famille, vous obéirez à mes ordres !

Mme Turner s'approcha.

– Voulez-vous que je vous aide, lady Hannah ?

Hannah se tourna et la vieille femme défit le collier de perles, le remplaçant par un pendentif en émeraude qu'Estelle lui avait tendu avec réticence.

– Allez chercher un en-cas pour votre maîtresse, suggéra-t-elle à la soubrette. Un verre de citronnade, peut-être, ou un morceau de gâteau ?

– Du gâteau au chocolat ! dit Hannah dans un souffle, comme une prière.

– Au chocolat, donc.

– Mais lady Rothburne a strictement défendu...

Mme Turner referma la porte au nez d'Estelle. Se frottant les mains comme si elles étaient bien débarrassées d'elle, elle eut un large sourire.

– Je voulais vous remercier de m'avoir offert un endroit où dormir.

– Je vous en prie...

Hannah bataillait maintenant avec ses bas, et la vieille dame l'aida à les ajuster.

– Si je peux me permettre, je pense que vous devriez trouver une femme de chambre qui vous soit plus loyale qu'à votre mère, suggéra-t-elle.

– Il se peut que vous ayez raison...

Mme Turner s'affaira autour d'elle, l'aidant à finir de s'habiller, puis s'exclama sur la robe. Quand Hannah fut prête, elle lui sourit.

– Vous lui plaisez vraiment beaucoup, vous savez. A mon Michael... Il a dit qu'il vous avait rencontrée au bal, l'autre soir. Vous l'avez grandement impressionné !

Pourquoi les paroles d'une inconnue lui faisaient-elles un effet pareil ?

Hannah prit son éventail, avec l'impression d'être redevenue la jeune fille de quinze ans maladroite qu'elle avait été. Elle avait terriblement envie de demander à sa nouvelle compagne ce que le lieutenant Thorpe avait dit d'autre sur elle, mais elle n'osa pas.

On frappa de nouveau à la porte. C'était le Graf von Reischor qui venait la chercher pour l'escorter au dîner. Il murmura un compliment dans sa langue natale. Avant qu'Hannah puisse l'en remercier, Mme Turner déclara :

– Oui, elle est vraiment ravissante, n'est-ce pas ?

L'ambassadeur se tourna vers elle, surpris.

– Vous parlez le lohénien, madame ?

– Non, bien sûr que non !

Un étrange sourire se peignit sur les lèvres de la vieille dame.

– Pourquoi diable voulez-vous qu'une femme comme moi parle le lohénien ?

La salle à manger de la première classe était splendide, avec sa capacité à accueillir pas moins de quatre cents convives. De longues tables couvertes de nappes blanches étincelaient, dressées avec de l'argenterie et des assiettes en porcelaine. Un énorme lustre en cuivre richement orné éclairait la salle et des plantes tropicales en pots ajoutaient une touche de verdure.

Plusieurs passagers étaient déjà assis, mais les gentlemen se relevèrent en voyant arriver Hannah, dont Michael. Il portait un habit du soir noir et une écharpe blanche. Ses cheveux noirs étaient lissés en arrière. Malgré son apparence soignée, il gardait un air d'impatience, comme si être là le mettait mal à l'aise. Il avait l'air de quelqu'un qui aurait préféré dîner à l'entrepont plutôt que parmi l'élite.

Quand le Graf von Reischor la présenta, Hannah adressa un signe de tête poli aux autres dames. L'un des majordomes du navire lui servit un verre d'eau et un autre de vin.

Elle n'avait jamais été autorisée à toucher à l'alcool auparavant et elle se demanda quel goût cela aurait. Le vin l'inciterait-il à une vie de péché et de débauche, comme l'affirmait sa mère ?

Lorsqu'elle vit que personne encore ne prenait son verre, elle se contenta.

Le diplomate la présenta plus explicitement à leurs compagnons de table.

– Le marquis de Rothburne est un de mes proches amis. Il m'a demandé d'escorter lady Hannah chez ses cousins en Allemagne. Elle a reçu tant de demandes en mariage que son père a jugé bon qu'elle séjourne loin de Londres, le temps de se décider.

Hannah faillit s'étrangler. Ce n'était pas du tout ce qu'elle s'était attendue à entendre. Après quelques présentations de plus à ses voisins, un gentleman lui dédia un chaud sourire, puis adressa un signe de tête à l'ambassadeur.

– J'espère qu'elle ne s'est pas encore décidée, Graf von Reischor.

– Non, intervint une voix sèche.

Le lieutenant Thorpe décocha un regard d'avertissement au soupirant en puissance, et Hannah crispa les doigts sur le pied de son verre de vin. Qu'est-ce qui lui prenait ? Il se comportait comme s'il avait des droits sur elle ! Il y avait dans ses yeux une dureté qu'elle ne lui connaissait pas. Pas exactement de la jalousie, mais quelque chose qui fit fourmiller sa peau contre l'étoffe de sa robe.

Le premier plat fut servi peu après, un bol de consommé à la tortue. Hannah remarqua que le lieutenant l'observait discrètement, ainsi que les autres gentlemen, avant de lever sa cuillère. N'avait-il donc jamais encore assisté à un dîner d'apparat ? « Si, bien sûr que si », se dit-elle. Toutefois, le bal de son père était la première fois où elle l'avait vu dans le monde.

Il était assis en face d'elle et elle sentait son regard, comme une caresse interdite. Elle percevait aussi une certaine réticence, comme si elle constituait pour lui une tentation dont il ne voulait pas.

Elle prit son verre de vin blanc, et en but une première gorgée. Le vin avait une saveur piquante et une suavité qui n'avait pas du tout le goût du péché. Lorsqu'elle jeta un coup d'œil au lieutenant, il leva son propre verre et elle se retrouva en train de regarder sa bouche, se rappelant son baiser.

Ce souvenir s'insinua à travers sa peau, en passant par ses seins et les replis secrets de sa féminité. Il la fixait comme s'il ne se souciait pas de qui pouvait les observer. Sur un navire comme celui-ci, il y avait des centaines d'endroits où conduire une liaison cachée, se dit-elle. Et personne n'en saurait rien.

A travers la table, Michael ne détachait pas les yeux d'elle. Elle se remémora la chaleur de ses lèvres, se demandant si elle goûterait un jour la saveur du vin sur sa bouche.

– Lady Hannah ?

Le Graf s'adressait à elle. Elle n'avait pas entendu ce qu'il lui demandait. Elle but une autre gorgée et afficha un sourire un peu mécanique.

– Je suis désolée. Que disiez-vous ?

– J'allais présenter le lieutenant à nos compagnons de table. Voici le lieutenant Michael Thorpe, officier de l'armée britannique, dit-il.

Une cuillère retomba bruyamment de la main d'une femme sur le bord d'une assiette. Hannah se tourna par curiosité et vit la femme en question, une brune parée d'un large collier de rubis et de bagues assorties.

– Vous dites que vous rendez au Lohenberg ? s'enquit un robuste gentleman anglais. Mon épouse est originaire de ce pays.

Il désigna d'un signe de tête la dame qui venait de faire tomber sa cuillère, puis porta son lorgnon à son œil.

– Vous me paraissez familier, dit-il à Michael. Nous sommes-nous déjà rencontrés ?

– Il ressemble au roi, répondit sa femme.

Bien qu'elle affichât un sourire, sa voix était froide.

Les doigts de Michael se crispèrent sur sa cuillère. A le voir, Hannah se dit qu'il paraissait avoir mille fois plus envie de prendre une balle dans le front que de continuer à endurer ce dîner. Elle remarqua également qu'il ne nia pas l'assertion de la dame, comme si cela ne l'étonnait pas.

De quoi s'agissait-il ? Elle essaya d'attirer son attention, mais il garda les yeux détournés, presque comme s'il cachait quelque chose.

– Mais oui, vous avez raison, ma chère.

L'homme rayonnait.

– J'ai eu le privilège de rencontrer Sa Majesté le roi Sweyn quand il était en visite en Bavière, l'été dernier, dit-il. Les montagnes sont splendides, là-bas.

Le Graf les présenta.

– Lady Hannah, lieutenant Thorpe, puis-je vous présenter le vicomte Brentford ?

Lord Brentford salua Hannah avec cordialité et présenta son épouse Ernestine et sa fille, Ophelia Nelson.

– Je suis heureuse de faire votre connaissance, lady Brentford, dit Hannah.

Elle dédia un sourire amical à la jeune fille.

– Et la vôtre, mademoiselle Nelson.

– Enchantée moi-même, répondit lady Brentford sans regarder Hannah.

Son large sourire fit ressortir son double menton.

– Ophelia vient d'être présentée à la reine et va profiter de sa première Saison, à notre retour en Angleterre.

Michael ne répondit pas et Hannah lui donna un discret coup de pied sous la table, afin qu'il regarde la jeune fille. Il acquiesça d'un signe de tête, mais un instant plus tard, ce fut elle qui sentit la chaussure du lieutenant toucher son mollet.

Mortifiée, elle attrapa son verre et but une grande gorgée, pensant que c'était de l'eau. C'était du vin. Elle pinça les lèvres pour se retenir de tousser, tandis que l'alcool lui brûlait la gorge.

Bien que Michael ne la regardât pas, son pied se pressa encore contre le sien. Ce n'était rien de plus qu'un contact détaché, mais cette caresse la détourna de la conversation. Par ce signe silencieux, il la touchait, comme un amant secret aurait pu le faire.

Elle garda les genoux serrés, repoussant ses chevilles le plus loin possible sous sa chaise.

Le vicomte désigna sa fille d'un petit signe de tête et lança un regard entendu au lieutenant.

– Ophelia a beaucoup de talent et une voix d'ange.

Hannah supposa qu'il attendait que quelqu'un propose que la jeune fille chante pour eux plus tard.

Comme ni le lieutenant ni le Graf ne répondaient, lord Brentford poursuivit :

– Peut-être pourra-t-elle chanter pour le roi du Lohenberg, si l'occasion s'en présente, durant notre voyage. Et si quelqu'un le... suggère...

Il regarda l'ambassadeur d'un air éloquent.

– Je ne doute pas qu'Ophelia aura sa chance un jour, intervint sa femme.

Elle tapota la main de sa fille et écarta discrètement le verre de vin posé devant elle.

– C'est mon pays, après tout.

Et sans y être invitée, la vicomtesse se lança dans une description dithyrambique du petit royaume.

– Et bien sûr, les hivers y sont tout simplement enchanteurs !

– Non, ils sont très froids, riposta le lieutenant.

Son regard semblait lointain, comme s'il avait parlé sans réfléchir.

Lady Brentford se tut, attendant qu'il s'explique. Comme il ne le faisait pas, elle poursuivit, faisant comme s'il n'avait rien dit.

Hannah surprit le regard acéré du Graf, qui secoua légèrement la tête. Elle était de plus en plus curieuse au sujet de leur voyage. Elle suspectait que la mission militaire de Michael n'était qu'une partie de l'histoire.

– Pardonnez-moi, Graf von Reischor, intervint le vicomte, mais j'ai entendu des rumeurs, et je me demandais si vous pourriez les confirmer. Est-il vrai que le prince Karl va être couronné roi dans quelques semaines ?

L'ambassadeur posa sa fourchette et le regarda.

– Le roi Sweyn a été malade, mais nous ne savons pas avec certitude si un nouveau roi va être couronné ou non.

– Comme c'est excitant ! s'exclama doucement Ophelia Nelson. Je suppose qu'il doit y avoir de nombreux prétendants au trône, même dans un si petit pays.

– Il n'y a qu'un seul prince royal ! déclara un peu sèchement l'ambassadeur.

Il tourna instinctivement son regard vers Michael, et Hannah sentit un frisson glacé la parcourir.

– Et un seul véritable héritier.

Chapitre 10

Michael endura la dernière heure du dîner avec les plus grandes difficultés. Il observait chacun des convives pour savoir quels couverts utiliser, quelle quantité de nourriture manger et s'il était censé boire l'eau d'un bol qu'on avait posé à côté de son assiette ou se rincer les doigts dedans.

Ce qui l'horripilait le plus était l'ampleur du gaspillage qu'il constatait. Les dames picoraient, goûtant seulement une bouchée de poisson ou une cuillerée de potage, avant que le plat ne fût desservi. Comme si manger était passé de mode.

A la fin du repas, les hommes s'attardèrent avec un cognac et un cigare ; les dames se retirèrent dans leur propre salon. Michael saisit l'occasion pour s'échapper, bien que le Graf lui eût conseillé de manière pressante de revenir pour les jeux de société.

Il n'avait pas l'intention de laisser l'ambassadeur du Lohenberg lui dicter son emploi du temps. Il n'était pas un animal dressé que l'on tenait en laisse.

A chaque minute qui passait, son ressentiment augmentait. Pendant le repas, tout le monde l'avait transpercé du regard, et quand lady Brentford avait mentionné sa ressemblance avec le roi, ils l'avaient pris sans nul doute pour un bâtard. Il détestait être ainsi le centre de l'attention, et encore moins l'objet de ragots.

Dehors, le ciel était noir, les voiles blanches gonflées par le vent, tandis que la roue à aubes brassait l'eau. Le pont-promenade était en partie abrité, mais le roulis du navire fit tomber plusieurs passagers. Des rires gras accompagnèrent l'infortune d'une pauvre femme dont les jupes se soulevèrent.

Michael agrippa un des cordages conduisant au foc. La mer était peut-être devenue tourmentée, mais son esprit l'était bien plus encore. Il ne voulait pas croire que son enfance ait été un mensonge, que ses parents n'aient pas été ce qu'ils semblaient être. Les souvenirs étranges et fugaces qui l'assaillaient n'étaient sûrement que des rêves. Il fallait qu'ils le soient !

Il aperçut alors sa vieille amie Mme Turner qui se promenait sur le pont. Il fit un pas vers elle. Il n'était pas bon qu'elle soit seule. Mais avant qu'il ne puisse l'atteindre, Hannah apparut, suivie de sa fidèle Estelle. Elle ne portait ni châle ni pelisse, juste sa robe vert sauge. Elle se frottait les bras dans l'air froid pour se réchauffer.

– Lieutenant Thorpe, lui dit-elle calmement, je veux savoir ce qui se passe.

– A quel sujet ?

– Celui de votre ressemblance avec le roi du Lohenberg. J'ai vu la façon dont le Graf vous observait.

– Ce n'est rien. Juste une coïncidence, je suppose...

Elle se plaça devant lui, l'empêchant d'aller plus loin.

– Il croit que vous êtes apparenté à la maison royale du Lohenberg, n'est-ce pas ?

– Ce qu'il pense n'a aucune importance. Je n'ai jamais mis les pieds dans ce pays.

Il passa devant elle, mais elle le suivit.

– Vous avez dit qu'il y faisait froid, en hiver.

– Je vous le répète, Hannah : je ne suis jamais allé au Lohenberg.

– Me mentez-vous ? Ou vous mentez-vous à vous-même ?

Elle lui toucha légèrement le bras.

– Je suis un soldat, rien de plus.

– En êtes-vous certain ?

Non, il n'était certain de rien. De rien, sauf de ce que cette jeune fille lui faisait éprouver. Il huma son parfum citronné, mêlé d'une note de jasmin, troublant, suave.

– Retournez dans votre cabine, Hannah, lui ordonna-t-il.

Il avait le plus grand mal à ne pas l'embrasser de nouveau. Cette fois, s'il la touchait, il n'hésiterait pas à essayer d'aller plus loin.

– La soirée n'est pas terminée, lui répondit-elle. Les divertissements vont bientôt commencer. Et que vous vouliez ou non vous joindre à nous, j'ai l'intention de participer.

– Vous espérez trouver un mari parmi cette éminente assemblée ?

Elle lui jeta un regard noir.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

– Cela m'importe de le savoir...

Il posa une main gantée sur sa joue. Des ondes de désir explosèrent immédiatement en elle. Elle voulait qu'il l'embrasse. Il la tentait, de toutes les façons qui ne convenaient pas. Ou peut-être, de toutes les façons qui convenaient.

Elle dut faire appel à toute sa volonté pour s'écarter de lui.

– Fuyez, si vous avez trop peur, le provoqua-t-elle. Ou alors joignez-vous à nous. A vous de choisir...

Hannah avait beaucoup joué aux jeux de société, lorsqu'elle était aux charades étaient très populaires. Mais comme les jeux qui leur étaient proposés sur le navire impliquaient des hommes et des femmes, elle supposait qu'ils devaient être très différents.

Un groupe de vingt dames et gentlemen se réunit donc dans le grand salon. Les serveurs avaient disposé des chaises en cercle, avec une petite table au milieu. Hannah aperçut une montre à gousset et une pantoufle sur la table, tandis que d'autres passagers cherchaient dans leurs affaires. Ils allaient jouer aux gages, comprit-elle.

Chaque joueur devait fournir un objet personnel qui serait mis aux enchères. Pour le récupérer, il devrait exécuter un gage, comme chanter ou danser. Le vicomte Brentford avait réclamé le rôle de commissaire-priseur, et à voir son expression amusée, il semblait se réjouir à l'avance de cette position de pouvoir.

Un moment plus tard, les valets apportèrent un grand paravent pour cacher la table, et les passagers passaient derrière un par un, pour déposer leur objet mis à prix. Hannah choisit un mouchoir brodé dans son réticule et le cacha dans sa main. Lorsqu'elle passa derrière le paravent, elle l'ajouta à la pile de gants, de chaussures, de bijoux et d'écharpes.

Puis elle retourna s'asseoir parmi les dames, espérant voir arriver le lieutenant. On lui servit un verre de xérès et elle en but une gorgée. L'alcool était moelleux et sucré, et elle commença à se détendre. Ce n'était pas du tout aussi décadent que sa mère le prétendait ! Elle posa son verre sur une table à côté d'elle, sentant sa peau s'échauffer.

Deux des gentlemen retirèrent le paravent, révélant une grande pile d'objets.

– Mes amis, commença le vicomte, je sais que beaucoup d'entre vous connaissent le jeu des gages. Néanmoins, ce soir, je suggère que nous utilisions ce jeu afin de réunir de l'argent pour une œuvre de bienfaisance, au lieu de seulement nous amuser.

Il échangea un coup d'œil avec sa femme et sa fille.

– Les dames feront des offres pour obtenir un gage des gentlemen, et les gentlemen feront monter les enchères pour les objets appartenant aux dames. Le plus offrant enverra la somme promise aux enfants pauvres et orphelins de Londres. Le propriétaire de l'objet devra exécuter un gage choisi par lui.

C'était un jeu scandaleux, qui pouvait impliquer une humiliation publique ou même un baiser. A la façon dont le xérès, le vin et le cognac continuaient à être servis, Hannah se dit que les choses pourraient bien déraper.

– Le gagnant des enchères rendra l'objet à son propriétaire quand le gage aura été effectué.

Le vicomte prit une cravate noire et lança un regard coquin aux dames.

– Commençons-nous les offres ?

Le pauvre Henry Vanderkind, propriétaire de la cravate, dut se mettre à quatre pattes et chanter *Frère Jacques*. Lady Howard, une veuve qui approchait de la soixantaine, rit aux éclats et promit cinquante livres pour les orphelins.

Pour se venger, Henry Vanderkind offrit trente livres pour le face-à-main de lady Howard et la fit bêler comme une chèvre, afin de récupérer son bien.

Les objets continuaient à être mis aux enchères et Hannah riait aux larmes. Elle n'avait pas compté quelle quantité de xérès elle avait bu, car un valet ne cessait de remplir les verres.

La pièce semblait s'incliner, le bourdonnement des voix lui arrivait comme à travers le brouillard. Elle poussa son verre de côté, espérant qu'elle n'aurait pas la migraine. Quelqu'un passa un plateau de fromages et elle en prit une tranche, heureuse de pouvoir raffermir son estomac.

A ce moment-là, elle aperçut Michael Thorpe. Il ne paraissait pas du tout amusé par le jeu.

Quand il surprit Hannah à le regarder, cependant, ses yeux noisette s'animèrent. Il posa les mains sur le dossier d'une chaise sculptée et, pendant un instant, elle se sentit la seule femme de la salle. Le reste de l'assistance semblait disparaître et son corps s'échauffait, tandis qu'elle soutenait son regard.

C'était certainement inconvenant, mais elle ne pouvait détacher les yeux de lui. Sa robe la serrait, son cœur s'emballait. Elle détourna enfin la tête, mais se rendit compte qu'il prenait un verre de vin. Sa bouche se pressa contre le cristal et elle imagina de nouveau les lèvres du lieutenant sur les siennes.

Michael traversa le salon pour aller se placer à l'autre bout de la pièce, mettant une bonne distance entre eux. Hannah remarqua que deux objets seulement restaient sur la table : son mouchoir et une montre d'homme.

Le vicomte adressa un signe de tête à sa fille et leva la montre. A voir la tension du lieutenant, Hannah supposa que ce devait être la sienne.

– Le dernier objet appartenant à un gentleman est cette montre à gousset, annonça lord Brentford. Elle est très lourde, je dois dire – sans doute en or massif. Commençons-nous les offres à cinq livres ?

Des mains de femmes s'élevèrent et Hannah vit que l'embarras de Michael grandissait. Il se tenait raide, les yeux au loin. Il avait desserré son écharpe, et sa jaquette noire était déboutonnée, laissant voir un gilet bleu vif. Il n'avait plus sa montre.

Les enchères montèrent, les femmes riant déjà à la pensée du gage qu'elles demanderaient.

– Avec un si beau gentleman, je demanderais un baiser, déclara l'une d'elle.

Une autre gloussa.

– Je l'embrasserais même sans la vente aux enchères, s'il me le demandait !

Hannah ne se joignit pas à elles, mais elle ne voulait pas non plus que Michael ait à exécuter un gage qui l'embarrasserait. A la façon dont il regardait la porte, elle n'aurait pas été surprise de le voir s'éclipser discrètement. Il ne semblait pas se soucier que la montre lui soit rendue ou non. Elle en déduisit donc qu'elle appartenait plus probablement au Graf von Reischor.

Quand Mlle Nelson fit l'offre la plus élevée de quatre-vingts livres, la vicomtesse secoua vivement la tête et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Hannah n'aima pas cela. Elles complotaient contre Michael, elle en était sûre. Elle en fut irritée, car elle ne voulait pas qu'il soit la risée des autres.

– Cent livres ! s'entendit-elle dire.

Faute de mieux, elle pourrait peut-être empêcher qu'il soit ridiculisé.

Des exclamations étouffées retentirent parmi les dames. L'une d'elles lui jeta un regard noir, comme si elle voulait la piquer avec une épingle à chapeau.

– Cent dix livres, contra Mlle Nelson.

– Deux cents livres !

Hannah ignorait si le xérés lui avait délié la langue ou si cette audace lui venait d'ailleurs. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle ne voulait pas perdre les enchères.

« Vous ne l'aurez pas », avait-elle envie de dire à Ophelia Nelson. Il semblait bien que son offre de deux cents livres ait fait taire la jeune fille. Le vicomte Brentford demanda s'il y avait d'autres offres, mais aucune ne vint. Hannah se leva, serrant les bras du fauteuil pour se soutenir. Avec une détermination qu'elle n'éprouvait pas vraiment, elle se dirigea vers la montre.

– Quel gage allez-vous demander au lieutenant Thorpe ? s'enquit le vicomte.

Hannah dévisagea Michael. Ses yeux noisette avaient une expression rigide, il serrait les mains sur ses côtés. Il ne savait pas pourquoi elle avait renchéri sur lui, et la tension de sa posture suggérait qu'il n'avait pas l'intention de faire ce qu'elle voudrait.

– Aucun, murmura-t-elle.

Il la regarda avec incrédulité pendant un long moment. Lorsqu'elle lui rapporta la montre, il hocha la tête d'une manière à peine perceptible.

– Voyons, voyons, lady Hannah, protesta une dame. Vous ne respectez pas les règles du jeu ! Le lieutenant doit exécuter son gage pour récupérer sa montre. Peut-être devriez-vous le faire chanter. Ou faire une démonstration de ses talents au combat.

Elle porta les yeux sur la silhouette musclée de Michael, sous sa jaquette ajustée.

– Je me réserve le droit de demander mon gage plus tard, répondit-elle.

Les dames glapirent de ravissement et elle regretta aussitôt cette déclaration scandaleuse. Peu après, l'attention générale se tourna vers le dernier objet – son mouchoir.

Le vicomte leva le fin morceau de tissu et décocha un sourire malicieux à Hannah.

– Messieurs, commençons-nous les offres pour ce ravissant mouchoir brodé ?

Michael se leva.

– Mille livres, dit-il doucement.

Il y eut une vague de discussions au sujet de cette somme exorbitante.

– Pour quoi, lieutenant ? demanda le vicomte.

– Pour le mouchoir de lady Hannah.

Il gardait les yeux rivés sur les siens.

– C'est mon offre.

Un silence embarrassé tomba sur la pièce et Hannah eut envie de disparaître sous la table. Juste ciel ! Mesurait-il ce qu'il avait fait ? A présent, tout le monde allait penser qu'ils avaient une liaison !

Il n'y eut pas d'autre offre. Michael prit le mouchoir, le mit dans sa poche et quitta le salon. Il n'avait pas demandé de gage et Hannah comprit qu'il attendait qu'elle le suive.

Le Graf secoua la tête avec réprobation. Hannah ne savait plus que faire. Le jeu n'était pas encore terminé, sans mentionner le fait que Michael ne possédait pas les mille livres qu'il avait offertes.

Son embarras s'accrut encore quand elle entendit deux dames spéculer sur leur relation et se demander si Michael allait ou non la demander en mariage.

Une chose qui n'arriverait jamais.

Ophelia Nelson se glissa près d'elle.

– N'allez-vous pas rendre sa montre au lieutenant Thorpe ?

Il fallut un moment à Hannah pour s'aviser qu'elle la tenait toujours à la main.

– Oh... Je finirai par la lui rendre, je suppose.

– Pourquoi a-t-il offert mille livres pour votre mouchoir ? Etes-vous fiancés ?

Hannah secoua la tête.

– Pas du tout ! Je ne sais pas pourquoi il l'a fait. Je suppose que cela lui a fourni une excuse pour quitter le jeu.

Son explication ne parut pas satisfaire la jeune fille.

– Voudriez-vous que je lui rende la montre à votre place ?

Les doigts d'Hannah se serrèrent sur l'objet en or. C'était une porte de sortie, un moyen pour elle de ne pas revoir le lieutenant. Elle regarda Mlle Nelson et vit l'espoir qui brillait dans ses yeux. Elle semblait penser sincèrement que le lieutenant Thorpe était un bon parti, un officier issu d'une famille noble.

– Non, merci.

Hannah se leva.

– Je vais m'en occuper moi-même.

Les autres dames avaient entamé un nouveau jeu, consistant à chercher un objet caché. Au bout de quelques minutes, Mlle Nelson les rejoignit, apparemment très déçue qu'on ait décliné son offre.

Le Graf von Reischor prit le bras d'Hannah alors qu'elle atteignait la porte, et l'avertit à mi-voix :

– Ne faites pas ça, lady Hannah. Votre réputation n'y gagnerait rien.

– Quoi qu'il reste de ma réputation, le lieutenant Thorpe l'a détruite par cette offre, rétorqua-t-elle. Il va m'en répondre.

Elle pinça les lèvres et continua son chemin.

Il lui restait moins de vingt-quatre heures pour prendre ses propres décisions. Qu'il soit ou non son escorte, le Graf ne contrôlerait pas ses actions ce soir-là.

– Je vais rendre la montre, lui dit-elle.

Le diplomate lui ouvrit la porte, faisant signe à Estelle de les accompagner. Baissant encore la voix, il ajouta :

– Quoi qu'il y ait eu entre vous, ne vous compromettez pas. Cet homme ne peut pas vous épouser.

Épouser le lieutenant Thorpe ? Un homme qui avait dit qu'elle n'était qu'une complication dont il ne voulait pas ? La frustration l'envahit et elle serra son éventail.

– Vous voyez des choses qui n'existent pas, monsieur l'ambassadeur.

– J'y vois plus clair que vous, semble-t-il. Et ni votre père, ni votre mère ne permettraient que vous parliez seule à un homme.

Elle inspira pour se calmer.

– Je ne serai pas seule. Et vous m'insultez en insinuant que je cherche une affaire de cœur !

– Une affaire de cœur est précisément tout ce que pouvez espérer de lui.

– Pourquoi ? Parce que vous pensez qu'il est apparenté à la famille royale du Lohenberg ?

Elle avait suggéré cela sous l'impulsion de l'énervement, mais l'ambassadeur pâlit.

– Gardez ce genre de théorie pour vous, lady Hannah.

– Vous n'êtes pas sérieux ?

– J'ai des yeux, ma chère enfant... N'importe quel natif du Lohenberg rencontrant le lieutenant Thorpe le verrait. Il ressemble assez au roi Sweyn pour être son fils.

– Vous n'avez pas de preuves de son droit de naissance.

– Non. Mais j'ai l'intention de découvrir la vérité.

Il posa la main sur la rampe de l'escalier.

– Tout contact avec lui comporte un risque. Sachez-le !

Hannah gravit les marches restantes et posa la main sur la porte qui donnait sur le pont-promenade.

– Je vais rendre une montre, rien de plus. Je ne vois pas de raison d'être effrayée.

Alors qu'elle sortait, elle entendit le Graf dire doucement :

– Il a des ennemis que vous ne pouvez même pas concevoir.

Michael mit le mouchoir dans sa poche, tout en se demandant s'il oserait ou non monter sur le pont supérieur. La mer était encore agitée ; le bateau tanguait malgré les moteurs à vapeur qui grondaient et la roue à aubes.

Il avait besoin de grand air et de la fraîcheur de la nuit. Lorsqu'il mit finalement le pied sur le pont supérieur de l'*Orpheus*, le roulis se fit plus prononcé. Le vent s'engouffrait dans les voiles et il entendait le grincement des cordages qui tiraient sur leurs nœuds.

Le jeu de gages avait pris un tour qu'il n'avait pas prévu, et se voir ainsi devenir l'objet des offres de ces dames l'avait profondément irrité. Lord Brentford lui avait quasiment offert la main de sa fille, alors qu'ils venaient juste de se rencontrer. Nul doute que si elle avait remporté les enchères, Mlle Nelson lui aurait demandé un baiser. Il ne le lui aurait pas donné. Il détestait que les gens le fixent avec des attentes qu'il ne pouvait ou ne voulait pas remplir.

Mais Hannah était intervenue, lançant une offre pour préserver son intimité. Elle avait fait face aux autres femmes, lui évitant un terrible embarras.

De même, il n'avait pas supporté l'idée qu'un des hommes présents au jeu puisse demander à la jeune fille d'exécuter son gage. D'où son enchère exorbitante et complètement déraisonnable.

« Cette femme n'est pas pour toi. Et elle ne le sera jamais. »

Il le savait. Hannah appartenait à l'aristocratie ; elle était un diamant qui avait besoin d'une riche sertissure pour briller de tout son éclat.

Mais il n'était pas un saint, sapristi ! Et malgré tout ce que lui criait sa raison, il la désirait... Il savait exactement comment il voulait vénérer son corps. Il voulait goûter sa peau, promener sa bouche sur sa chair, jusqu'à ce qu'elle crie de plaisir.

Quelle importance si un gentleman renchérisait ou non pour son mouchoir ? Elle méritait de faire un bon mariage. Heureusement, les hommes qui étaient à bord du navire n'avaient aucune idée du scandale.

Elle avait été si longtemps emprisonnée dans le cocon de son père. Elle avait maintenant une chance de faire sauter les règles rigides qui la contraignaient et de gagner sa liberté. Lui était un butor égoïste, de vouloir qu'elle se rende à lui !

Il posa la main sur le bastingage, fixant l'eau sombre. Qu'y avait-il en elle qui l'attirait ainsi, comme une graine attirée par le soleil ? Elle ne ressemblait en rien aux femmes qu'il avait connues. Dotée d'un bon cœur, bien élevée et très belle, elle était faite pour un lord anglais qui dormirait dans une chambre séparée et la laisserait organiser les menus et les réceptions de la maison.

Elle n'était pas faite pour un homme comme lui. Un homme aux besoins élémentaires, qui préférerait s'en prendre à sa sensibilité plutôt que de la préserver.

Cette offre de mille livres était parfaitement ridicule... Il avait voulu avertir les autres hommes de se tenir éloignés de la jeune fille, sans quoi ils pourraient le regretter. Comme un animal marquant son territoire, il avait fait valoir des droits sur elle.

Mais quels droits ? Et qu'était-il censé faire, maintenant ?

Des pas résonnèrent derrière lui. Il ne se retourna pas, persuadé qu'Hannah venait le rejoindre.

Mais il sentit qu'on lui passait une fine corde autour du cou et qu'on serrait. Des étoiles explosèrent devant ses yeux, ses poumons brûlèrent du manque d'air. Il passa très vite ses doigts entre son cou et la corde, pour stopper le nœud coulant, puis tenta de déséquilibrer son agresseur.

L'autre lâcha alors la corde et s'enfuit en courant, avant que Michael ait pu l'identifier.

Chapitre 11

Une forte vague frappa le navire, et Michael glissa en arrière. Sa tête heurta l'un des mâts ; il se releva, grimaçant de douleur. De l'eau salée éclaboussait le pont ; à distance, il entendait l'équipage se lancer des ordres.

Lorsqu'il revint à l'endroit où il avait été attaqué, il ne trouva rien. Aucune trace de l'homme, comme si son assaillant avait été un fantôme. Seule la peau à vif de sa gorge prouvait qu'il avait presque été étranglé.

– Lieutenant Thorpe ? appela soudain Hannah.

Au ton de sa voix, il était clair qu'elle n'avait pas vu ce qui venait d'arriver.

Michael ne se retourna pas immédiatement, scrutant les zones d'ombre du pont. Il ne voulait pas mettre la jeune fille en danger, si son agresseur revenait à la charge.

– Est-ce que tout va bien ? lui demanda-t-elle, en s'approchant. Vous paraissez... bizarre...

– Je vais bien.

Sa voix était plus rauque qu'il n'aurait voulu, et il toussa pour le cacher. Il sortit le mouchoir de sa poche et le lui tendit. Elle le prit, lui rendant sa montre en retour. Les doigts de Michael s'attardèrent sur sa paume.

Derrière lui, un léger bruit se fit entendre. Il ignorait s'il s'agissait d'un autre passager ou de son agresseur, mais il n'avait pas l'intention de rester là et de faire courir le moindre risque à Hannah.

– Nous devons quitter ce pont, lui dit-il. Maintenant...

Sans attendre de découvrir qui était l'intrus, il prit la jeune fille par la main et l'entraîna à l'intérieur. L'escalier menait aux cabines et il continua son chemin à travers le labyrinthe des logements de première classe, jusqu'à celui de la jeune fille. Heureusement, elle ne discuta pas et le laissa l'escorter.

– Où est votre femme de chambre ? lui demanda-t-il. Pourquoi êtes-vous seule ?

– Je l'ai renvoyée il y a quelques instants. Je ne pensais pas...

– Il n'est pas sûr pour vous d'être seule sur ce navire, Hannah ! A aucun moment, n'y circulez seule ! Promettez-le-moi...

Il n'avait pas eu l'intention de se montrer aussi sec, mais il ne voulait pas qu'elle prenne des risques pour lui.

La jeune fille remarqua soudain les traces sur son cou.

– Mon Dieu, que vous est-il arrivé ? Vous saignez et la peau est à vif.

– Ne vous souciez pas de ça.

Il allait partir, mais elle le retint.

– Attendez ici pendant que j'éloigne Estelle et Mme Turner... Nous n'avons pas fini de parler. Et si vous disparaissiez, je jure que j'irai vous chercher !

Il n'en doutait pas ; il la savait bien trop obstinée pour renoncer. Lorsqu'elle fut entrée dans la cabine, il se cacha dans un coin pour attendre.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit et Estelle s'engagea dans la coursive, suivie par la vieille dame. Michael attendit que les deux femmes arrivent au bout, puis il s'approcha.

Hannah l'attendait, debout, l'expression hésitante. Il savait, comme elle, qu'il était très inconvenant qu'il s'approche de sa cabine, encore plus qu'il y entre.

– Vous n'aviez pas besoin de les faire partir.

– Vous ne m'auriez pas dit la vérité, si elles étaient restées là. Et il vaut mieux que personne n'ait vent de notre conversation.

Elle raidit sa posture, lui faisant un signe de tête.

– Entrez et laissez-moi vous soigner, pour commencer.

Sans attendre de réponse, elle pivota et alla à sa coiffeuse.

Elle versa de l'eau dans la cuvette et y plongea son mouchoir. Lorsqu'elle jeta un coup d'œil à son cou, elle tressaillit. Même si ses intentions étaient bonnes, Michael doutait qu'elle ait jamais soigné une blessure de sa vie. Pour éviter de l'embarrasser, il lui prit le mouchoir mouillé des mains et se tamponna lui-même la gorge, surpris d'y éponger autant de sang.

– Dites-moi ce qui s'est passé, Michael. Je veux la vérité !

– Quelqu'un a tenté de m'étrangler juste avant que vous n'arriviez.

– Pour vous voler ?

– Me tuer, plutôt.

Elle pâlit, et serra ses mains contre sa poitrine.

– Vous êtes sûr de ça ?

– Ce n'est pas la première fois qu'on essaie de me tuer, mais d'ordinaire c'est quelqu'un de l'autre camp, sur le champ de bataille.

Saisissant l'une de ses mains, il lui demanda :

– Craignez-vous qu'il ne s'en prenne aussi à vous ?

– Me protégeriez-vous, si c'était le cas ?

– Qu'en pensez-vous ?

Elle ne répondit pas, mais tenta de libérer sa main. Michael reprit le mouchoir humide et continua à se nettoyer la gorge.

Elle l'arrêta.

– Attendez. Vous n'êtes pas au bon endroit...

Et, sans lui en demander la permission, elle dénoua son écharpe et ouvrit son col de chemise pour dénuder sa peau.

Même si l'eau était froide, il en sentit à peine la température, trop occupé à profiter de la proximité d'Hannah, debout entre ses jambes, les mains sur son cou. Il était terriblement excité de se trouver si près d'elle. Sa robe verte accentuait la rondeur de ses seins, la courbe de sa taille. Mais c'était son innocence qui était encore plus séduisante. Elle ne semblait pas comprendre ce que son simple contact lui faisait.

Elle tamponnait maladroitement sa chair entamée, mordant sa lèvre inférieure pour essayer de dominer son dégoût du sang. Il se tenait immobile, s'efforçant de ne pas réagir.

– Pourquoi quelqu'un voudrait-il vous tuer ? lui demanda-t-elle au bout d'un moment.

Il ne répondit pas et haussa les épaules.

– Parce que cette personne croit que vous êtes de sang royal..., murmura-t-elle alors, fournissant la réponse à sa propre question.

Michael ne confirma pas, même si son analyse était la même. Il n'y avait en effet pas d'autre raison pour qu'on veuille le tuer.

– Les contes de fées ne deviennent jamais réalité, Hannah. Un simple soldat ne peut pas se transformer en prince héritier.

Il sentait son parfum au jasmin, et quand elle eut fini de nettoyer sa gorge, elle posa les mains sur ses épaules.

– A moins que ce soldat ne soit déjà prince, sans le savoir.

Lui saisissant les poignets, Michael écarta ses mains.

– Ne faites pas ça, Hannah.

Elle eut un regard empli de confusion. Puis, brusquement, elle parut comprendre ce qu'il voulait dire. Son visage se colora, d'abord d'embarras, puis de colère.

– Essayez-vous de me ridiculiser, tout à l'heure ? lui demanda-t-elle. En offrant mille livres pour un mouchoir ? Ils ont dû croire que nous étions amants. Que je m'étais donnée à vous.

– Est-ce ce que vous êtes en train de faire ?

Il se leva si abruptement que les mains d'Hannah retombèrent brusquement le long de sa robe.

Il fallait qu'elle comprenne qu'elle tentait le diable, aussi !

– Vous n'aviez aucun droit de ternir ma réputation devant tous ces gens. J'ai quitté Londres pour prendre un nouveau départ. Et maintenant, je suis certaine qu'ils parlent de nous dans notre dos.

Elle recula, les mains serrées.

Il la regarda fixement, voulant qu'elle affronte la vérité en face.

– Vous ne désirez pas votre liberté autant que vous le pensez, Hannah. Vous aimez en fait les règles que vous prétendez détester.

Elle se tint immobile, tel un animal sauvage prêt à fuir.

– Vous ne comprenez pas !

– Si... Je comprends parfaitement.

Il franchit la distance qui les séparait, appuyant les mains sur la cloison derrière elle, l'emprisonnant dans le cercle de ses bras.

– Vous voulez deux choses à la fois. Deux choses contradictoires. Vous voulez qu'ils vous prennent pour une dame bien installée dans votre caste, et vous désirez secrètement la liberté d'une femme qui n'a plus rien à perdre.

– Non. Ce n'est pas cela !

Elle se protégea de ses bras, les nouant autour de sa poitrine.

Il laissa glisser ses mains sur sa taille fine, sentant la dureté de son corset sous sa robe.

– Pourquoi avez-vous fait une offre pour la montre ?

Elle prit un air coupable.

– Parce que je ne voulais pas que ces femmes vous traitent comme un morceau de viande que des chiens se disputent.

– Je ne me soucie pas de ce que les autres pensent de moi.

– Vous devriez peut-être.

Elle retint son souffle, quand ses mains remontèrent dans son dos.

– Vous n'êtes pas du tout l'homme que vous prétendez être, Michael.

– Peut-être... Mais ce qui est certain, c'est que je suis le genre d'homme avec qui vous ne devriez pas vous retrouver seule.

Approchant alors la bouche de son menton, il taquina sa mâchoire de ses lèvres, attendant qu'elle le repousse. Ce baiser la fit trembler et elle ne lui ordonna pas de s'écarter d'elle.

A la place, ses yeux s'emplirent d'indécision, presque comme si elle envisageait de se laisser séduire.

– Vous feriez mieux de trouver très vite un chandelier, la prévint-il. Ou je ne serai pas responsable de ce qui arrivera. Je vais prendre ce gage maintenant.

– Vous ne me feriez jamais de mal, murmura-t-elle.

Pour appuyer ses dires, elle posa ses paumes sur son cœur. Michael ne partageait pas cette certitude. Le seul fait d'être près d'elle, de la toucher de cette façon, lui rendait difficile toute forme de concentration.

La bouche d'Hannah s'était adoucie, légèrement entrouverte, dans l'attente de ce qui allait suivre. Mais il ne prit pas ce qu'elle offrait. Pas encore.

Il pressa seulement ses lèvres sur sa gorge, semant des baisers jusqu'à sa clavicule. Elle frémit dans ses bras, sans une protestation.

Le goût de sa peau, la façon dont ses paumes remontaient pour enlacer son cou... Il n'était pas sûr de pouvoir s'arrêter, si elle laissait les choses aller plus loin.

Il ôta ses gants et les laissa tomber par terre. Ses mains atteignirent le dos de sa robe, dont il défit les premiers boutons.

– Ça ne fait plus partie du gage !

Il taquina son épaule de ses dents, puis posa un baiser sur sa chair tendre, lui arrachant un soupir.

– Alors ordonnez-moi de partir...

Un mot, et il s'en irait. Elle pourrait se coucher dans sa chemise de nuit, ce soir, et imaginer tout ce qui ne se serait pas passé.

– Je vais prendre mon gage, moi aussi, murmura-t-elle. Vous allez me faire oublier toutes les règles.

Délibérément, elle caressa sa tête, puis ramena ses mains sur ses épaules.

Il défit encore trois boutons, dénudant plus de peau soyeuse, avant de relever son visage pour qu'elle le regarde. Son corps n'avait été touché par aucun autre homme, il en était certain. Juste par lui.

Il ignorait pourquoi elle le laissait prendre de telles libertés, mais il suspectait qu'elle n'avait pas une idée très précise de ce qui pourrait suivre.

– Voulez-vous un autre baiser, comme gage ?

Elle inspira vivement.

– Oui.

Il sourit contre sa bouche et la fit s'asseoir. Puis il s'agenouilla à ses pieds, touchant ses chevilles.

– Que... que faites-vous ?

Elle rabattit ses jupes, le visage pâle.

– Je vais vous embrasser...

Il fit remonter lentement ses mains sur ses mollets, caressant de ses paumes ses bas de soie.

– Vous n'avez pas dit où je devais vous embrasser !

– Mais, c'est qu... Je n'avais pas l'intention que vous... causiez ma perte.

– Je ne vais pas causer votre perte, ma douce. Je vais vous donner du plaisir. A moins que vous n'ayez trop peur ?

Elle était si pâle, si nerveuse que ses doigts s'incrustaient dans les bras du fauteuil. Et bien qu'il lui fût douloureux de mettre fin à ce jeu indécent, Michael commença à reculer. C'était probablement mieux ainsi...

Mais Hannah le surprit en attirant sa bouche sur la sienne. Elle chuchota contre ses lèvres :

– Je suis plus terrifiée que je ne l'ai jamais été de ma vie. Mais je ne veux pas que vous vous arrêtiez.

Il n'en fallut pas plus à Michael. Il s'empara durement de sa bouche, l'embrassant avec rudesse. Il pressa son corps contre le sien. Ses épaules se soulevaient, tandis qu'elle luttait pour reprendre son souffle. Afin de la soulager, il délaça son corset.

– Mais si quelqu'un vient ?

Il baisa un morceau de peau nue, passant sa langue dessus.

– Le risque rend la chose encore plus excitante.

Elle frissonna.

– Je ne devrais pas vous laisser faire... C'est mal.

– Mais vous trouvez que c'est agréable ?

Elle baissa la tête, comme pour se rendre.

– Oui. Et je commence à me demander ce qui me reste à perdre.

– Vous perdriez beaucoup trop.

Il prit ses mains et les posa sur son corselet. Ses paumes moulèrent ses seins et il les tint en place, la forçant à se toucher comme il le souhaitait.

Même si ses tétons se trouvaient sous le tissu, il savait qu'elle imaginait la sensation.

– Vous m'incitez à prendre un chemin que je ne devrais pas prendre.

– Je suis un pécheur. Je vis pour la tentation.

Elle s'appuya contre lui, le laissant guider ses mains. Elle avait du mal à respirer ; la pièce semblait tourner autour d'elle d'une manière qui l'enivrait.

Elle n'aurait jamais dû laisser entrer Michael dans sa cabine. Les avertissements de sa mère l'obsédaient, mais elle ne pouvait se résigner à arrêter. Pas encore.

Un plaisir défendu courait dans ses veines. Elle ne savait même pas que de telles sensations existaient. Son corps était brûlant, sa peau en feu et intolérablement sensible. Une tension douloureuse palpait entre ses jambes, et elle se sentait à la fois creuse et gonflée. Elle savait néanmoins que quoi qu'il ait dit, Michael s'arrêterait dès qu'elle le lui demanderait.

Il était peut-être homme à négliger les règles de la bienséance quand cela l'arrangeait, mais il ferait montre envers elle de son sens de l'honneur.

Dans un effort de reprise de contrôle, elle parvint à le repousser, l'écartant du fauteuil. Elle se leva. Elle avait besoin de savoir si elle faisait bien d'être avec lui.

Comme elle s'y attendait, il recula, le visage impassible. Sa jaquette noire tombait parfaitement sur ses larges épaules ; en tenue de soirée, il était plus beau encore. A la lumière de la lampe, ses yeux noisette étaient presque noirs, brûlants de désir.

On avait essayé de le tuer, et cependant il ne montrait aucun signe de peur. Hannah supposa que les soldats étaient habitués au risque de la mort. Sa maîtrise de soi et son courage piquaient son intérêt. La tentaient d'une manière qu'elle ne comprenait pas.

– Michael ?

– Oui ?

« Touchez-moi encore. Embrassez-moi... »

Elle n'osait prononcer ces mots à voix haute, pourtant, elle ne voulait pas qu'il parte. Elle ne savait pas ce qui lui prenait. C'était peut-être le vin. Peut-être le désir de prendre enfin ses propres décisions. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle ne voulait pas être seule.

– Si je vous demandais... plus qu'un baiser ?

Il se tint si immobile qu'elle se demanda si elle n'avait pas commis une grave erreur en posant cette question. Ses joues brûlèrent d'embarras pendant que le silence s'étirait.

– Je ne suis pas l'homme qu'il vous faut, Hannah. Je ne pourrai jamais vous épouser.

Par son honnêteté, il voulait tempérer son désir. Mais elle avait toujours su qu'il n'y avait pas d'avenir pour eux.

– Je sais, s'entendit-elle répondre. Ce n'est pas ce que je veux de vous.

Elle se tenait très droite, comme pour empêcher sa raison de s'effriter. Quelle importance, si elle le laissait l'embrasser, lui montrer les mystères d'une liaison défendue ? Sa réputation était déjà en lambeaux.

Elle resta à une longueur de bras de lui, l'invitation planant entre eux. Puis Michael s'avança de nouveau, jusqu'à ce qu'elle sente la chaleur de son souffle sur son front. Sa proximité physique occultait toutes ses pensées, semait le plus grand trouble en elle.

Il prit sa paume et posa un léger baiser dessus.

– Vous n'êtes plus tout à fait vous-même, ce soir, Hannah...

– Vous avez raison.

Elle porta la main de Michael à sa joue, ne se souciant plus de savoir si c'était bien ou mal. Le besoin de se rebeller contre un carcan de principes rigides et entravant augmentait à chaque seconde.

– J'ai exactement quinze heures pour continuer à ne plus être moi-même. Jusqu'à ce que nous quittions ce bateau.

Il laissa descendre sa main dans son dos, et elle sentit sa paume sur sa peau. Il défit encore quelques boutons, glissant ses doigts sous l'étoffe de sa robe.

C'était sa dernière chance de dire non. Voulait-elle se compromettre définitivement avec un soldat ? Avec un homme qui n'avait pas d'avenir et ne pouvait prendre soin d'elle ? Mais qui faisait battre son cœur comme jamais aucun homme ne l'avait fait ?

« Oui ! »

Elle tendit les mains vers lui et les posa sur sa jaquette, puis elle leva sa bouche vers la sienne, provocante, déterminée.

Ce fut sa dernière pensée claire avant qu'il ne prenne le contrôle de la situation. Il la pressa contre la cloison, sans plus lui laisser aucune chance de s'échapper. Elle était consciente de ses mains qui finissaient de déboutonner sa robe. A son tour, elle lui ôta sa jaquette et dénoua son écharpe.

– Je déteste la mode féminine, dit-il, les dents serrées.

Malgré ses couches de dessous, il réussit à délayer quelques jupons et à la débarrasser de sa lourde crinoline. Sans leur volume pour supporter sa robe, l'étoffe tomba platement. Hannah se sentit soudain toute petite, complètement à sa merci. Il finit de la dévêtir, ôtant chaque pièce de sa toilette jusqu'à ce qu'elle se tienne devant lui dans sa camisole et son pantalon.

La réalité de sa décision la frappa alors comme si l'on venait de lui jeter à la figure un seau d'eau glacée. Pourquoi rejetait-elle toutes ses inhibitions, tout ce qu'on lui avait appris, pour un homme qui reconnaissait qu'il ne pouvait lui offrir d'avenir ?

« Il n'est rien », lui rappela sa raison.

« Il est tout », protesta son corps.

Une heure plus tôt, quelqu'un avait essayé de le tuer. Et la pensée qu'elle aurait pu perdre cet homme, alors qu'elle commençait juste à le connaître, s'immisça dans son cœur et lui fit mal. Il devait ce soir lui appartenir, comme elle le devait aussi...

Michael insinua sa langue dans sa bouche, et ses seins se tendirent immédiatement, comme s'il en avait embrassé les pointes. Elle sentit une moiteur entre ses cuisses et serra les jambes. Personne ne l'avait jamais préparée à ceci, et elle était trop effrayée pour lui demander ce qui se passait.

Il éteignit la lampe, plongeant la cabine dans l'obscurité.

– Venez ici, la pressa-t-il, en lui prenant la main.

Il la guida vers lui et elle s'avisait qu'il était assis dans le fauteuil. Il l'attira sur ses genoux.

Sa féminité s'en trouva intimement pressée contre sa dure érection, et la seule barrière entre eux n'était plus constituée que de deux épaisseurs de tissu : le linon fin de son sous-vêtement et la toile plus épaisse du pantalon de Michael. Elle s'accrocha à lui, glissant ses doigts dans ses cheveux.

Dans le noir, sa peau devint encore plus sensible. Elle ignorait ce qu'il allait faire, et cela l'excitait et la terrifiait à la fois.

Il coula les mains dans ses cheveux et les épingle s'éparpillèrent sur le sol. Il caressa ses longues boucles soyeuses tout en l'embrassant.

Elle posa les mains sur son torse et il perçut son désir de le toucher. Il défit sa chemise, glissant ses petites mains fines sous l'étoffe. Ses pectoraux étaient durs, son pouls rapide. Sa peau nue réchauffait les doigts d'Hannah.

– Etes-vous certaine de le vouloir ? murmura-t-il, avant de l'embrasser profondément.

Quand il s'écarta d'elle, elle ne put répondre, ne sachant ce qu'elle devait dire. Les choses étaient déjà allées trop loin.

Elle le désirait. Mais le prix n'était-il pas trop élevé ?

Quand il passa la main entre ses jambes, elle frissonna. Ses doigts touchèrent son pantalon et elle rougit, sachant qu'il pouvait sentir la moiteur qui en mouillait l'étoffe. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait, et cela l'embarrassait.

– Je sais que vous avez peur de moi.

– Un peu, avoua-t-elle. Je ne sais que faire...

La main de Michael se glissa dans l'ouverture de ses dessous et atteignit sa féminité. L'excitation et l'embarras d'Hannah étaient à leur comble.

– Donnez-vous à moi, Hannah. Laissez-moi vous toucher comme j'en ai rêvé.

Elle ignorait ce qu'il voulait dire, jusqu'à ce que son pouce frotte un petit bouton qui se cachait dans ses replis les plus intimes. Un cri rauque se coinça dans sa gorge et elle s'obligea à ne pas gémir.

En un rythme doux, il la caressa, faisant naître une onde de chaleur au creux de son ventre.

– Vous êtes magnifique, ma douce...

Il l'inclina en arrière, taquinant sa gorge de sa bouche tandis qu'il accroissait le rythme de sa caresse.

– Si je le pouvais, je serais en vous en cet instant.

Était-ce ce qui se passait entre un homme et une femme ? Elle sentait la dureté de son sexe contre l'intérieur de sa cuisse, et la pensée de Michael entrant en elle provoqua une réaction qui la rendit encore plus humide. Il continuait à la caresser, se servant de l'étoffe pour titiller cette perle sensible dont elle ignorait l'existence jusqu'à cet instant.

Elle combattit la vague montante du plaisir qui menaçait de la submerger. Il insinua légèrement un doigt en elle, caressant l'entrée de sa féminité.

– Je ne comprends pas, dit-elle, le visage brûlant d'embarras. Comment pourriez-vous être en moi ?

On ne lui avait jamais rien appris sur l'amour physique, et elle se demandait si la façon qu'il avait de la toucher était une pratique courante entre maris et femmes. D'une manière quelconque, elle soupçonnait que non. Un tel désir lui faisait l'effet d'une expérience unique.

Il amena sa main sur son pantalon, lui laissant sentir la ferme longueur qui se pressait contre l'étoffe. Elle fut stupéfaite de son épaisseur, de cette bosse de chair masculine et dure.

– Cette partie de moi se glisserait profondément en vous...

De nouveau, sa main revint à elle pour toucher son intimité. Il la pressa contre sa chair sensible, enfonçant un doigt en elle pour lui montrer ce qu'il voulait dire.

– Quand vous êtes humide comme ça, la chose est plus facile...

Il captura sa bouche, continuant à la caresser. Alors un phénomène inattendu commença à se manifester en elle. Son souffle se fit plus rapide, son dos s'arqua instinctivement.

Il la caressa plus vite, faisant s'écrouler ses inhibitions jusqu'à ce qu'une sensation brûlante la transperce et la pousse vers le bord d'elle ne savait quoi. Il ralentit le rythme de ses caresses, rendant la pression plus profonde.

– Laissez-vous aller, Hannah.

Elle luttait contre la chaleur intense qui s'amassait en elle. L'intérieur de ses cuisses était aussi doux que de la soie et réclamait davantage.

Puis le plaisir la frappa, subit, impérieux, la faisant frémir contre sa main. Elle n'avait jamais rien ressenti de tel. Michael continua à promener sa paume sur sa féminité, jusqu'à ce qu'elle tremble sous l'effet du choc qui se répandait en elle en ondes délicieuses.

Il retira alors sa main, le souffle court. Il pressa de petits baisers sur sa tempe tandis qu'elle s'accrochait à lui. Rien n'aurait pu la préparer à cette extase des sens.

– Est-ce que... est-ce que cela aurait été pareil, si vous m'aviez fait l'amour ? lui demanda-t-elle, haletante.

– Mieux, lui assura-t-il.

Une forte tension perçait dans sa voix, témoignant de sa lutte contre sa propre frustration. Un moment après, il remit Hannah sur ses pieds et ralluma la lampe. La lumière blessa les yeux de la jeune fille, rompant le sortilège.

Elle réalisa alors qu'elle était en dessous des plus légers. Elle aurait aussi bien pu être nue devant lui.

Sans la regarder, il ramassa sa jaquette.

Qu'avait-elle fait ? Pourquoi avait-elle succombé ainsi à la tentation ? Que pouvait-elle lui dire maintenant ?

Quand il se tourna face à elle, toutes ses émotions étaient masquées, comme s'ils n'avaient fait que converser ensemble.

– Je vais vous aider à vous rhabiller avant de partir, dit-il enfin.

Elle aurait refusé, si elle avait pu se débrouiller seule. Elle rattacha ses jupons, incapable de le regarder en face. Des larmes irrationnelles lui piquaient les yeux, mais elle les contint. Michael leva sa robe, la fit passer par-dessus sa tête et l'aida à la reboutonner.

Malgré la profonde langueur qui pénétrait chaque pouce de son corps, elle se sentait comme un objet en cristal prêt à se briser.

– Allez-vous bien ? lui demanda-t-il.

Non. Non, elle n'allait pas bien. Mais elle se força à hocher la tête.

– Bien sûr. Pourquoi n'irais-je pas bien ?

Il lui caressa les épaules de ses mains, n'en croyant rien. Il la fixait de ses yeux noisette, avec une telle intensité qu'elle se demanda quelles paroles muettes il était en train de lui adresser.

– Soyez prudent quand vous rejoindrez votre cabine, lui dit-elle.

Il inclina la tête.

– Fermez votre porte à clé jusqu'à ce que Mme Turner et Estelle reviennent.

Le soldat reprenait le dessus.

– Ne vous inquiétez pas pour moi.

Il fit un pas en arrière et un léger tintement résonna. Il se baissa pour ramasser l'objet. C'était une fourchette.

– Comme c'est étrange, observa Hannah. Je n'ai pas apporté de couverts dans la cabine.

Tous deux regardèrent mieux l'intérieur de la pièce, remarquant soudain des articles qu'ils n'avaient pas vus auparavant. De l'argenterie, des épingles à cheveux, un collier de perles... des objets disparates qui étaient arrangés selon un motif.

– C'est vraiment curieux, répéta Hannah. Qu'est-ce que c'est, à votre avis ?

Mais Michael ignore sa question, ouvrant déjà la porte.

– Où avez-vous dit à Mme Turner d'aller ?

Elle haussa les épaules.

– Je leur ai seulement dit de revenir dans une heure. Je supposais qu'elle resterait avec Estelle.

Il jura et sortit dans la coursive.

– Il faut que je la trouve !

« Pas nous, pensa-t-elle. *Je.* »

Etait-il si impatient de la mettre de côté, maintenant ?

– Qu'est-ce que vous ne me dites pas, à propos de Mme Turner ?

Il désigna le périmètre dessiné par l'argenterie.

– Elle a eu une de ses crises. Je dois la retrouver avant qu'elle ne se fasse du mal.

Il serait assez facile de le laisser partir, de lui souhaiter bonne chance, songea Hannah. Mais elle se sentait responsable. Sans son ordre, la vieille dame serait encore dans la cabine, probablement endormie.

Elle prit sa pelisse et coiffa un bonnet.

– Je vais avec vous, déclara-t-elle d'une voix qui ne souffrait aucune contradiction.

Chapitre 12

Sur le pont supérieur, le navire tanguait sous l'assaut des vagues. Une poignée de lampes à huile trouaient l'obscurité. Plusieurs matelots ajustaient les voiles, tandis que le grondement sourd du moteur à vapeur retentissait.

Michael tenait fermement la main d'Hannah, se demandant pourquoi il avait accepté qu'elle l'accompagne. Il n'y avait aucune raison de l'amener avec lui, quand sa présence serait notablement déplacée. C'était irrationnel et dangereux.

Mais il ne voulait pas la laisser seule, pas après avoir lui-même été attaqué. Et surtout pas après ce qui venait de se passer entre eux.

Il avait dû faire preuve de la plus grande retenue pour ne pas la posséder immédiatement. Il ne doutait pas qu'il aurait pu le faire. Hannah avait répondu à ses caresses avec une passion qu'il n'aurait jamais imaginée.

L'image affolante de ses jambes nouées autour de sa taille, pendant qu'il s'enfourrait profondément en elle, fut comme une flamme attisant sa concupiscence. Il fit un effort pour se rappeler qu'elle était une lady, pas une femme avec qui s'amuser. Elle avait le cœur tendre, et tout en elle le captivait.

Il ne pouvait pas la déshonorer. S'il prenait son innocence, elle en paierait un prix bien trop élevé. Il ne pouvait détruire ses chances de faire un solide mariage, quelle que soit la force avec laquelle il la convoitait.

Pourtant, la pensée d'un autre homme partageant l'intimité d'Hannah lui fit serrer les poings de rage. Au dîner, ce soir-là, il avait bien vu la façon dont les gentlemen présents la regardaient. Mais quel droit aurait-il eu de s'en révolter ? Aucun. Ni alors, ni maintenant, ni jamais.

Il serrait sa petite main dans la sienne, examinant les lieux en quête d'un signe du passage de sa vieille amie. Lorsqu'ils passèrent près d'un marin, il attira la jeune fille à lui, à la fois pour la protéger du roulis du navire et pour lancer un clair avertissement aux matelots.

Le quartier-maître s'avança et les arrêta.

– Pardonnez-moi, milady, milord... mais les passagers ne sont pas admis sur le pont à cette heure. Vous feriez mieux de retourner à votre cabine. Ordres du capitaine.

Michael n'en fut pas surpris, étant donné l'état d'agitation des flots, mais il se moquait des ordres du capitaine. Quand Mme Turner avait une de ses crises, on ne pouvait savoir ce qu'elle ferait. Il ne voulait pas qu'elle tombe à la mer et se noie, si sa folie la poussait à l'imprudence. Elle était en quelque sorte la seule famille qui lui restait et il veillerait sur sa sécurité à tout prix.

Il fit face au quartier-maître avec toute sa prestance et son autorité d'officier.

– Une des domestiques de lady Hannah a disparu. Nous pensons qu'elle a pu se perdre.

L'homme haussa les épaules.

– Je ne l'ai pas vue. Elle est peut-être allée retrouver quelqu'un.

Son sourire irrespectueux suggérait qu'il soupçonnait Hannah et Michael d'avoir fait la même chose.

Michael lui décocha un regard cinglant. Il était bien conscient de ce que la présence d'Hannah à ses côtés pouvait laisser à entendre, mais il ne permettrait pas qu'on l'insulte. Le marin se redressa et son sourire s'évanouit aussitôt.

– C'est une femme d'environ soixante ans, avec des cheveux gris bouclés et des yeux marron clair, précisa-t-il. A peu près de cette corpulence...

Il indiqua d'un geste l'embonpoint de Mme Turner, bien qu'elle ait perdu beaucoup de poids depuis qu'elle perdait aussi la tête, oubliant trop souvent de manger.

– Désolé, milord. J'ai la charge du gréement et de l'équipage du pont. Mais je vais envoyer un matelot regarder pour vous, si vous voulez.

– Oui, merci...

Entre-temps, eux-mêmes poursuivraient leurs recherches. Il fit un brusque signe de tête avant de reprendre la main de la jeune fille. Il avait l'intention d'inspecter chaque pouce du pont supérieur, pour s'assurer qu'ils n'avaient pas manqué la vieille dame.

Ensemble, ils traversèrent le pont, se glissant dans l'ombre quand un matelot ou un officier approchait. Il était presque impossible d'y voir, à la faible lumière ambrée des lampes à huile.

Mais la chance était avec eux : quelques minutes plus tard, Michael aperçut un bonnet rouge.

– Elle est ici..., dit-il, gardant fermement la main d'Hannah dans la sienne.

La voix vacillante de Mme Turner leur parvint d'en haut. Michael leva les yeux et la vit qui se tenait au gréement, son corps se balançant au rythme des vagues.

– Oh, mon Dieu ! dit Hannah dans un souffle, en l'apercevant. Que fait-elle là-haut ? Elle va tomber et se rompre le cou !

– Pas si je peux la rejoindre avant.

Michael ôta sa jaquette et empoigna l'épais cordage, grimant dans les enfléchures. Lorsqu'il fut assez proche d'elle pour se faire entendre, à travers le bruit des vagues et du vent, il lui cria :

– Abigail ! Laissez-moi vous aider à descendre !

Il faisait si sombre qu'il doutait qu'elle puisse voir son visage. Si elle ne le reconnaissait pas, cela poserait un problème.

– Henry ? appela-t-elle. C'est toi ?

Michael songea à mentir, si cela pouvait la rassurer. Mais si elle apercevait son visage, elle pourrait paniquer et tomber.

– Non. C’est Michael Thorpe !

Au début, elle ne dit rien, ce qui lui donna de l’espoir. Ses jupes et ses jupons gonflaient dans l’air de la nuit, tandis qu’elle s’agrippait aux cordages.

– Voulez-vous me laisser vous aider à descendre ?

– Je ne connais personne du nom de Michael. Restez loin de moi pendant que j’attends mon Henry !

Elle se remit à chanter d’une voix aiguë :

– Folle. Elle est devenue folle, car son garçon est parti...

Puis sa voix se tendit de larmes.

– Ma faute. C’est ma faute si c’est arrivé... Je ne voulais pas qu’il meure, voyez-vous...

– Chut... Chut...

Il tendit le bras pour la saisir par la taille, mais elle lui donna une tape sur la main.

– Vous n’êtes pas mon Henry ! Je ne vous connais pas. Eloignez-vous de moi !

Le vent secouait violemment les cordages, et la main avec laquelle Abigail Turner se retenait glissa. Elle poussa un glapissement de frayeur en se sentant tourner, pirouetter vers le bas. Michael la rattrapa de justesse et la remit d’aplomb.

Sapristi ! Leur équilibre précaire sur ce perchoir rendait trop dangereuse toute tentative de la saisir contre son gré. Ils pouvaient lâcher prise et tomber. La vieille dame était à près de six mètres de hauteur, et même si elle se trouvait plutôt au-dessus du pont, il y avait la possibilité qu’elle glisse et tombe par-dessus bord.

Michael jeta un coup d’œil en bas : Hannah grimpeait vers eux.

– Laissez-moi essayer, Michael...

Quand elle approcha, il constata qu’elle avait noué ses jupes à chacune de ses chevilles.

Il refusa sans hésiter.

– Non ! Hannah, redescendez immédiatement !

Il ne mettrait pas la jeune fille en danger.

– Redescendez ! répéta-t-il.

Mais elle ignora son ordre, continuant son ascension. Leur poids fit se tendre l’enfléchure.

– Vous l’effrayez, insista Hannah. Je suis une femme. Elle me laissera l’aider.

Alors qu’il allait encore discuter, elle lui toucha le coude.

– Restez au-dessous de nous, pour le cas où l’une de nous tomberait...

Mme Turner s’était remise à chanter, la voix frêle et enrouée.

– Michael, je vous en prie, l’implora Hannah. Si vous essayez de la forcer à descendre, elle se débattrra et vous serez blessés tous les deux.

Elle avait raison. Même s’il ne voulait pas qu’elle prenne de risque, il allait lui donner une chance. Avec beaucoup de réticence, il redescendit au-dessous d’elles. Il entendit Hannah parler doucement à la vieille femme.

– Je lui ai demandé de nous laisser tranquilles. Il est parti et ne vous fera pas de mal.

– Ils ont essayé de l’emmener, dit Mme Turner, qui pleurait maintenant. Mon garçon...

Hannah reprit la parole, si doucement que Michael ne comprit pas ce qu’elle disait. Il se tenait fermement aux enfléchures, les observant toutes les deux. Des minutes interminables s’écoulèrent.

Puis la vieille femme commença lentement à redescendre, Hannah à côté d’elle. Michael gardait les mains sur les cordages, prêt à arrêter une chute, si l’une d’elles glissait.

Plusieurs matelots s’étaient rassemblés en bas et il leur ordonna de s’en aller. Le quartier-maître voulut s’excuser, mais il l’interrompit, protégeant les deux femmes de son regard.

– Je vais les ramener à leur cabine, dit-il fermement.

Le soulagement l’envahit quand elles furent enfin en sécurité sur le pont. Hannah tenait la main de Mme Turner et lui parlait doucement.

Ce qu’elle venait de faire était inouï ! Les femmes ne grimpaient pas à six mètres au-dessus du sol, d’ordinaire, pour sauver une étrangère. Il avait envie de serrer la jeune fille contre lui, pour son courage, heureux aussi qu’elle ait remis pied sur le pont saine et sauve.

Il savait qu’elle n’aurait pas dû prendre un tel risque cependant. Même si sa raison lui disait que les deux femmes allaient bien, les choses auraient pu se terminer autrement. Il ne pouvait laisser Hannah se remettre en danger de cette façon.

Estelle les attendait à la cabine. Les deux femmes étaient gelées et les dents d’Hannah claquaient. Les yeux de la soubrette s’élargirent à la vue de sa maîtresse décoiffée par le vent, les habits en désordre.

– Lady Hannah, que vous est-il arrivé ?

Hannah n’avait pas envie de s’expliquer. Elle ne voulait pas que sa mère puisse apprendre un mot de l’incident.

Ignorant la question, elle déclara :

– Je vous avais ordonné de veiller sur Mme Turner, mais vous avez négligé vos devoirs, à ce qu'il semble !

Estelle balbutia des excuses, mais Hannah en avait assez.

– Il suffit ! Aidez-la plutôt à se mettre au lit !

Estelle jeta un coup d'œil à Michael, qui la fixa jusqu'à ce qu'elle s'occupe de sa vieille amie.

Hannah allait les aider, mais le lieutenant refusa de lâcher son poignet et l'entraîna dans la coursive faiblement éclairée. Il la força à tourner le coin, pour se mettre hors de vue.

– Qu'est-ce qui vous a pris de faire quelque chose d'aussi dangereux ?

Hannah savait que son geste était périlleux, mais rester sur le pont n'aurait servi à rien.

– Je ne sais pas. J'ai pensé que vous auriez besoin d'aide, répondit-elle à mi-voix, lui sachant gré de frotter ses mains gelées.

– Je n'avais pas besoin que vous vous brisiez le cou !

Il l'attira à lui, laissant la chaleur de son corps réchauffer sa peau glacée.

– Vous auriez pu vous tuer.

– Vous aussi !

Elle recula, tentant de réprimer son claquement de dents.

– Vous m'avez demandé de vous aider à veiller sur votre amie. Et vous lui faisiez peur. Monter m'a semblé le seul moyen de la rassurer et de la décider à me suivre.

Il ne dit rien, mais lui caressa les cheveux.

– Ne refaites plus jamais une chose pareille, Hannah...

Il la tenait serrée contre lui, comme s'il ne voulait plus jamais la laisser partir.

Contre tout bon sens, Hannah l'enlaça en retour. En ce fugace instant de solitude, il effleura sa tempe de sa bouche. Elle ferma les yeux, souhaitant de tout son cœur qu'il n'y ait pas autant d'obstacles entre eux.

Il ne lui avait pas fait de promesses et ne le pouvait pas. Elle le savait. Un monde les séparait. Tout ce qu'ils pouvaient partager était quelques moments volés. Et plus pour très longtemps...

Le lendemain soir, ils arriveraient à Brême. Le jour suivant, il la laisserait chez ses cousins et ils ne se reverraient plus.

Michael prit son visage entre ses mains, l'enveloppant d'un tendre regard.

– Merci pour ce que vous avez fait.

Elle s'efforça de sourire, surprise par cette déclaration.

– Je vous en prie. J'espère que Mme Turner ira mieux demain matin.

– Allez dormir, maintenant.

– Je doute de pouvoir.

Elle était encore toute remuée, après ce qui était arrivé, et surtout après la façon dont il l'avait caressée.

– Michael..., murmura-t-elle. A propos de ce qui s'est passé entre nous...

– Ça ne se reproduira pas.

Il retira brusquement ses mains. Elle se sentit de nouveau profondément embarrassée ; il lui avait tant révélé d'elle-même.

– Bien, dit-elle.

Et sans un mot de plus, elle retourna à sa cabine, afin qu'il ne voie pas ses larmes.

Hannah ne parut pas au petit déjeuner, dans la salle à manger des premières classes, le lendemain matin. Estelle indiqua à Michael qu'elle avait fait apporter un plateau dans sa cabine, et il supposa que la jeune fille avait besoin de dormir, après la nuit agitée qu'elle avait passée.

Un peu plus tôt, il était retourné sur le pont supérieur, à l'endroit où ils avaient retrouvé Abigail Turner. Voir les étroites enfléchures dans le soleil du matin lui avait presque donné le vertige. Si l'un d'eux était tombé par-dessus bord, il aurait pu être déchiqueté par la grande roue à aubes.

Il n'aurait jamais dû laisser monter Hannah. Elle aurait pu si facilement être blessée ou tuée ! Un terrible accident qui serait retombé sur ses épaules et qui aurait nourri en lui une profonde culpabilité, comme celle qu'il ressentait vis-à-vis de ses camarades, depuis la bataille de Balaclava.

Il retourna sur le pont-promenade, sans apercevoir ni Mme Turner ni Hannah. Il n'allait pas frapper à la porte de sa cabine, il avait déjà enfreint assez de convenances comme cela. Mieux valait qu'il garde ses distances et espère simplement la rencontrer par hasard.

Et ce fut ce qui arriva. Il les trouva dans le grand salon. Hannah portait une robe rose à manches longues et à fronces, garnie de dentelle. La garniture cousue sur son corselet descendait en pointe vers sa taille. Un bonnet assorti, orné de rubans et de dentelle, encadrait son visage. N'était la fatigue de ses yeux, nul n'aurait remarqué que quelque chose n'allait pas. Elle porta immédiatement son regard vers son cou, mais il avait caché sa blessure avec une écharpe haute.

Abigail Turner était assise à côté d'elle, vêtue de sa robe noire de deuil. Son visage rayonna, quand elle le vit entrer.

– Michael ! s'écria-t-elle. Vous allez vous joindre à nous, n'est-ce pas ?

Dans ses mains, elle tenait un jeu de cartes.

– J'apprends à lady Hannah à jouer au piquet.

Il n'était pas certain que ce soit une bonne idée.

– Je pensais que les dames n'étaient pas censées jouer aux cartes..., dit-il.

Abigail Turner tira une chaise pour lui.

– Alors, nous ne serons pas des dames aujourd'hui !

Une énorme tranche de gâteau au chocolat occupait toute la surface de l'assiette posée près d'Hannah. La jeune fille en prit tranquillement une bouchée, comme si elle défiait l'étiquette de la priver d'un tel délice. Michael la regarda dévorer le dessert, se rappelant l'expression qu'elle avait eue la nuit précédente, quand il lui avait dévoilé une partie des plaisirs recelés par sa féminité.

Il s'empressa de s'asseoir pour cacher sa réaction à ce souvenir.

Sa vieille amie distribua les cartes.

– Je sais que vous avez déjà joué, Michael..

Il garda les yeux rivés sur le visage d'Hannah, pendant qu'elle savourait le gâteau.

– Oui.

– Alors, vous pourrez apprendre à lady Hannah tout ce qu'elle a besoin de savoir.

Michael ne répondit pas, observant Hannah qui se léchait les doigts. Il y avait beaucoup de choses qu'il souhaitait lui apprendre, et pas une seule n'avait trait aux cartes.

Hannah prit ses cartes avec un petit sourire penaud.

– Je ne suis pas très bonne aux cartes. On ne m'a jamais autorisée à jouer.

Michael prit les siennes, les regardant à peine.

– Pourquoi ?

– Ma mère pense que les jeux de cartes sont des jeux de hasard, donc défendus. Elle ne voulait pas que je risque la damnation éternelle !

– Il y a des manières bien pires de pécher, fit-il remarquer.

Hannah devint écarlate ; Michael eut un petit sourire de satisfaction, en constatant l'effet que ses paroles avaient produit sur elle.

– Qui commence ? demanda-t-il, venant charitablement à son secours, après l'avoir lui-même plongée dans l'embarras.

– Lady Hannah va tirer la première.

Il examina sa main, deux valets et la reine de pique parmi d'autres cartes de moindre valeur.

– Voulez-vous parier sur la partie ? s'enquit-il.

– Oh oui ! Nous devrions parier, s'enthousiasma Abigail. C'est ce qui rend les cartes si divertissantes !

Michael posa ses cartes retournées sur la table, attendant qu'Hannah joue.

Lorsqu'elle leva les yeux, son regard vert se posa sur sa bouche. Il vit les traces de chocolat sur ses lèvres. En cet instant, il avait envie de les lécher, de dévorer sa bouche et de l'attirer à lui.

– Que pourrions-nous parier ? demanda-t-elle, un peu de rose aux joues. De l'argent que nous n'avons pas ?

Il comprit qu'elle faisait allusion aux mille livres imaginaires qu'il avait offertes pour son mouchoir.

– Pas d'argent.

– Alors quoi ?

Il eut une inspiration et fit signe à l'un des serveurs. Après une brève discussion, celui-ci hocha la tête et disparut.

– Attendez et vous verrez.

Quand le domestique revint, il tenait un plateau de petits fours et de caramels.

– Nous allons jouer pour des douceurs, déclara-t-il.

– Lieutenant Thorpe, vous êtes un homme de génie, murmura Hannah.

Son visage rayonnait d'une nouvelle détermination à gagner.

Il appuya son bras sur la table, l'observant tandis qu'elle se concentrait sur ses cartes. Mme Turner lui expliqua les règles, la pressant de choisir cinq cartes à échanger dans son jeu.

– Le sept est la plus petite carte et l'as la plus forte. Vous devez essayer d'échanger le plus de cartes possible, afin de prendre l'avantage. Ensuite, vous compterez les points que vous avez dans la main.

Hannah afficha alors un air très concentré, comme si elle considérait la meilleure combinaison à écarter. Lorsqu'elle eut pris ses nouvelles cartes, Abigail poursuivit ses explications, tandis que Michael échangeait ses propres cartes.

– Le gagnant de chaque levée choisira ce qu'il veut sur le plateau, déclara la vieille dame, en prenant un chocolat. Il vaut mieux que je les goûte pour m'assurer qu'ils sont de bonne qualité.

– Est-ce que nous ne devrions pas tous les goûter ? suggéra Hannah.

– Pas à moins que vous ne gagniez !

Michael arrangea ses cartes.

– Ce serait tricher, sinon...

Lorsqu'elle eut disposé sa main, il lui demanda :

– Quelle est votre première annonce ?

Avant de répondre, Hannah regarda encore ses cartes.

– Quel gage aura le perdant ?

– Il n'y a pas de gage quand on perd. Le gagnant aura les douceurs, c'est tout.

– Non, lady Hannah a raison, intervint Abigail. Le perdant devrait avoir un gage.

– Je ne bêlerai pas comme une chèvre et je ne chanterai pas, les prévint-il.

Certaines choses étaient tout simplement au-dessous de sa dignité !

Hannah lui décocha un sourire éclatant.

– Je pense que le gage devrait être de répondre à une question. Le perdant devra dire la vérité au gagnant quoi qu'il lui demande.

– Encore mieux, approuva Mme Turner. Nous allons jouer chacun à notre tour contre les autres.

A en juger par son visage coloré, elle n'avait pas souffert de son équipée de la veille. Michael se demanda si elle se souvenait de ce qu'elle avait fait. Probablement pas.

Hannah gagna la première levée. Un air gourmand de petite fille éclaira son visage, lorsqu'elle choisit un des caramels. Elle ferma les yeux en le savourant longuement.

– Je pourrais en manger cent, murmura-t-elle.

Michael aurait eu envie de les lui mettre dans la bouche. Son exquise expression évoquait celle d'une femme en proie au contentement sexuel.

Il ramena son attention sur ses cartes, s'efforçant d'ignorer l'érection qu'il était obligé de cacher sous la table.

– C'est le moment de votre gage, lui dit Hannah.

Elle prit un verre de citronnade que le serveur avait apporté, réfléchissant. Au bout d'un moment, elle demanda :

– Comment mon frère Stephen et vous vous êtes-vous connus ?

Sa question le surprit. Il s'était attendu à ce qu'elle l'interroge sur von Reischor ou sur le but de leur voyage au Lohenberg.

– J'ai rencontré Whitmore à l'école, voilà des années.

Elle eut l'air très intriguée.

– J'ignorais que vous étiez allé à Eton !

Michael distribua les cartes en haussant les épaules.

– J'ai reçu une bonne éducation. Ma mère y tenait, bien que ce fût une difficulté bien inutile pour elle, à mon avis.

– C'était important pour Mary, commenta Abigail. Elle voulait que Michael ait une vie meilleure que la sienne. C'était le meilleur élève ! ajouta-t-elle avec un sourire.

– Vraiment ?

Michael entendait les questions qu'elle ne posait pas. Les roturiers fréquentaient rarement les écoles qui formaient les classes supérieures. En vérité, il ignorait pourquoi on lui avait permis d'intégrer Eton. Le directeur ne l'avait jamais mentionné, même s'il était certain que ses camarades soupçonnaient ses humbles origines.

Sachant que chaque jour qu'il passait à l'école était de l'argent pris à ses parents, il s'était dit qu'il n'avait pas d'autre choix que d'y exceller. Et bien qu'il ait appris le latin et le français, il n'en avait pas trouvé l'usage. Une éducation de gentleman ne représentait pas grand-chose, en réalité, sans le titre qui allait avec.

Finalement, il avait suivi l'exemple de plusieurs de ses amis et était entré dans l'armée britannique. Whitmore avait également envisagé une carrière militaire, avant d'hériter de son titre de comte.

Abigail joua contre lui lors de la levée suivante. Le Graf von Reischor fit son apparition à ce moment-là et bien que Michael en perdît une partie de sa concentration, il réussit à gagner.

Quand Hannah lui tendit le plateau, il choisit une bouchée au chocolat.

– Tenez..., lui dit-il.

– Mais c'est votre gain. Elle est pour vous.

– J'ai gagné, et je choisis ce que je veux en faire.

Il la lui tendit, et elle sourit avant de mettre la douceur dans sa bouche. Au plaisir qui l'illumina, il ne regretta pas sa décision.

– A quelle question voulez-vous que je réponde ? lui demanda Abigail.

Elle lorgnait le plateau d'un air dépité.

Michael réfléchit un moment.

– Racontez-moi le plus ancien souvenir que vous avez de ma mère.

Le Graf les salua et tira une chaise.

– J'espère que cela ne vous ennuie pas si je me joins à votre conversation.

– Pas du tout.

Abigail semblait rayonner.

Michael, quant à lui, se crispa légèrement, pas certain de vouloir que le diplomate entende ses histoires de famille.

– Mary Thorpe était mon amie la plus proche, vous savez.

L'expression de la vieille dame se fit lointaine.

– Paul et elle travaillaient dur et pensaient toujours aux moins fortunés qu'eux. Ils vous aimaient énormément ! Après tant d'années passées sans enfants, vous étiez leur cadeau.

Sa voix se fit murmure.

– Vous n'aviez que trois ans...

Michael vit l'expression du Graf s'altérer.

– Trois ans ?

Abigail le regarda, l'air sévère.

– Tant que vous n'avez pas gagné un pli, vous n'avez pas le droit de poser des questions ! Je crois que c'est à vous de donner, lady Hannah...

Michael choisit un autre petit four sur le plateau et le donna à son amie, comme un remerciement silencieux.

– Ce soir, nous arriverons chez les cousins de lady Hannah, les informa l'ambassadeur. Ils vivent à l'intérieur des terres, à quelques heures de Brême, près de la frontière du Lohenberg.

Michael vit les mains d'Abigail Turner se mettre à trembler.

– Le Lohenberg ? murmura-t-elle. Vous n'avez jamais dit que nous allions au Lohenberg ! Vous avez parlé de l'Allemagne.

Il ne l'avait pas fait parce qu'il suspectait qu'elle réagirait ainsi.

– Nous allons passer par l'Allemagne, dit-il. Mais le voyage au Lohenberg ne durera que quelques semaines. Il n'y a pas à s'inquiéter.

– Non !

Elle se leva, haussant la voix.

– Vous ne pouvez pas y retourner, Michael !

« Y retourner ? »

Abigail était devenue blanche comme un linge et se tordait les mains. Se tournant vers le Graf, elle décréta :

– Vous ne pouvez le forcer à y aller !

Puis elle repoussa les cartes et renversa le plateau de petits fours.

Michael l'attrapa avant qu'elle puisse s'enfuir. Elle paraissait au bord de l'hystérie.

– Pourquoi ? demanda-t-il doucement. Pourquoi ne puis-je y aller ?

– Parce qu'ils vous tueront, si vous le faites.

Chapitre 13

Plus tard ce soir-là

La voiture cahotait sur la route inégale. Au-dehors, des nuages assombrissaient le paysage. Le navire avait accosté à Brême, et maintenant ils roulaient près de la frontière, vers la propriété de Dietrich et Ingeborg von Kreimeln, les cousins d'Hannah.

Estelle, le Graf et ses domestiques voyageaient dans un coche, Hannah, Michael et Mme Turner dans un autre. La jeune fille ne voulait pas perturber la vieille femme après son éclat de la matinée. Il avait fallu la majeure partie de la journée et une dose de laudanum pour la calmer. A présent, son léger ronflement était le seul bruit qui résonnait dans l'habitacle.

Hannah commençait à avoir la migraine. Elle se consola en se disant que dans quelques heures elle pourrait dormir dans un vrai lit. Elle imaginait déjà de doux oreillers et des couvertures chaudes.

Michael avait l'air d'un condamné se rendant à son exécution.

– Est-ce que vous allez bien ? lui demanda-t-elle. Puis-je vous offrir quelque chose ?

Il y avait un panier contenant de la nourriture et des boissons à ses pieds. Ils n'y avaient pas touché. Abigail Turner ne s'était pas réveillée pour prendre sa part du repas.

– Je n'ai besoin de rien, merci..., lui répondit-il.

Il serrait les poings, fixant le paysage à travers la vitre.

– Vous espérez que cette histoire tourne court, n'est-ce pas ? Vous seriez soulagé d'apprendre que vous n'avez aucun lien avec le Lohenberg...

Il hochait la tête, le visage assombri par la tension. Rien ne prouvait cependant que son passé fût aussi simple que celui d'un petit garçon ordinaire, adopté par un couple ordinaire. Quelqu'un avait tout de même essayé de l'étrangler ! Sans compter le fait que Mme Turner savait quelque chose de son histoire. Quelque chose de capital.

Chaque fois qu'Hannah avait essayé d'en savoir plus sur le but de son voyage au Lohenberg, il avait éludé ses questions. Lui aussi gardait des secrets.

– Et si vous êtes de sang royal ? lui demanda-t-elle. Serait-ce si grave que ça ?

Il secoua la tête.

– Il n'y a aucune preuve. Ma ressemblance avec le roi est une coïncidence.

– Et Mme Turner ? Elle a l'air de savoir des choses...

– Elle a lentement perdu l'esprit ces dernières années. On ne peut pas se fier à ce qu'elle dit.

– Elle chantait à propos d'un enfant perdu, hier soir. Est-ce qu'elle parlait de vous ?

– Non. Elle chantait à propos de son fils Henry. C'est son enfant qu'elle a perdu. Et c'est ma faute s'il est mort.

– Comment est-il mort ?

Michael tapota son chapeau.

– A Balaclava.

– Dites-moi ce qui s'est passé.

Il jeta un coup d'œil à Abigail, comme s'il répugnait à en parler ou à se rappeler ce jour-là.

– Je vous en prie, murmura-t-elle. Je veux savoir.

– Des hommes sont tombés sous les balles par centaines autour de moi. Moi compris.

– Vous avez survécu.

– Simplement parce qu'Henry et moi sommes tombés tous les deux, lui sur moi... Et quand les soldats ennemis ont plongé leur baïonnette dans les hommes à terre pour les achever, c'est Henry qu'ils ont atteint. Pas moi.

L'amertume qui perçait dans sa voix poussa Hannah à lui prendre la main. Même s'ils portaient tous les deux des gants, elle tenta de le reconforter en le touchant.

– Il était déjà mort ?

– Oui. Mais c'est moi qui aurais dû périr, pas lui !

Il secoua la tête d'un air dégoûté.

– Ce n'est pas votre faute s'il est mort, Michael. Seul Dieu décide qui meurt et qui vit...

Elle accentua la pression de sa main.

– Ne vous punissez pas d'être l'un de ceux qui ont eu de la chance.

– Ne comprenez-vous pas, Hannah ? S'il s'avère que je suis bien le prince héritier, von Reischor voudra me faire monter sur le trône. Pourquoi un homme comme moi mériterait-il un tel sort ?

– C'est peut-être une chance pour vous de faire des changements qui profiteront au pays. Si vous pouviez éviter à d'autres hommes de mourir à la guerre, par exemple ?

Il détourna les yeux.

– Je ne le veux pas, Hannah. Je ne suis pas un meneur d'hommes. Je n'ai pas cela en moi.

Il poussa un long soupir coupable.

– Je n'ai même pas pu m'occuper de mes propres soldats ! Comment pourrais-je m'occuper d'un pays entier ?

– Vous le pourriez... Parce que vous vous souciez des autres. Et parce que vous êtes assez têtus pour le faire.

Elle lâcha sa main et s'adossa à la banquette. Les élancements de son mal de tête devenaient très pénibles. Elle prit la fiole de laudanum qu'elle avait donnée à Mme Turner.

– Encore une autre de vos migraines ?

Elle secoua la tête.

– J'espère que non. Parfois, si je prends du laudanum assez tôt, je peux juguler la douleur.

Elle en prit deux gouttes et ferma les yeux, appuyant sa tête contre le côté de la voiture.

Michael ôta ses gants. Il tendit la main vers elle et lui dénoua son bonnet, pour le lui enlever. Elle ne protesta pas, ne voulant pas réveiller Mme Turner.

De ses mains nues, il couvrit ses cheveux et lui massa les tempes de ses pouces. La douceur de son toucher, son désir de la soulager la firent retenir son souffle.

Bientôt, les effets du laudanum, joints à la délicate caresse, l'amènèrent à se détendre. Le mouvement circulaire des doigts de Michael et la légère pression sur son crâne l'aidèrent à oublier son mal de tête. Moins tendue, elle s'abandonna.

– Je ne devrais pas vous laisser faire ça, murmura-t-elle.

Plus elle lui accordait de libertés, plus son absence serait intolérable, dans quelques jours, lorsqu'il serait reparti.

Lui ayant ôté son gant, il porta sa main à sa bouche, pour en baiser la paume.

– Ni ça...

La chaleur languide de ses lèvres sur sa peau était si tentatrice ! Elle eut envie de s'asseoir sur ses genoux et d'attirer sa bouche sur la sienne.

– Si vous étiez un prince, vous ne regarderiez pas une femme comme moi, avec toutes les choses scandaleuses que j'ai faites.

– Si j'étais un prince...

Il mordilla ses doigts, glissant le bout de son pouce dans sa bouche.

– Je ferais de vous une princesse.

Il caressa sa paume.

– Je vous enfermerais dans une tour et viendrais vous voir la nuit.

Il lui sourit d'un air sombre.

– Je vous interdrais de porter quoi que ce soit, à part vos cheveux.

Elle lui retira brusquement sa main, comme si son contact la brûlait. Les images qu'il évoquait crispaient son corps de tension. A quoi bon imaginer des choses qui ne seraient jamais ?

Quoi que l'avenir leur réserve, ce serait l'un sans l'autre... Ils pouvaient bien jouer à « si j'étais... », aucun miracle ne se produirait, aucune fée marraine n'interviendrait...

Michael reprit sa main, mêlant ses longs doigts aux siens. Qu'au moins il puise encore un peu de réconfort dans sa présence !

– Je vais arriver chez mes cousins ce soir, dit-elle, sans pouvoir dissimuler sa tristesse.

Doucement, elle lui retira sa main et remit son gant.

– Je ne vous reverrai plus...

Il posa ses avant-bras sur ses genoux, regardant le paysage nuageux qui défilait par la vitre.

La lumière du soir diminuait ; la nuit glissait sans bruit sur le pays. Des champs nus, labourés pour les semences, dominaient la verdure. Ce paysage lugubre assombrit encore l'humeur d'Hannah.

Qu'avait-elle espéré ? Qu'il lui demanderait de rester avec lui ? Il ne le ferait pas.

L'habitable exigu commençait à lui paraître étouffant, comme si les barreaux de son exil excluaient le reste du monde.

Michael fixait toujours le paysage et elle ferma les yeux. La colère et la douleur bouillonnaient en elle. Son mal de tête diminua peu à peu et elle finit par s'assoupir.

Un peu plus loin, la voiture s'arrêta brusquement. Hannah rouvrit les yeux, puis fixa Michael, se demandant ce qui se passait.

– Je vais voir ce que c'est, dit-il.

– Quelque chose est-il arrivé au coche du Graf ?

– Je l'ignore. Je vais m'en assurer. Ne sortez pas de cette voiture, Hannah...

Elle se força à hocher calmement la tête, même si elle pouvait sentir sa tension. La peur s'immisça dans ses veines, et elle se frotta les bras pour se réchauffer, et se rassurer tout à la fois.

Abigail Turner ne s'était pas réveillée. C'était bien, car s'il existait vraiment une menace, elle n'en serait que plus effrayée.

Hannah tendit l'oreille. Des hommes parlaient. La voiture du Graf s'était peut-être embourbée, ou alors un cheval avait un problème...

Mais lorsqu'elle entendit des coups de feu, elle se baissa instinctivement au-dessous de la fenêtre, attrapant Mme Turner et la repoussant contre le siège. La vieille dame ouvrit brièvement les yeux, mais le laudanum faisant son effet, elle n'eut pas conscience de ce qui se passait. Elle se remit bientôt à ronfler.

Les hommes criaient, maintenant, et d'autres coups de feu retentirent. Hannah entendit le cocher quitter son siège et se joindre aux autres.

« Mon Dieu, que se passait-il ? »

Elle respirait difficilement, saisie d'une angoisse que son ignorance de la situation aggravait, et elle pria pour que personne ne soit blessé.

Se relevant légèrement, elle essaya d'apercevoir les hommes par la vitre, mais ne put rien distinguer. Quand les cris cessèrent et que les voix s'assourdirent, elle suspecta le pire.

Plusieurs minutes passèrent, sans qu'elle quitte la voiture, ainsi que Michael le lui avait ordonné.

« Mais s'il était mort ? Ou blessé ? »

S'ils avaient besoin d'aide, et qu'elle reste à se terrer dans le coche ?

Elle tourna la poignée de la portière d'une main tremblante, décidée à descendre. Il faisait trop noir pour y voir, mais elle discerna tout de même la route. Grâce au ciel, le laudanum avait réussi à empêcher son mal de tête de se changer en une atroce migraine, comme parfois.

Devant elle, le Graf donnait des ordres en lohénien.

– Peter, assurez-vous que les femmes vont bien. Gustav, prenez ma voiture et allez au village le plus proche avec les autres domestiques. Faites en sorte qu'un médecin nous retrouve à l'auberge. *Schnelhurt!*

Même si ses ordres étaient autoritaires, il y avait une trace de souffrance dans sa voix. En s'approchant, Hannah vit qu'il était assis par terre. Estelle semblait paniquée et un valet se tenait à côté de Michael, allongé sur la route. Deux autres hommes, qu'elle ne connaissait pas, gisaient morts à quelques pas.

– Est-ce que le lieutenant Thorpe va bien ?

Elle se précipita vers Michael, s'agenouillant près de lui.

– Vous n'auriez pas dû quitter la voiture, lady Hannah, protesta l'ambassadeur. Ce n'est pas sûr.

Il fit signe au cocher de la raccompagner, mais elle refusa.

– Que s'est-il passé ?

– Je suis descendu avec Gustav pour m'informer de ce qui nous arrêtait et j'ai vu que quelqu'un avait barré la route. On m'a tiré dessus.

Il ferma les yeux, luttant contre la douleur.

– Le lieutenant Thorpe et le cocher ont assumé le plus gros du combat, mais le dernier assaillant s'est enfui.

Deux domestiques déplacèrent prudemment Michael sur le côté de la route, et Hannah posa sa tête sur ses genoux. Il poussa un grognement. Grâce au ciel, il était vivant !

– On lui a tiré dessus aussi ?

– Une balle lui a éraflé le bras, mais rien de trop sérieux. Je suis plus inquiet pour sa blessure à la tête. Son agresseur l'a poussé violemment contre la voiture.

Le Graf tressaillit à ce souvenir.

– Je suis désolé de ce qui arrive... Jusqu'à présent, je ne croyais pas vraiment au danger, parce que je n'étais pas persuadé que le lieutenant fût vraiment prince de sang royal. Mais il doit l'être. Pourquoi, sinon, voudrait-on le tuer ?

– Pourquoi, en effet, dit Hannah, sans souffler mot de la précédente attaque à bord du bateau. Et vous, comte ? Où êtes-vous blessé ?

L'ambassadeur revint au lohénien sans s'en rendre compte.

– J'ai reçu au moins trois balles...

Hannah dissimula sa peur, car elle ignorait comment soigner de telles blessures, mais son estomac se contracta violemment.

– Vous pensez que c'est grave ?

– Je crains de ne pouvoir marcher, pour le moment.

A la faveur de l'obscurité, Hannah ôta un de ses jupons. Si elle pouvait arrêter le sang, ce serait déjà utile...

– Je me suis déjà occupé des blessures du lieutenant Thorpe, murmura le Graf.

Hannah se pencha pour examiner la tête de Michael. Il avait une meurtrissure et une bosse. Le haut de son bras était en partie drapé dans une écharpe d'homme. Du sang tachait l'étoffe.

Elle déchira son jupon en deux, puis en quatre.

– Qui est vraiment le lieutenant, à votre avis ?

Tandis qu'elle pensait la première blessure du diplomate, il répondit :

– Très probablement le prince substitué.

Elle noua un autre bandage autour de son genou, tandis qu'il lui relatait l'histoire du jeune prince qui avait disparu une veille de la Toussaint, pour réapparaître le lendemain matin.

– Il paraissait différent. Pas beaucoup, mais assez pour que son entourage immédiat se pose des questions. Il pleurait souvent et il a cessé de parler pendant près d'un an. Sa nourrice pensait qu'il avait été ensorcelé. Mais le roi a mis un terme aux rumeurs, en affirmant que le garçon était bien son fils.

– S'il y a eu échange, pensez-vous que le roi a quelque chose à y voir ? demanda Hannah.

Elle serra le bandage autour de la jambe du Graf, tentant d'arrêter le saignement.

C'est alors qu'il s'aperçut qu'ils parlaient en lohénien.

– Combien de langues parlez-vous exactement, lady Hannah ?

– Cinq.

Elle rougit, car elle ne voulait pas qu'il la prenne pour un phénomène.

– Y compris l'anglais.

– Cela pourrait s'avérer utile pour nous, dit von Reischor d'un ton pensif. Si vous décidez de rester avec nous.

Que suggérait-il ? Qu'elle les accompagne au Lohenberg ? Son premier mouvement fut de protester que non, qu'elle ne pouvait absolument pas continuer avec eux. Mais quand elle baissa les yeux sur la forme inconsciente de Michael, son cœur se déchira. Elle s'inquiétait pour lui, bien plus qu'elle n'aurait dû.

A ce moment-là, il se redressa lentement, pressant une main sur sa tempe. Toute discussion complémentaire fut évitée à Hannah, qui passa les bras autour de ses épaules pour le soutenir.

– Où sont-ils ? demanda-t-il, en se frottant l'arrière de la tête.

– Partis, j'en ai peur, répondit l'ambassadeur. Nos hommes n'ont pas été assez rapides pour les arrêter.

Michael lâcha un juron et essaya de se lever. Hannah l'aida à reprendre son équilibre.

– Doucement... Vous êtes blessé...

– Non, Je vais bien, Hannah.

Il regarda le Graf.

– Et lui ?

– Vous avez tous les deux besoin d'un médecin. Il a reçu plusieurs balles et je ne suis pas sûre qu'elles soient toutes ressorties.

Elle n'exprima pas sa crainte que le Graf ne survive pas à ses blessures. Elle n'avait jamais vu mourir un homme et ne voulait pas y penser.

Se tournant vers le comte von Reischor, elle lui demanda :

– Sommes-nous encore loin du village ?

– Plusieurs heures, au moins...

Michael se pencha et Hannah s'avisa trop tard qu'il voulait aider le Graf à se relever.

– Votre bras..., protesta-t-elle.

– Ce n'est rien.

Mais il poussa un grognement de douleur quand il souleva le diplomate. Le cocher vint à lui et l'aida à transporter le blessé dans la voiture.

Toute cette agitation finit par réveiller Abigail Turner. Elle battit des cils en apercevant Michael et le Graf, puis poussa un cri d'alarme devant leurs blessures.

– Que s'est-il passé ? leur demanda-t-elle. Vous saignez !

– Rien de sérieux.

Michael haussa les épaules.

– Ce n'est qu'une légère blessure, pas de quoi vous inquiéter.

Il désigna le Graf d'un signe de tête.

– Mais von Reischor a été plus gravement touché. Il faut que vous aidiez lady Hannah à le soigner pendant que je nous conduis au village le plus proche.

La vieille dame se couvrit la bouche, les yeux encore vitreux, sous l'effet du laudanum.

– Qu'est-ce qui est arrivé ?

Hannah mit fin à ses questions en déclarant :

– Je vous expliquerai en route. Nous n'avons pas de temps à perdre !

Michael lui tendit une lampe pour éclairer l'habitacle. Tandis que le cocher vérifiait l'état de l'attelage et des chevaux, puis remettait la voiture en branle, Hannah aida Mme Turner à soigner le Graf.

La vieille dame ne semblait pas préoccupée par les blessures. Elle prit les choses en mains, commençant par faire avaler au blessé une dose de laudanum, pour atténuer la douleur. L'ambassadeur lui en fut reconnaissant. Il semblait souffrir beaucoup.

Hannah ne pouvait s'empêcher de penser à Michael et à l'histoire du prince substitué. Il représentait indubitablement une menace pour quelqu'un, et ce quelqu'un n'arrêterait pas de le poursuivre jusqu'à ce que cette menace soit éliminée.

Elle regarda par la fenêtre. La peur lui serrait le cœur. Ce qu'elle ressentait pour le lieutenant Thorpe était encore vague, mais elle ne voulait pas que quoi que ce soit lui arrive.

Elle était censée lui dire adieu dans quelques heures, or elle n'avait pas envie de le quitter. Elle avait l'impression d'errer à tâtons dans le noir, cherchant son chemin. Ils arrivaient tous deux à une intersection, où leurs vies prendraient des directions différentes. Était-il donc si mal de souhaiter marcher avec lui un peu plus loin ?

Au fond, sa décision était prise et peu importait ce qui en résulterait : elle ne resterait pas en arrière, pas quand l'homme dont elle se souciait tant était dans le danger.

Chapitre 14

Michael rêvait. Dans son rêve, il était de nouveau un tout jeune garçon, tenant la main de sa mère.

C'était un chaud après-midi, l'air lourd des odeurs de Londres. Le bourdonnement des voix et des sons, peu familiers, l'effrayait et le faisait se coller contre elle.

– *Tout va bien, Michael. Tu seras en sécurité, maintenant.*

Elle posa un petit baiser sur sa tempe, lui murmurant des paroles de réconfort.

– *J'ai peur.*

Il s'agrippa à sa jambe, enfouissant son visage dans ses jupes.

– *Elle a dit qu'ils me feraient du mal si je n'étais pas sage. Si je ne faisais pas ce qu'elle disait.*

Chaque étranger, chaque visage inconnu était une menace pour lui. Son estomac était rongé de faim et d'inquiétude.

– *Nous allons prendre soin de toi, maintenant, murmura Mary. Plus personne ne te fera de mal.*

– Michael, entendit-il murmurer. Réveillez-vous...

C'était la voix d'Hannah. Il comprit qu'on lui avait donné quelques gouttes de laudanum. Il avait la tête lourde, les paupières de plomb.

– Je vais me réveiller. J'ai juste besoin d'un moment.

La jeune fille tendit la main vers son visage, posant sa paume chaude sur sa joue. C'était agréable. Il avait envie de rester ainsi, sans bouger.

– Michael, il faut que vous ouvriez les yeux. Regardez-moi !

Sa vision vacilla, puis s'éclaircit. A en juger par son apparence défaite, Hannah n'avait probablement pas dormi. Ses cheveux avaient été relevés à la hâte, sa robe rose était froissée. Elle avait enlevé son bonnet, qui était posé sur une chaise. Il regarda autour de lui. Apparemment, ils se trouvaient dans une chambre d'auberge.

Etait-elle restée avec lui toute la nuit ?

– Où est Mme Turner ?

– Elle est avec le Graf von Reischor.

Elle rougit et continua à le fixer, une expression soucieuse sur le visage.

– Estelle l'aide.

– Vous ne devriez pas être seule avec moi ici, l'avertit-il. Songez à ce que les gens pourraient penser.

– J'ai dit à l'aubergiste que vous étiez mon mari.

Il haussa un sourcil étonné.

– Et le comte était d'accord ?

– Je ne lui ai pas demandé son avis. Il dormait.

– Je vous demande pardon ?

Elle s'empourpra de nouveau.

– Je veux dire qu'il était inconscient.

Elle le regardait d'une étrange façon.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il jeta un coup d'œil à son bras, mais le bandage paraissait propre. Sa blessure le faisait souffrir, mais c'était supportable. La balle n'avait qu'effleuré la peau.

– Pourquoi me fixez-vous ainsi, Hannah ?

– Ne vous rendez-vous pas compte de ce que vous faites ?

– Non. Dites-le-moi.

Il s'assit avec précaution sur le lit, et fit pendre ses jambes sur le côté.

– Ecoutez-vous ! lui répondit-elle. Vous avez parlé en lohénien en dormant, et encore maintenant ! Une langue étrangère, Michael. Que vous prétendiez ne pas connaître !

– Je ne parle pas..., commença-t-il, mais alors il entendit les mots étrangers sortir de sa bouche.

C'était comme si sa voix et son esprit étaient déconnectés. Il avait parlé d'instinct, sans réfléchir.

Et Hannah avait également parlé lohénien, s'avisa-t-il. Cette révélation le glaça. Il y avait donc bel et bien une connexion entre le Lohenberg et lui. La langue venait de resurgir du fond de sa mémoire. Qu'il l'accepte ou non, ce pays faisait partie de son héritage.

Il tenta de prononcer de nouvelles paroles, mais les mots le fuyaient maintenant. Dès qu'il essayait de penser à ce qu'il voulait dire, il ne pouvait trouver une seule phrase.

Hannah posa les mains sur ses épaules, le dévisageant gravement.

– Nous savons tous les deux que vous n'êtes pas simplement le fils d'un poissonnier, Michael...

Il ne voulait pas encore le croire, même si tout tendait à le prouver. L'idée qu'il avait eu une autre vie, une autre famille qui n'avait pas voulu de lui, faisait vaciller le sol sous lui.

– Qui suis-je vraiment, Hannah ?

– C'est ce que nous allons découvrir.

– Nous ?

– Le Graf ne peut se rendre au Lohenberg dans son état. En outre, mes cousins ne savent pas exactement quand je dois arriver. Quelques jours de délai n'auront aucune importance. Je vais avec vous.

Il se leva, repoussant cette idée d'un geste de la main.

– Non !

– Je veux simplement vous aider. Vous aurez besoin de moi pour vous rappeler le lohénien. Après cela, je m'en irai. Vous n'avez pas à vous inquiéter. Mon offre est... purement amicale...

L'embarras qui se lisait sur son visage accrut le sentiment de malaise de Michael. Il avait mal interprété son offre. Il avait cru...

Bonté divine ! Il ne savait plus que faire à propos d'Hannah ! Elle n'était pas une femme qu'il pouvait épouser, et il ne pouvait pas non plus devenir son amant. Et cependant, impossible de se résigner à la repousser comme il le devrait. Impossible de renoncer à elle.

– Je peux vous servir d'interprète, insista-t-elle. Sans le Graf, nous attirerons moins l'attention, et Mme Turner sera bien avec lui.

Seul avec elle ? Etait-elle assez naïve pour penser que personne ne remarquerait un homme et une femme non mariés voyageant ensemble ?

– Les gens diront du mal de vous, la prévint-il.

– Pas s'ils croient que je suis votre femme.

Elle se tenait à une longueur de bras de lui.

– C'est un arrangement de voyage, Michael. Rien d'autre.

En regardant son visage innocent, il comprit qu'elle pensait réellement qu'ils pourraient voyager ensemble comme deux amis.

– Par deux fois, on a essayé de me tuer, lui rappela-t-il.

Il n'allait pas la mettre en danger.

– Cela pourrait se reproduire.

– Pas si nous nous déguisons...

Elle toucha sa jaquette.

– Et sans le Graf, nous n'attirerons pas l'attention.

Elle retira sa main.

– Et nous trouverons les réponses que vous cherchez.

Il resta silencieux, soupesant cette idée. Ce n'était pas raisonnable du tout. Voyager seul avec Hannah, dans un pays qu'il ne connaissait pas, était un trop grand risque.

Sans compter qu'en restant auprès d'elle chaque heure de chaque jour, il doutait de pouvoir résister à la tentation de la séduire.

– Ce n'est pas une bonne idée, Hannah. C'est trop dangereux.

Elle protesta, lui rappelant toutes les raisons pour lesquelles il devait découvrir son passé. Il la fit taire en l'embrassant.

Un baiser violent, pour lui montrer combien il la désirait. Elle noua les bras autour de son cou, pour garder l'équilibre ou pour lui rendre son baiser, il n'aurait su le dire. Elle sentait si bon, l'enivrant de son parfum au jasmin, exotique et séducteur. Il adoucit son étreinte, la cajolant et la pressant de lui donner davantage. De son bras valide, il l'attira à lui.

– Sentez-vous combien j'ai envie de vous ? murmura-t-il, plaquant ses hanches contre les siennes. Le plus grand danger que vous aurez à affronter viendra de moi.

Il fit glisser sa bouche sur la courbe de son cou, chuchotant contre sa peau :

– Si vous voyagez avec moi en prétendant être ma femme, je ne puis promettre de ne pas vous toucher.

Elle s'écarta de lui, se ressaisissant.

– Je prends le risque, répondit-elle.

– Ainsi, le Graf von Reischor n'est pas mort ?

– Non, s'excusa le serviteur. Il a survécu aux assassins que nous avons engagés. Quant au prince...

– Ne l'appellez pas ainsi ! Ce n'est qu'un homme qui présente une malheureuse ressemblance avec le roi. Un bâtard !

Le serviteur se racla la gorge.

– Vous avez raison, bien sûr, mais...

– Même si vous devez le tuer de vos mains, assurez-vous que cet homme ne soit pas une menace pour le trône.

Le serviteur s'inclina.

– Ce sera comme vous voudrez.

En se redressant, il demanda encore :

– Souhaitez-vous que je reste au service du Graf ? Je peux continuer à l’espionner et à vous informer de ce qu’il fait.

– Oui. Et revenez me voir quand ce sera fait.

– Et la reine ?

Un bref hochement de tête.

– Faites en sorte qu’elle reste tranquille. Utilisez vos relations au palais et ne parlez à personne des agissements du Graf. Je ne veux pas d’autres rumeurs à propos du prince substitué.

Un sac de pièces passa de main en main. Le serviteur remercia, mais hésita avant de se retirer.

– Et la femme qui voyage avec eux ? Elle était censée se rendre chez des cousins en Allemagne, mais quand le Graf a été blessé, ils ont été retardés. Si elle assiste à quoi que ce soit...

– Tuez-la, s’il le faut.

Hannah avait l’impression qu’on lui frappait les fesses avec des avirons de bois. Elle se cramponnait à son cheval, sachant que les serviteurs du Graf les poursuivraient, si von Reischor apprenait leur plan.

Michael courait pourtant plus de danger à voyager avec lui qu’avec elle. Ce n’étaient peut-être pas les meilleures des circonstances, mais Michael pourrait plus facilement cacher son identité s’il ne se déplaçait pas dans une luxueuse voiture aux armes d’un ambassadeur.

L’air frais du matin était chargé de brume ; une vapeur enchantée cachait les arbres, la mousse verte. Michael ne semblait rien remarquer de ce qui les entourait, regardant fixement devant lui. Il chevauchait à côté d’elle, vêtu d’un pantalon gris, d’une chemise blanche, d’un gilet noir et d’une veste assortie. Hannah avait choisi une robe d’un bleu passé, à manches longues, qu’elle avait empruntée à Estelle. Ils étaient moins voyants ainsi.

Elle s’inquiétait qu’en voyageant à cheval ils puissent encore attirer l’attention. Peut-être auraient-ils dû aller à pied ou louer un chariot ?

Il était trop tard pour changer, à présent.

Ils étaient partis à l’aube par la seule route qui menait au Lohenberg. Ils passèrent la frontière sans problème, mais Michael ne cessait de regarder derrière eux. Comme elle, il paraissait tourmenté, pas certain d’avoir fait le bon choix.

– Quelqu’un nous suit ? lui demanda-t-elle.

– Pas encore.

Devant eux, la route obliquait vers un petit village. Ils s’y dirigèrent. De grands champs entouraient les fermes, prêts à être semés.

Bientôt, Michael arrêta son cheval devant une taverne.

– Nous allons prendre notre petit déjeuner ici, déclara-t-il.

Sa suggestion étonna Hannah, car elle ne s’était pas attendue à faire un arrêt. Il ne leur fallait plus que quelques heures pour atteindre la capitale, Vermisten. Et elle était impatiente de voir le palais royal.

Michael l’aida à descendre, mais il ne paraissait pas pressé de manger.

– Etes-vous sûr de vouloir vous arrêter ? lui demanda-t-elle. Vous n’avez pas à le faire pour moi, vous savez... Je peux attendre que nous atteignions Vermisten.

– Nous allons surtout collecter des informations, dit-il, en la prenant par la main. Nous ne sommes ni l’un ni l’autre allés dans la capitale auparavant, et nous avons besoin de savoir à quoi nous attendre.

– Reconnaître l’ennemi ? devina-t-elle, en songeant à sa carrière militaire.

– Exactement.

Il conduisit leurs montures dans une des écuries en briques et donna une poignée de pièces à un valet pour s’occuper d’elles.

– Ce sont des pièces du Lohenberg, observa-t-elle. Où les avez-vous eues ?

– Le Graf von Reischor m’a donné de l’argent pour mon arrivée.

Il lui jeta un regard de côté.

– Je doute que ce soit la façon dont il voulait que je m’en serve !

– Il fait de gros efforts pour soigner les apparences.

Hannah lui prit le bras et ils s’approchèrent de la porte.

– Mais comme il ne peut nous accompagner, je pense qu’il n’y verra pas d’inconvénient. Etes-vous prête ?

Elle hocha la tête. Ils entrèrent dans la taverne. Une salle à manger accueillait les voyageurs, avec plusieurs tables robustes et des nappes propres. Il y avait du monde et il ne restait que quelques chaises vides.

– Bonjour, les salua une femme au visage étroit, en lohénien.

Ses cheveux gris étaient tirés en arrière et elle portait un tablier blanc sur une robe noire. Hannah lui expliqua qu’ils désiraient manger.

– Si ça ne vous fait rien de partager une table, répondit la femme, je peux vous installer à côté d’autres clients, là-bas...

Elle leur indiqua une table près de la fenêtre.

– Ça ira très bien, acquiesça Hannah. Mon mari et moi avons voyagé toute la matinée.

A en juger par son visage sans expression, Michael n’avait pas compris. Il lui tint fermement la main, tandis qu’ils rejoignaient un couple d’un

certain âge à la table dite.

Une servante s'approcha quelques minutes après. Avant qu'elle puisse poser des questions, Hannah lui demanda de leur servir un petit déjeuner.

Repassant à l'anglais, elle chuchota :

– Vous ne vous souvenez plus de la langue ?

Il secoua la tête.

– Non, pourtant, il me semble que je *devrais* comprendre.

– Je traduirai pour vous.

Elle nota qu'il ne l'avait pas lâchée. Sous la table, il tenait toujours ses doigts ; son pouce caressait doucement le dessus de sa main. Une sensation troublante la parcourut, et elle souhaita secrètement qu'il tienne sa main ainsi, durant tout le repas.

– C'est une erreur monumentale, dit-il. Je n'aurais pas dû vous laisser m'entraîner dans cette aventure. Si je ne réussis même pas à comprendre la langue...

– Vous y arriverez, lui assura-t-elle. Je vous promets qu'elle vous reviendra.

– Ça ne servira à rien, si je ne me souviens de rien, à moins d'être drogué ou endormi !

– Elle est là. Tout au fond de votre mémoire. Je vous aiderai à vous la rappeler.

Elle lui pressa la main, et à ce moment-là on les servit.

Leurs voisins avaient observé leur échange. Ils essayaient de ne pas les fixer, mais Michael avait bel et bien retenu leur attention.

– Bonjour, les salua Hannah en lohénien.

Même si elle avait conscience qu'il était très inconvenant de prendre ainsi la parole, elle ne voyait pas d'autre solution. Ils étaient là pour se renseigner, et elle était la seule à parler la langue. Pour l'instant, du moins.

Elle présenta donc Michael comme étant le lieutenant Thorpe et se présenta elle-même comme sa femme. Elle apprit en retour le nom de leurs voisins de table : Helmut et Gerda Dorfer.

– Venez-vous de Londres ? lui demanda M. Dorfer en lohénien.

– Oui. J'ai des cousins en Allemagne, et mon mari a toujours souhaité visiter le Lohenberg.

– Si vous me permettez une remarque, déclara Mme Dorfer, votre mari ressemble beaucoup à notre roi Sweyn. Quand il était plus jeune, bien sûr...

Puis elle parut soudain craintive, comme si elle en avait trop dit. Son mari lui jeta un regard d'avertissement et elle se tut.

Hannah n'allait pas laisser passer cette occasion. Tendant la main vers Michael, elle lui fit signe de lui donner de l'argent. Il mit une poignée de pièces dans sa paume.

Hannah les fit glisser vers Mme Dorfer.

– Nous projetons de nous rendre au palais, en arrivant à Vermisten. Je vous saurais gré, si vous connaissiez quelqu'un qui pourrait répondre à nos questions, de nous indiquer son nom. Nous aimerions obtenir une audience avec le roi.

Mme Dorfer jeta un coup d'œil à son époux, qui hochait la tête. Elle posa alors la main sur les pièces.

– Je peux répondre à vos questions. Je travaillais au palais comme femme de chambre, avant d'épouser Helmut. Mais pourquoi voulez-vous voir le roi ?

Son regard se porta de nouveau sur Michael.

– Demandez-lui si elle a entendu l'histoire du prince substitué, dit ce dernier.

Helmut échangea un regard avec sa femme quand Hannah traduisit la question. Le visage de Gerda pâlit, et le couple discuta un moment.

Mme Dorfer sembla l'emporter, car elle suggéra :

– Allez parler à l'intendant du palais, Burggraf Castell. Il pourra vous conseiller et peut-être arranger une entrevue avec le lord chambellan, M. Schliessing.

Elle rougit.

– Le lord chambellan saura que faire...

Quand Hannah traduisit, le visage de Michael exprima la plus grande frustration. Elle n'aurait su dire si c'était à cause du renseignement ou de son incapacité à parler.

Elle remercia Mme Dorfer de l'information, et celle-ci leur donna le nom d'une auberge respectable, où ils pourraient rester, durant leur séjour à Vermisten.

– Et, ajouta-t-elle, vous seriez sages de cacher l'apparence de votre mari, si possible jusqu'à ce que l'on vous accorde l'audience. Si quelqu'un voit sa ressemblance avec le roi, ses conseillers pourraient vous refuser l'entrée.

Hannah la remercia, puis revint à son repas. Michael mangeait en regardant au loin, comme s'il essayait de se rappeler la langue oubliée.

Elle lui parla en anglais pour garder leur conversation privée.

– Je ne crois pas que vous devriez demander une entrevue avec le lord chambellan, lui dit-elle. Il serait trop facile pour le roi de vous écarter, en prétendant que vous n'existez pas. A mon avis, nous devrions au contraire nous servir de votre apparence.

– Que voulez-vous dire ?

– Je crois que vous devriez vous confronter directement à eux. Demander à voir le roi. Découvrir si vous êtes vraiment le prince.

– Par deux fois, on a tenté de me tuer, lui rappela Michael.

– Ce qui accrédite la thèse selon laquelle vous êtes le prince ! Quelqu'un vous considère comme une menace. Et vous veut mort.

Chapitre 15

Ils passèrent le reste de l'après-midi à faire ce que Michael se représentait comme sa propre vision de l'enfer : des emplettes.

Il laissa Hannah l'entraîner d'une boutique à l'autre, tandis qu'elle choisissait des habits pour lui. Il les paya avec l'argent que le Graf lui avait remis.

Puisqu'ils avaient modifié leurs plans et qu'il n'était plus question à présent de se cacher, mais au contraire de montrer sa ressemblance avec le roi, la jeune fille était catégorique : il devait être habillé comme un membre de la Maison royale. De tenues de sport à de formelles toilettes du soir, elle n'avait rien oublié. Ni les chapeaux, ni les gants... ni les sous-vêtements.

– Nous n'aurions pas pu tout acheter dans la première boutique venue ? se plaignit-il.

– Bien sûr que non !

Elle le regarda comme s'il avait suggéré de porter des haillons pour saluer le roi.

– Il faut que le plus de monde possible vous voie, aujourd'hui. Alors le roi ne pourra ignorer votre présence. Il devra vous aider à découvrir la vérité.

C'était aussi un risque bien plus grand. Michael ne pouvait se débarrasser de son vieux réflexe militaire de toujours se sentir menacé et de vérifier ses arrières. Il avait déjà subi deux attaques – une troisième était probablement imminente, et il ne voulait pas qu'Hannah soit prise dedans. La menace viendrait, il n'en doutait pas, la seule question était de savoir quand. D'ici là, il espérait avoir fait escorter Hannah chez ses cousins.

Lui jetant un coup d'œil, il vit son visage rayonner d'enthousiasme. Elle appréciait l'après-midi qu'ils passaient ensemble, même si elle n'avait rien acheté pour elle. Il vint à l'idée de Michael que cela n'allait pas et il la ramena dans une des boutiques, espérant qu'elle puisse y trouver une robe neuve.

– Ce n'est pas la peine, protesta-t-elle. Ne gaspillez pas d'argent pour moi. J'ai quantité de robes dans mes malles.

Mais lorsqu'il vit son œil attiré par la devanture d'une modiste, il l'envoya choisir un bonnet. Pendant qu'elle était occupée avec la vendeuse, il se glissa dans la boutique voisine pour y faire un autre achat.

Le présent coûtait bien plus cher qu'il ne l'avait prévu. Il cacha le paquet enveloppé de papier brun dans sa poche et retourna chez la modiste, avant qu'Hannah ne se rende compte qu'il en était parti.

Des heures plus tard, quand ils furent de retour dans leur chambre d'auberge, après le dîner, Hannah se laissa choir dans un fauteuil.

– J'ai les pieds en compote ! s'écria-t-elle, en défaisant ses chaussures, amusée en pensant à l'indignation de sa mère, si cette dernière l'entendait utiliser une expression aussi populaire. J'ai l'impression d'avoir parcouru vingt milles !

Michael hasarda un sourire, soudain impatient de lui donner le cadeau qu'il avait acheté. Il voulait voir son expression, lorsqu'elle ouvrirait le paquet.

– Tenez...

Il lui tendit la boîte sans un mot d'explication.

– C'est pour vous.

Elle posa les pieds par terre, acceptant le cadeau.

– Quand vous l'êtes-vous procuré ?

Avec un sourire doux, elle ajouta :

– J'espère que c'est quelque chose de sucré.

Elle déchira le papier et ouvrit la boîte. Elle contenait une bague en diamants et aigues-marines.

Cette découverte la laissa sans voix. Elle contemplait fixement le bijou, une expression indéfinissable sur le visage. Il n'avait eu que quelques minutes à lui dans l'après-midi, mais dès qu'il avait vu la bague dans la vitrine, il avait su qu'elle était faite pour elle.

– Eh bien, voyez si elle vous va...

Il sortit la bague de l'écrin et la lui passa à l'annulaire de la main gauche.

– Le bijoutier peut l'ajuster, s'il le faut.

La chance était de son côté, car elle allait à merveille. Hannah serra le bijou dans ses doigts, le regardant enfin.

– Michael, qu'avez-vous fait ?

– Vous avez dit à tout le monde que nous étions mariés. Ne pensez-vous pas que les gens se poseront des questions, si vous ne portez pas de bague ?

Elle secoua la tête, pâlisant.

– Vous ne pouvez vous le permettre. C'est trop !

C'était peut-être vrai, mais il se sentit blessé dans sa fierté. Il voulait qu'elle conserve un souvenir de ces moments passés ensemble. Un bel objet, un objet personnel, qui lui ferait penser à lui...

– Ne vous inquiétez pas du prix.

Elle ôta la bague, la lui remettant dans la main.

– Vous n’auriez pas dû faire ça. Je ne peux l’accepter.

Le petit morceau d’or parut lui brûler la peau. Pourquoi ne le pouvait-elle pas ?

– Elle n’est pas assez belle pour vous ?

Il regretta aussitôt ses paroles. L’air affligé d’Hannah fut pire qu’une gifle pour lui. Une gifle qu’il aurait méritée... Mais sa déception était insurmontable : c’était la première fois qu’il dépensait de l’argent pour elle et elle ne voulait pas de son cadeau.

– Vous ne comprenez pas, Michael...

Hannah parla doucement, détournant son regard.

– Je ne puis accepter une bague de vous. Nous ne sommes pas réellement mariés.

– Non. Mais cela empêchera les gens de jaser.

Il s’avança, lui tendant de nouveau la bague sur sa paume ouverte.

– Prenez-la.

Elle secoua la tête.

– C’est trop. Je ne peux accepter une bague en diamants.

– Pourquoi ?

Il s’était attendu à ce qu’elle adore le bijou, à ce que la monture l’enchanter. Pas à ce qu’elle lui énumère les raisons pour lesquelles elle ne pouvait le porter.

– Je ne suis pas le seul homme à vous avoir offert un bijou, si ?

– Vous n’êtes pas mon père ni l’un de mes frères. Accepter ne serait pas convenable de ma part.

– Tout le monde croit que je suis votre mari.

– Ne pouvez-vous vraiment pas comprendre ? murmura-t-elle, en se levant.

Elle lui prit les mains.

– Cette bague signifie que vous faites un sacrifice pour moi. Vous donnez trop. Je ne veux pas cela pour vous !

– C’est à moi de décider ce que vous valez. Et que je sois damné si je vous offre une bague en fer-blanc !

Elle battit des cils et se rassit, refusant de le regarder.

– Je ne peux la prendre, Michael. Pas seulement à cause de son prix, mais parce que... parce que je voudrais qu’elle signifie davantage...

Michael remit la bague dans sa poche et sortit sans ajouter un mot. Quand il fut parti, Hannah laissa couler les larmes âpres qui l’étouffaient.

C’était une bague magnifique. Un très bel assemblage de diamants et d’aigues-marines qu’elle serait honorée de porter, si c’était une véritable bague de mariage.

Elle remonta ses pieds sous ses jupes, tandis que les larmes ruisselaient sur son visage. Pourquoi avait-il fait cela ? Il savait que leur arrangement n’était que temporaire. Quand il aurait les réponses qu’il cherchait, elle sortirait de sa vie. C’était inévitable ; ils le savaient tous les deux.

Valait-il mieux qu’elle s’en aille, alors ? Maintenant ? L’idée de retourner en Allemagne sans connaître le sort réservé à Michael lui fit l’effet d’une main qui lui serrait la gorge.

Elle était en train de donner son cœur à cet homme, et elle se moquait bien qu’il soit simple soldat ou prince oublié !

La chambre lui paraissait étrangement vide. Elle regarda fixement le lit, s’avisant qu’elle n’avait pas vraiment réfléchi à l’endroit où ils dormiraient cette nuit-là. Oserait-elle s’allonger près de lui, comme le ferait une véritable épouse ?

Elle s’assit sur la courtepoinette, promenant ses doigts sur l’étoffe usée. Il n’y avait rien eu d’incorrect dans la conduite de Michael, durant la journée. Il avait enduré les emplettes, lui laissant passer commandes, alors que cela ne l’intéressait pas du tout.

Il avait dû entrer chez le bijoutier pendant qu’elle essayait des bonnets. Cela n’avait pas duré longtemps, mais il avait saisi ce moment. Pour elle.

Il a dépensé une fortune pour elle, et elle, elle la lui avait jetée à la figure !

Mais elle ne pouvait le laisser faire. Même s’il avait eu une fortune à dépenser. Une bague comme celle-ci, si personnelle, si précieuse !

Si elle l’acceptait, elle la hanterait, lui rappelant sans cesse les sentiments qu’elle éprouvait pour lui.

Elle se redressa, soudain effrayée. Où était-il allé ? Il ne pouvait sortir seul, pas avec les risques qu’il courait. On lui avait tiré dessus, déjà. Si quelqu’un l’attaquait encore ?

C’était bien trop dangereux. Elle remit ses chaussures, sans se soucier de les boutonner. Puis elle dévala l’escalier et se fraya un chemin parmi les convives qui prenaient leur repas en bas.

Elle trouva Michael dans les écuries, en train de soigner son cheval. Jetant un regard sévère au garçon, elle demanda un moment de privauté avec son « mari ». Il souleva sa casquette et alla attendre dehors.

L’odeur âcre des stalles les entourait et Hannah songea que ce n’était pas le meilleur endroit pour des excuses.

– Michael, murmura-t-elle, voulez-vous bien revenir à l'auberge ?

Il ne se tourna pas vers elle, continuant à brosser le dos du cheval, avec des gestes lents et réguliers.

– Retournez dans la chambre, Hannah. La journée a été longue et je sais que vous êtes fatiguée. Je monterai plus tard.

Elle toucha la manche de sa veste et posa son front sur son épaule.

– Ne soyez pas fâché contre moi...

Un millier d'excuses se pressaient dans sa bouche.

– Je ne suis pas fâché.

Son ton crispé démentait ses paroles.

– C'était un présent inapproprié. Vous aviez raison, ajouta-t-il.

– C'était une bague magnifique, corrigea-t-elle, se glissant entre le cheval et lui.

S'imposant ainsi entre ses bras, elle ne lui laissait d'autre choix que de la regarder.

– Et si les circonstances étaient différentes, je serais fier de la porter.

– Mais elles ne le sont pas.

Il abandonna la brosse et posa sa main libérée sur sa taille. Il y avait beaucoup de déception dans ses yeux. Ne comprenait-il donc pas pourquoi elle avait refusé la bague ? Ne voyait-il pas qu'elle essayait d'empêcher qu'ils soient blessés ?

– Rentrez, Hannah. Je veux rester seul un moment.

Non. Elle ne pouvait pas. Si elle le quittait maintenant, la brèche entre eux ne ferait que s'élargir. Il dormirait par terre, et dans un jour ou deux elle serait dans une voiture à destination de l'Allemagne.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa, nouant les bras autour de son cou pour essayer de lui montrer ce qu'elle éprouvait. Les désirs qu'elle ne pouvait exprimer, l'envie de voler tous les instants qu'elle pouvait.

Au début, il ne lui rendit pas son baiser. Mais comme elle pressait sa bouche sur la sienne, l'incitant lentement à s'abandonner, elle sentit ses bras se resserrer autour d'elle.

Son baiser fut hésitant au début, comme s'il n'était pas sûr qu'elle veuille vraiment de lui. Alors elle s'accrocha à lui, espérant qu'il répondrait à son invite.

– Ne vous écarter pas de moi, chuchota-t-elle, quand il détacha sa bouche de la sienne. Pas ce soir.

Il la poussa contre la porte d'une stalle, la soulevant pour l'embrasser avec vigueur.

– Je ne suis pas bon pour vous, Hannah !

– Je ne m'en soucie plus. J'ai besoin de vous.

Elle le tint serré contre elle, frissonnant quand il glissa sa cuisse entre ses jambes.

– Ramenez-moi dans la chambre, murmura-t-elle.

– Dans un moment...

Il prit rudement sa bouche, glissant les mains dans ses cheveux. Des épingles tombèrent de sa coiffure, tandis qu'il l'embrassait. Sa bouche était engourdie, gonflée de son baiser, et elle éprouvait une tension douloureuse entre les jambes. Quand il pressa de nouveau sa cuisse contre elle, elle ne put retenir une exclamation étouffée. C'était comme sur le bateau, sauf que cette fois, l'impact était bien plus grand.

– Que faites-vous, Hannah ?

Elle frémit, luttant pour reprendre son souffle.

– Je crois que vous le savez.

Il lui prit la main et la tira hors de l'écurie. Ses cheveux tombaient sur ses épaules et son visage était tout échauffé par un besoin inassouvi.

Lorsqu'ils atteignirent la porte de l'auberge, Michael s'arrêta net.

– Montez et attendez-moi. Je ne tarderai pas.

Elle monta vivement l'escalier, sans regarder les clients, priant qu'ils ne remarquent pas son apparence défectueuse. Quand elle arriva dans la chambre, elle quitta ses chaussures, tirant à l'aveuglette sur les dernières épingles.

Qu'allait-elle faire ?

Elle contempla le lit solitaire et la chandelle vacillante qui éclairait la petite pièce. Tout appelait la séduction. Une séduction à laquelle elle n'était pas prête.

« Ne laissez jamais un homme vous toucher, sauf s'il est votre mari. Pas même un baiser. En particulier, ne lui laissez rien voir de vous, ne fût-ce qu'une cheville. »

Elles étaient bien loin, les consignes de sa mère ! Et bien bafouées !

La porte s'ouvrit et Michael entra, une main cachée derrière son dos. Hannah tordit le cou pour voir ce que c'était, et aperçut une assiette couverte.

Il la découvrit et révéla une épaisse part de gâteau à la crème.

Elle ne sourit pas, même si cela lui mettait l'eau à la bouche. Jetant un coup d'œil au dessert, elle observa :

– Vous avez oublié d'apporter une cuillère ou une fourchette.

– Non, je n'ai pas oublié.

Elle ignorait ce qu'il voulait dire, mais des images sensuelles de ses doigts lui mettant le gâteau dans la bouche surgirent dans son esprit.

Michael posa l'assiette sur la commode et se rapprocha. Passant derrière elle, il posa les mains sur les boutons de sa robe. Bien qu'elle s'efforçât de se détendre, sa peau s'était refroidie. Il était plus facile de s'imaginer se livrant à lui quand il l'embrassait, l'empêchant de réfléchir.

Il défit les boutons, un par un. Son esprit la pressait de l'arrêter et de sauvegarder son innocence. Son corps se crispait au fur et à mesure que sa peau était dénudée.

– Je sais que vous avez peur, murmura-t-il, en posant un baiser sur sa nuque, mais vous n'avez pas de femme de chambre, et vous ne pouvez dormir avec votre corset.

Il lui laissait le choix, s'avisa-t-elle. Il ne demanderait pas plus que ce qu'elle était prête à donner.

– Si vous préférez, je peux demander à une des servantes de l'auberge de monter vous aider.

Elle laissa échapper un soupir tremblant. Ce serait le plus facile, mais cela soulèverait aussi des questions inutiles sur le fait qu'elle ne laissait pas son mari défaire sa robe.

– C'est bon, parvint-elle à dire. Vous pouvez m'aider.

Son cœur tambourinait dans sa poitrine.

– Est-ce que vous pouvez éteindre la bougie, s'il vous plaît ? chuchota-t-elle. Je ne veux pas que vous me voyiez...

Il ne répondit pas. A la place, il vint se mettre face à elle. Il ne fit pas un geste de plus pour la dévêtir, mais sa robe glissa de ses épaules.

– Voulez-vous que j'aie dormir ailleurs ?

– Non. Vous ne pouvez pas.

Il était imprudent qu'ils se séparent.

Il recula, attendant qu'elle se décide. Elle serra les bords de sa robe, comme si elle essayait de rassembler les derniers vestiges de son éducation.

Michael semblait soupeser sa propre décision. Finalement, il alla près de la cheminée et s'assit dans un des fauteuils, détournant les yeux d'elle.

Hannah eut alors l'impression qu'elle l'avait perdu. Et cela faisait mal, plus que tout ce qu'elle pouvait imaginer. Cet homme avait pris soin d'elle, quand elle en avait eu le plus besoin. Il ne respectait pas les règles d'une société rigide, mais vivait selon son jugement. Et elle savait qu'il n'y aurait jamais un autre homme comme lui dans sa vie.

Si elle se mariait, ce serait avec un lord titré qui escompterait qu'elle lui donne des enfants. Elle en avait rencontré des dizaines, l'année précédente, et pas un seul ne lui avait inspiré un centième des sentiments intenses qu'elle éprouvait pour Michael Thorpe.

Elle avait envie de le connaître intimement. De sentir sa peau contre la sienne, de savoir qu'il la chérissait. Elle ne doutait pas un instant que si elle le laissait lui faire l'amour, elle serait définitivement perdue. Mais elle ne doutait pas non plus que ce serait merveilleux.

Ses moments de liberté s'en allaient un peu plus à chaque heure qui passait. Ce serait peut-être leur seule nuit ensemble. Leur seule chance... Et elle voulait cet homme, même s'il n'était pas pour elle...

Elle laissa glisser sa robe, dénuda son corset puis sa chemise. Elle détacha ses jupons et s'en libéra.

La traversée de la chambre fut l'épreuve la plus effrayante qu'elle ait jamais endurée. Mais dans son cœur, elle savait qu'elle aurait des regrets, si elle ne faisait pas un geste vers lui maintenant.

A la lueur de la bougie, il distinguait chaque partie de son corps. Des frissons parcoururent sa peau tandis qu'elle allait se placer devant lui. Ne portant que ses dessous, elle s'exposa à lui, s'offrant sans manières.

Mais il ne bougea pas. Il la regarda dans les yeux, comme s'il ne savait que penser. Elle s'agenouilla devant lui et tendit la main pour lui ôter sa veste. Ses doigts tremblaient. Elle dénoua son écharpe et déboutonna son gilet.

Soudain, les mains de Michael se posèrent sur les siennes, arrêtant son geste.

– Vous ne voulez pas ça, Hannah. Je peux lire la peur dans vos yeux.

Elle ne s'était jamais montrée aussi hardie de toute sa vie, au contraire, et elle craignait par-dessus tout qu'il la rejette.

– J'ai peur, oui. Et je sais que je devrais vous demander de m'aider pour mon corset et dormir loin de vous.

Il attendit, et elle posa une main sur son cœur. Malgré son calme extérieur, son pouls battait très vite.

– Je sais que je ne devrais pas... Et pourtant c'est ce que je désire. Donnez-moi un souvenir de cette nuit que je garderai pour toujours.

Chapitre 16

Alors Michael saisit les rubans de son corset. Il le délaça et caressa du bout des doigts la fine étoffe de sa camisole. Presque aussitôt, Hannah sentit la pointe de ses seins se contracter. Comme il l'aidait à ôter le corset, le panneau rigide effleura sa poitrine et une onde d'excitation se répandit jusque dans son ventre.

Elle ne portait plus que sa camisole diaphane et son pantalon de linon. Michael avait ôté sa chemise, et à la lueur du feu, sa peau nue avait l'air dorée. Hannah leva la main vers son bras blessé ; la peau entamée guérissait. Les irritations de son cou s'estompaient aussi.

– Est-ce que vous avez mal ?

– Ma douce, je ne ressens qu'une chose en ce moment. Et ce n'est pas le genre de douleur auquel vous pensez !

Il jeta un coup d'œil au manteau de la cheminée.

– Le chandelier est là-bas, si vous voulez m'assommer...

Elle sourit, malgré sa nervosité.

– Comment voulez-vous... Comment est-ce que ça va se passer ?

Peut-être que si elle avait une idée de ce qui l'attendait, elle pourrait calmer son anxiété.

– J'ignore ce que je suis censée faire.

– Je vais commencer par vous embrasser...

Il la débarrassa de ses derniers dessous et, avant qu'elle puisse réaliser qu'elle ne portait plus rien, il posa sa bouche sur la sienne.

Des sensations brûlantes s'emparèrent d'elle, la rendant fiévreuse. Michael la souleva dans ses bras et l'allongea sur le lit. Sa chevelure s'étala sur l'oreiller et il caressa ses longues mèches. Un instant plus tard, il se tourna pour ôter son pantalon et son caleçon. Hannah aperçut son postérieur ferme et la ligne droite de sa hanche. Lorsqu'il pivota vers elle, il tenait l'assiette de gâteau à la main et une lueur coquine brillait dans ses yeux.

Il voulait manger maintenant ? La confusion l'envahit ; elle ne comprenait plus.

Il vint à elle complètement nu, sa virilité dressée. Une bouffée de panique traversa l'esprit d'Hannah, car elle ne pouvait l'imaginer s'unissant à elle.

Il s'assit à côté d'elle sur le lit et posa l'assiette.

– Ouvrez la bouche, lui ordonna-t-il, en brisant un morceau de gâteau.

Une distraction. Voilà ce que c'était, s'avisa-t-elle. Quelque chose pour la calmer.

Elle dégusta le suave glaçage à la crème, mais cela ne diminua pas ses appréhensions. Michael l'embrassa de nouveau, dévorant les traces de crème au beurre sur ses lèvres. Elle s'accrocha à lui, saisie par le contact de sa peau nue sur la sienne. Il fit descendre ses paumes le long de son dos et de ses fesses et sa respiration s'accéléra.

– Je sais que je ne devrais pas faire ceci, murmura-t-il, en embrassant son épaule, puis sa poitrine. Mais j'ai renoncé à essayer de vous résister.

Il plongea un doigt dans la crème et en toucha la pointe d'un sein.

– Maintenant, il est trop tard, ma douce. J'ai l'intention de passer le reste de la nuit à vous rendre folle de plaisir.

Sur ces mots, il couvrit son téton de sa bouche, dessinant des cercles avec sa langue. Il lécha la crème, laissant Hannah frémissante. Elle se pressait contre lui, tandis qu'une vague de désir explosait entre ses jambes.

Il porta son attention sur son second sein, l'embrassant avec le même soin, tandis qu'il taquinait l'autre pointe durcie de ses doigts. Sous ce délicieux tourment, Hannah se sentait perdre souffle.

– Vous êtes plus exquise pour moi que n'importe quel gâteau, murmura-t-il. Je pourrais vous goûter toute la journée.

Sa bouche descendit sur elle, le long de son ventre, jusqu'aux boucles soyeuses de sa féminité.

Ses joues étaient douces contre ses cuisses et elle serra les jambes, craignant ce qu'il pourrait faire ensuite.

Il releva la tête, la regardant fixement. Dans la lumière tamisée, ses yeux noisette avaient la chaleur du chocolat, parsemés d'éclats verts.

– Je vais vous donner une nuit dont vous vous souviendrez, Hannah. Faites-moi confiance.

Il posa un baiser sur son ventre, passant les mains sous ses hanches. Il appuya ses paumes sur ses fesses et la pressa contre son visage.

Oh, doux Jésus ! Il n'allait pas la goûter là ?

Il plongea de nouveau un doigt dans la crème et en mit une petite quantité sur la fente de sa féminité. Un instant plus tard, Hannah crispa les mains sur les draps. Un cri aigu sortit de sa gorge, tandis que Michael couvrait de sa bouche la partie la plus intime de sa personne.

Il en taquina la chair délicate, l'excitant jusqu'à ce qu'elle s'arque contre lui, tremblant sous les caresses indécentes de sa langue.

La volupté monta, grandissante, puis explosa en une extase qui la fit crier. Elle voulut s'asseoir, mais il la maintint allongée, les jambes écartées, tandis qu'il la caressait de nouveau de sa bouche.

– Je ne peux pas, Michael, haleta-t-elle. Je ne peux pas. C'est trop.

En réponse, il glissa deux doigts dans sa moiteur, étirant sa chair. Il la fit basculer une fois encore dans le comble du plaisir, tandis qu'il entrait en elle et se retirait.

– Touchez-moi, lui demanda-t-il, en portant sa main à son sexe.

Elle n'avait jamais senti la virilité d'un homme et n'aurait jamais pu imaginer qu'elle soit si douce et si lisse. Elle en caressa le bout de son pouce. Il était humide.

Tandis qu'elle faisait descendre sa main le long, elle vit Michael retenir un soupir de plaisir. Il la laissa l'explorer, et devint encore plus dur à son toucher. Lorsqu'elle commença à le masser de bas en haut, il saisit son poignet et l'arrêta.

– Pas ce soir. Cette nuit est pour vous...

Il la tourna sur le côté et se plaça derrière elle. Faisant passer sa jambe sur la sienne, il glissa son sexe entre ses cuisses.

– Quand vous serez prête pour moi, j'entrerai en vous.

Il prit ses deux seins dans ses mains, lui taquinant l'épaule de sa bouche. Son érection s'enfonça un peu en elle et elle trembla sous cette sensation. Tandis qu'il continuait à caresser ses tétons, elle le supplia.

– Michael, j'ai envie de... J'ai besoin que... Oh, je ne sais plus, tout est si confus !

Il bougea son sexe entre ses jambes.

– Ne précipitez pas les choses, ma douce. Je veux que ce soit agréable pour vous.

Lentement, doucement, il pénétra en elle. Il ne la força pas et ne lui fit pas mal. Il glissa simplement en elle avec délicatesse, d'avant en arrière. L'épaisseur de son sexe était comme une caresse dans son ventre, s'enfonçant chaque fois un peu plus. Il posa son pouce sur la perle de plaisir nichée dans sa féminité et la taquina, tandis qu'il se glissait un peu plus loin en elle.

– Je veux vous voir défaillir de nouveau, murmura-t-il.

Le corps d'Hannah s'arqua ; elle le serra en elle, tandis qu'il continuait à la caresser. Elle se sentit s'envoler de nouveau vers l'intense plaisir qu'il lui avait déjà fait connaître. Il s'écarta d'elle, ralentissant son rythme. Des larmes s'échappèrent de ses yeux et elle frissonna violemment contre sa main.

– Laissez-vous aller pour moi, lui demanda-t-il.

Et avec une autre caresse de ses doigts, elle connut l'extase. Il finit de se glisser en elle, l'emplissant jusqu'à ce qu'ils soient complètement unis. Elle éprouva une légère brûlure, mais elle le tint serré contre elle, choquée et émerveillée.

Elle arqua les hanches quand il se retira et s'enfouit de nouveau en elle. Elle sentait qu'il se contenait, essayant de ne pas lui faire mal. Etre allongée sur le côté lui semblait trop précautionneux. Elle voulait qu'il connaisse le même contentement.

Elle s'écarta de lui, se mit sur le dos et l'attira sur elle. De sa main, elle le guida en elle et releva les genoux.

– Prenez ce que vous désirez, Michael, chuchota-t-elle.

Son visage se contracta et il plongea dans son ventre, accélérant son rythme. Elle s'accrocha à lui, le tenant, tandis qu'il la possédait avec ardeur.

Un moment plus tard, il fit glisser ses hanches jusqu'au bord du lit. Il se leva et souleva ses genoux pour la pénétrer de nouveau. Son visage se tendit sous l'effet de son plaisir, crispé par le besoin qu'il réprimait. Elle répondit à chaque assaut en pressant ses hanches contre lui. Michael la saisit fortement et s'enfouit en elle jusqu'à ce qu'enfin ses traits se contractent et qu'il laisse échapper un grognement sourd.

Il s'affala sur elle, leurs corps encore joints. Hannah sentit la chaleur humide de sa semence et promena ses mains sur son dos. Elle noua ses jambes autour de lui, le serrant en une autre forme d'étreinte.

Pas étonnant que les hommes et les femmes ne parlent jamais de cet acte, se dit-elle. Elle n'aurait jamais pensé que cette intimité puisse être à la fois aussi sauvage et aussi agréable.

– Comment vous sentez-vous ? lui demanda-t-il, la voix enrouée.

– Magnifiquement bien !

C'était la vérité. Elle se sentait languide et détendue, comme si être nue avec lui était la chose la plus naturelle du monde.

– Vous avez faim ? lui demanda-t-il encore, en se retirant d'elle.

– Un peu.

Elle le laissa lui donner du gâteau du bout des doigts et lécha la crème dessus, voyant ses yeux s'assombrir de nouveau de désir.

– Vous allez me tuer si vous continuez à me regarder de cette façon, Hannah !

Il passa les mains sur elle.

– Je ne pourrai pas me rassasier de vous.

Elle noua les bras autour de son cou.

– Ça m'est égal, murmura-t-elle.

Plus tard dans la nuit, après lui avoir fait l'amour deux fois de plus, Michael arrangea les draps.

– Il est temps de dormir, déclara-t-il.

Elle allait se blottir contre lui, quand il fit tomber un oreiller sur elle.

– Pourquoi faites-vous ça ?

Elle essaya d'écarter l'oreiller, mais il le plaça au milieu du lit. Lorsqu'elle tendit la main, elle sentit qu'il y en avait deux autres, disposés dans le sens de la longueur.

– J'érige une barricade entre nous. Vous dormirez de votre côté, et moi du mien.

Une barricade d'oreillers ? Pour quoi faire ?

– Vous ne voulez pas dormir tout près de moi ? demanda-t-elle, troublée. Quelque chose ne va pas ?

– Ma douce, si vous vous rapprochez encore de moi, je ne serai pas responsable de ce qui arrivera.

Il s'installa de son côté.

– Je vous suggère de rester dans votre coin, si vous voulez dormir.

Elle sourit dans le noir et se pelotonna sous la couverture. Était-il sérieux ? Ne pouvait-il vraiment pas lui résister ?

Un moment plus tard, une main lui caressa la joue.

– Vous êtes de mon côté, Hannah...

– Je suis au bord du lit ! Si je me pousse encore, je vais tomber !

Il mêla une jambe aux siennes, sous la barrière d'oreillers.

– Vous êtes quand même de mon côté.

Quand elle s'avisait que sa longue jambe traversait le lit, elle se mit à rire.

– Si je vous laissais faire, tout le lit serait votre côté !

– Il l'est. Je vous laisse juste l'emprunter.

Il retira sa jambe et lui prit la main.

Allongée sur le dos, leurs mains jointes, Hannah rit de nouveau.

– Vous n'aimez pas partager, n'est-ce pas ?

– Pas du tout. D'ailleurs, je ne vous partagerai jamais.

Il caressa sa joue du revers de ses doigts accélérant aussitôt son pouls. Même quand elle entendit son souffle régulier, son cœur refusa de se calmer.

C'était le genre de mariage dont elle avait rêvé. Un beau mari qui la taquinait. Qui la faisait se sentir aimée. Qui était allongé près d'elle la nuit, lui chuchotant des secrets dans le noir.

« S'il vous plaît, faites qu'il ne soit pas le prince », pria-t-elle. Car s'il l'était, elle le perdrait.

Michael se leva avant le soleil, laissant dormir Hannah. Elle était pelotonnée sur le côté, sa main légèrement ouverte. Il s'habilla en silence et se glissa hors de la chambre. Mettant la main dans sa poche, il trouva la bague, qui était toujours là. Il avait pensé la rendre au bijoutier. Mais après cette nuit, il n'en était plus sûr.

Il ignorait pourquoi Hannah avait décidé de se donner à lui. Elle avait refusé la bague. « Elle devait signifier davantage », lui avait-elle expliqué, pour justifier son refus.

Voulait-elle dire qu'elle désirait vraiment épouser un homme comme lui ?

Il était ridicule d'envisager cette possibilité ! Il ne pourrait prendre soin d'elle comme elle méritait.

Sombrement, il songea à leur prochaine visite au palais. Il ne croyait pas que cela changerait quoi que ce soit. Un homme comme lui, devenir un prince ? Il ne pouvait admettre que cela puisse être vrai. On le jetterait dehors, plutôt.

D'un autre côté, s'il était un prince, il aurait les moyens d'entretenir Hannah. Il pourrait faire d'elle une princesse.

Passer la nuit avec elle avait changé bien des choses. Il était devenu son amant, et cela avait été meilleur que tout ce qu'il avait jamais imaginé.

Douce, fouguese et passionnée, elle l'avait emporté. Il avait eu conscience de chacun de ses mouvements, de chacun de ses soupirs.

Il toucha la bague dans sa poche et se dirigea vers l'aubergiste. Il songea à engager une servante pour aider Hannah à s'habiller, mais en réalité il préférerait s'en occuper lui-même. Il commanda un plateau pour prendre le petit déjeuner dans leur chambre.

L'aubergiste le prit à part et déclara, dans un anglais hésitant :

– Lieutenant Thorpe, des hommes sont venus, hier soir. Ils cherchaient quelqu'un correspondant à votre description. J'ai pensé que vous deviez le savoir...

Michael supposa que c'étaient les hommes du Graf. Mais il pouvait aussi s'agir de ceux qui les avaient attaqués en route. Il n'y avait aucun moyen de le savoir. Il remercia l'aubergiste et remonta avec le plateau, décidé à quitter l'auberge au plus vite. Ils n'y étaient plus en sûreté.

Hannah était réveillée et bataillait pour s'habiller.

– Bonjour, dit-elle avec un sourire hésitant. Pourriez-vous m'aider ?

– Bien sûr.

Il posa le plateau et vint se placer derrière elle, puis, prenant les lacets du corset à deux mains, il serra.

– Pourquoi les femmes se torturent-elles ainsi ? grommela-t-il.

Il s'inquiétait de lui faire mal, mais elle rit et lui dit de serrer plus fort.

Il aurait nettement préféré la délayer. Il lui vola un baiser, essayant d'apaiser le besoin qu'il avait d'elle. Elle colla sa bouche à la sienne, nouant les bras autour de son cou.

Le désir de la posséder de nouveau l'envahit sans prévenir. Il avait envie de la dévêtir, de lui faire l'amour jusqu'à ce qu'elle tremble de

plaisir.

Mais elle s'écarta de lui, le visage rouge d'embarras.

– Michael, j'ai réfléchi... A propos de la nuit dernière, quand nous... nous..., eh bien... Je ne pense pas que nous devrions recommencer.

Michael se sentit atteint dans sa fierté. Il mit la main dans sa poche, touchant la bague. Peut-être était-ce mieux ainsi...

– Vous avez raison, répondit-il.

Puis il haussa les épaules, comme si cela lui était égal. Le temps qui leur restait à passer ensemble serait bref, et plus ils se lieraient l'un à l'autre, plus il serait difficile de se quitter.

– Nous n'avons pas fait le bon choix, la nuit dernière...

Elle pâlit, mais acquiesça d'un signe de tête.

– Je n'ai pas eu de regrets sur le moment. Mais... s'il y avait un enfant ?

Un enfant ! Un enfant innocent qui le verrait comme son père, celui qui devait prendre soin de lui, le nourrir, le protéger ?

Des visions atroces l'assaillirent, d'un enfant qui criait de faim. D'Hannah portant une robe usée, les mains à vif à force de frotter le sol. Serait-ce leur vie ? Il ne pouvait laisser cela se produire ! Pourtant, il déclara :

– S'il y a un enfant, je prendrai soin de vous.

Il dit exactement les mots qu'elle s'attendait à entendre, bien que l'idée de lui offrir une existence pauvre l'horrifiait. Il pria qu'il n'y ait pas d'enfant, pas de conséquences durables de leur nuit défendue.

– C'est bien...

Mais elle ne semblait pas transportée non plus à cette pensée.

– J'ai appris que des hommes me cherchent. Nous ne pouvons plus rester ici.

– Où voulez-vous aller ?

Elle se plaça devant lui pour qu'il boutonne sa robe dans le dos. Il s'exécuta, mais sentir sa peau sous ses doigts ne fit qu'attiser sa faim d'elle.

– Au palais. Pour commencer. Nous déciderons ensuite où loger.

Il lui tendit le plateau de nourriture, prenant un scone au passage.

Elle se servit avec réticence, comme si l'idée ne lui plaisait pas.

– Nous devons parler au roi. Il n'y a pas d'autre choix. Mais je ne peux m'empêcher de penser que quelque chose de terrible arrivera, si nous le faisons, dit-elle.

Elle repoussa son assiette et enfila sa pelisse. Puis elle mit son bonnet et le noua sous son menton.

– C'est un risque à courir, oui.

Mais un risque nécessaire. Michael voulait ces réponses, ne fût-ce que pour clore ce chapitre de sa vie. Plus que jamais, il se sentait sur le point de connaître les secrets de son passé. Peut-être qu'en se rendant au palais, il sentirait déjà quelque chose.

Hannah finit de mettre ses gants et le regarda.

– Peut-être que nous devrions attendre que le Graf soit rétabli, pour qu'il nous accompagne... Il en sait plus que nous sur la famille royale et il pourrait vous indiquer vos amis ou vos ennemis, au palais...

– C'est vrai. Mais pour le moment, nous bénéficions de l'effet de surprise.

Il termina son repas, se leva et prit son chapeau.

– Nous allons faire ce que Gerda a suggéré. Je demanderai à parler à l'intendant, ou peut-être au chambellan.

– Dois-je demander une audience avec la reine, pendant ce temps ? Je pourrais peut-être en apprendre davantage.

– Non, il faut que nous restions ensemble. Surtout si l'on croit que nous sommes mariés.

Le regard de Michael se posa sur sa main.

Elle s'en aperçut, laissa échapper un soupir tremblant et ôta son gant.

– D'accord. Je porterai la bague, mais seulement pour quelques jours. Ensuite, je vous la rendrai.

Michael sortit la bague de sa poche et la passa à son doigt. Il tint sa main un peu plus longtemps qu'il aurait dû, mais elle refusa de le regarder.

Il sentait qu'elle avait des remords. Il voulut dire quelque chose pour la consoler. Mais que pouvait-il dire ? Il s'était montré égoïste, tout en sachant ce qu'elle perdait, en se donnant à lui.

Elle s'était endormie en lui tenant la main. Un moment délicieux... Il l'avait observée, pendant qu'elle rêvait. Elle était beaucoup trop bien pour lui, mais il était trop tard maintenant pour défaire ce qui s'était passé entre eux.

Elle ajusta la bague à son doigt.

– J'espère que vous trouverez aujourd'hui ce que vous cherchez, Michael.

« Moi aussi », pensa-t-il.

Il la conduisit le long du couloir, jusqu'à l'escalier. Au-dessous d'eux, un tintamarre de voix se faisait entendre. On aurait dit que quelqu'un d'important venait d'arriver. L'instinct le poussa à placer Hannah derrière lui.

Quand il arriva au bas des marches, il semblait y avoir des gens partout. Un groupe de soldats s'avança, armé de mousquets. Ils passèrent à travers la foule et formèrent une ligne devant l'escalier.

– Son Altesse royale le prince a demandé à vous voir, annonça le capitaine de la garde.

Michael jeta un coup d'œil à Hannah. Il lui prit la main et la fit avancer à son côté.

– Je suppose que nous allons avoir notre audience, finalement.

Chapitre 17

– Le prince souhaite vous voir seul, déclara alors le capitaine dans un anglais hésitant.

« Evidemment », pensa Michael. Il n'était pas surpris. C'était la façon la plus aisée d'éliminer la menace.

– Ma *femme* vient avec moi, dit-il.

Tout autour de lui, il entendait le bourdonnement des voix. Même s'il ne pouvait comprendre tous les mots, il devinait que les gens parlaient du prince substitué. Il s'efforça de protéger Hannah de la foule, mais quelques hommes et femmes s'approchèrent bien trop près à son goût.

C'en était assez. Il s'arrêta de marcher au milieu de la salle et passa sa colère sur tous ces indéclicats.

– Ne la touchez pas ! Jamais !

Il fit passer Hannah devant lui. Les soldats le regardaient avec méfiance, comme s'ils pensaient qu'il essaierait de s'échapper. Mais pas du tout. Il avait la ferme intention de les accompagner pour obtenir ses réponses. Et le fait de rencontrer l'homme qui avait le plus à perdre de sa présence ne lui faisait pas peur.

Son souci, pour l'instant, était la sécurité d'Hannah. Et même si une part de lui redoutait un piège, il devait reconnaître que ces hommes n'avaient pas l'air d'exécuteurs.

Les soldats les escortèrent jusqu'à un chariot tiré par des chevaux. Ce moyen de transport fruste aurait insulté n'importe quel véritable noble. Hannah le regarda avec dégoût, mais elle ne dit rien quand Michael la hissa dessus. Elle lui murmura simplement en anglais :

– Pourquoi sont-ils venus vous chercher ? Pensez-vous que vos ennemis nous ont trouvés ?

– Il est évident que la rumeur de notre arrivée s'est répandue.

– Tout ça ne me plaît pas, Michael.

Elle secoua la tête, le regard fixé sur les mousquets.

– L'un de ces hommes a dit que c'était pour notre protection, mais je n'y crois pas.

– Moi non plus.

Pour l'heure, il ne voulait pas qu'elle soit éloignée de lui.

– S'ils essaient de nous séparer, prévenez immédiatement le Graf.

– Je ne m'inquiète pas pour moi, murmura-t-elle. Je m'inquiète pour vous.

Elle lui prit la main, et il toucha la bague. Même si elle avait juré de ne la porter que quelques jours, il ne voulait pas qu'elle la quitte. Le délicat bijou était un moyen de tenir les autres hommes loin d'elle.

– Je peux prendre soin de moi, Hannah.

Elle ne parut pas convaincue.

Quand ils arrivèrent au palais – le *Schloss* –, Hannah renversa la tête en arrière pour l'examiner. Les murs de pierre resplendissaient dans la lumière, et les tourelles pointues lui rappelèrent celles d'un château de conte de fées. Un souvenir soudain assaillit Michael : il se vit, marchant dans un jardin fleuri. Une femme aux cheveux sombres lui souriait.

Il était déjà venu ici. Cela ne faisait aucun doute.

– Pensez-vous qu'ils vont vous enfermer dans une de ces tours ? lui demanda Hannah, ne plaisantant qu'à moitié.

Il ne sourit pas. En vérité, il ignorait totalement ce qu'il pouvait attendre de cette audience. Les soldats les aidèrent à descendre du chariot et les conduisirent à une entrée privée.

Les murs extérieurs du palais avaient des fondations anciennes de plusieurs siècles, tandis que des pierres grises, plus récentes, formaient les étages supérieurs. Des fenêtres vitrées reflétaient le soleil du matin et des églantiers constituaient une haie sur le côté. Six hautes cheminées s'élevaient sur les tours les plus élevées, rappelant à Michael qu'il s'agissait d'un château moderne et non d'une forteresse centenaire.

– Lieutenant Thorpe... Madame Thorpe... Veuillez me suivre, je vous prie...

Le capitaine les escorta à l'intérieur et leur fit longer un long couloir.

Un escalier de pierre tournant conduisait aux étages supérieurs, et lorsqu'ils atteignirent le premier, le capitaine s'arrêta et ouvrit une porte donnant sur un petit salon. Faisant signe à une domestique d'approcher, il dit :

– Madame Thorpe, vous pouvez attendre votre époux ici.

Hannah parcourut la petite pièce des yeux et chercha le regard de Michael.

– Elle reste avec moi !

Il ne se laisserait pas séparer d'elle avant de savoir à quoi s'attendre.

– Je suis désolé, lieutenant Thorpe. Le prince Karl veut vous parler seul à seul. Nous devons obéir à ses ordres.

Michael fixa le capitaine.

– Je ne suis pas soumis à ses ordres. Et lady Hannah restera avec moi !

Le soldat se raidit.

– Michael, je pense que vous devriez aller avec eux, intervint Hannah.

S’approchant tout près de lui, elle ajouta :

– Je peux en apprendre plus sur votre situation, si nous sommes séparés.

– Pas cette fois. Pas avant de les avoir rencontrés.

Le capitaine hésitait visiblement quant à la conduire à suivre, puis finalement leur fit signe de le suivre. Il les précéda dans un autre escalier, jusqu’à une grande pièce ornée de quatre fenêtres gothiques. Un flot de lumière se déversait dans la salle, illuminant un piano à queue flanqué de délicates chaises françaises. De longs rideaux bleus bordaient les fenêtres, ajoutant une touche de chaleur au décor.

Mais aucune chaleur n’émanait de l’homme assis dans un fauteuil en cuir, au bout de la pièce. Il avait une expression sinistre, où se mêlaient la colère et l’hostilité.

Michael garda la main d’Hannah dans la sienne et fixa le prince. Ses cheveux étaient un peu plus clairs que les siens, mais son visage était presque l’exact reflet du sien.

– Je suppose que vous êtes venu ici dans l’espoir que le roi vous reconnaisse ?

Fürst Karl dévisagea sans aménité l’homme et la femme qui s’asseyaient devant lui. Les rumeurs avaient atteint leur comble à Vermisten ; les gens se demandaient qui était réellement le lieutenant. Les vieilles histoires du prince substitué refaisaient surface, et Karl sentait le trône lui glisser entre les mains.

Les légendes et les histoires n’étaient que cela, des récits inventés, nés de superstitions. Il refusait de croire que quiconque puisse usurper sa place de prince héritier du Lohenberg. Il s’était voué toute sa vie à son pays bien-aimé. Mais le royaume glisserait dans le chaos, s’il ne réglait pas très vite et de manière radicale ce problème.

De toute évidence – et il ne songeait pas à nier leur ressemblance – l’homme assis face à lui était un demi-frère. Très probablement un bâtard de son père.

Il n’aurait su dire si le roi, souffrant, avait entendu parler de son arrivée. Mais il ferait tout son possible pour protéger sa mère. La reine n’avait pas besoin d’être informée des infidélités de son époux. Elle avait suffisamment pâti de son esprit fragile, au fil des années.

La reine Astri-la-Folle, coupée du monde pour son propre bien. Peu de gens osaient encore lui parler, redoutant ses crises. Son père lui-même évitait sa femme, se comportant comme s’il était veuf depuis des années. Karl savait cependant que le Graf von Reischor avait rencontré la reine récemment.

– Que voulez-vous ? demanda-t-il à Michael, en continuant à parler anglais. De l’argent ?

L’idée de payer un seul *pfennig* à cet homme pour l’éloigner du Lohenberg lui répugnait.

– Je suis venu chercher des réponses.

Le lieutenant le dévisageait aussi, comme s’il établissait une comparaison entre eux. Karl était profondément contrarié, car l’homme qui se tenait devant lui ressemblait plus à son père que lui-même.

– Quel âge avez-vous ? lui demanda-t-il.

– Vingt-six ans.

Le même âge que lui ! Karl réprima un juron, furieux. Comment Sweyn avait-il pu faire une chose pareille ? Si le lieutenant avait été plus jeune, il aurait compris. La folie d’Astri avait jeté une ombre sur le palais. Il eût été compréhensible que le roi cherche du réconfort dans les bras d’une autre femme.

Mais la présence de cet homme suggérait autre chose. Peut-être Astri avait-elle appris l’infidélité de son époux. Peut-être était-ce cela qui lui avait fait perdre la raison.

Cela le rendait malade d’y penser. Il se pencha légèrement en avant, fixant le lieutenant avec plus d’attention encore.

– Nous avons manifestement le même père, déclara calmement Michael, mais je m’interroge sur nos mères. Lequel de nous deux est le véritable fils de la reine ? Nous devrions le lui demander...

Jamais ! L’idée de forcer sa mère à endurer la présence de cet homme était impensable !

– La reine ne vous verra pas, déclara Karl d’un ton sec.

Il se leva et alla à la fenêtre.

– Elle ne voit plus personne.

Pas même lui. Elle avait à peine tenu compte de lui durant toute son enfance. Cela n’allait pas changer.

– Si je lui parlais ? proposa alors la jeune femme qui accompagnait le lieutenant. Ma présence ne mettrait sûrement pas Sa Majesté mal à l’aise. Je ne constitue pas une menace.

Jusqu’ici, Karl ne lui avait pas accordé beaucoup d’attention. Elle était restée silencieuse durant leur discussion, mais à voir son assurance et l’élégance de son maintien, il suspecta qu’elle était d’une plus haute naissance qu’il l’avait cru d’abord. Elle était très belle. Avec un air de noblesse, qui la mettait d’emblée à sa place au palais.

Mais même une telle femme ne pouvait voir la reine. Il ne le permettrait pas.

– Personne ! répéta-t-il.

Pour l'heure, il voulait se débarrasser d'eux deux. Même si l'idée de s'adresser à lui répugnait, il ne voyait pas d'autre choix.

– Retournez à Londres et ne remettez plus les pieds au Lohenberg, déclara-t-il. Je m'assurerai que vous receviez une bonne compensation.

– Nous ne partirons pas ! Pas avant que j'aie parlé au roi et à la reine.

Ce lieutenant ne serait pas facile à manipuler... Karl fit un signal silencieux à un de ses gardes.

– Faites sortir le lieutenant et sa femme, dit-il. Assurez-vous qu'ils atteignent la frontière en toute sécurité.

Il voulait qu'ils quittent le palais. Qu'ils quittent Vermisten et sortent de sa vie. Plus vite ils seraient de retour en Angleterre, mieux ce serait. S'il devait employer la force, il n'hésiterait pas. Il s'agissait de protéger sa famille.

Le lieutenant se leva, lui faisant face. Il était impressionnant, le regard menaçant. Il dit calmement, en lohénien :

– Je n'ai pas demandé à vivre ceci. Mais je vous le jure, j'aurai mes réponses. Et vous aussi, que vous vouliez les entendre ou non !

Se confronter au prince héritier avait été pour Michael comme se regarder dans un miroir. Un demi-frère, incontestablement. Une telle ressemblance entre eux deux ne pouvait s'expliquer autrement. Mais lequel était illégitime ?

Il repensa à Paul et Mary Thorpe qui ne lui avaient jamais rien dit de son adoption. Pourquoi lui avaient-ils menti, le laissant croire qu'il était leur fils de chair et de sang ? Par amour, pour le protéger d'un danger ? Avaient-ils quelque chose à voir avec cette histoire de prince substitué ? Comment serait-ce possible, compte tenu de leurs modestes origines ?

Ses premiers souvenirs de sa mère adoptive étaient ceux d'une femme qui l'apaisait, qui le berçait pour l'endormir. Toujours patiente et aimante. Il n'avait jamais eu aucune raison de douter d'elle. Et il n'avait pas envie de commencer maintenant.

Il tenait fermement la main d'Hannah, car elle était la seule présence constante et bienveillante dans le chaos où il se débattait. Elle le rattachait à la réalité, l'empêchant de perdre l'esprit.

Il était clair que le mystère de sa naissance était la pièce manquante de cet étrange puzzle. Était-il vraiment de sang royal et pourrait-il passer de l'état d'homme pauvre à celui de prince ?

Les soldats les escortèrent devant le palais, juste comme le Graf von Reischor arrivait avec ses serviteurs. Le visage de l'ambassadeur était presque gris d'épuisement. Ses valets le portaient.

– Venir ici seul a été une grave erreur ! s'écria le comte sans préambule. Vous n'avez aucune idée des menaces que vous pourriez affronter, lieutenant Thorpe !

– On a essayé de me tuer par deux fois, riposta Michael. Je sais donc exactement ce à quoi je m'expose.

Avec une pointe de satisfaction, il ajouta :

– Toutefois, on n'a plus attenté à ma vie depuis le moment où nous vous avons quitté. Je me demande bien pourquoi !

– Vous auriez dû m'attendre, insista l'ambassadeur sans relever sa remarque.

Ses valets le mirent debout. Peu après, il leur fit signe de s'éloigner et baissa la voix.

– Que s'est-il passé ?

« Avais-je raison ? » semblait-il demander.

– Le prince nous a ordonné de partir. Ses gardes nous escortent à la frontière.

La réponse de Michael attisa l'indignation du diplomate.

– Je ne vous ai pas dit de parler au *Fürst* ! Bien sûr, qu'il ne veut pas de vous au palais !

– Nous n'avons pas eu le choix, intervint Hannah, pressant la main de Michael pour tenter de le calmer. Ce matin, le prince a envoyé des hommes à l'auberge et nous avons été conduits devant lui.

Elle ajouta dans un murmure :

– Il se sent menacé par Michael.

– Naturellement...

Le Graf se redressa, jetant un regard pensif au palais.

– A ce qu'il semble, nous allons devoir changer de stratégie.

Il parla d'une voix basse à ses hommes, leur ordonnant d'escorter Michael et Hannah à son relais de chasse.

– Je vous y rejoindrai ce soir, quand j'aurai parlé à la reine.

– Le prince dit que la reine ne voit plus personne.

– Il veut dire qu'ils ne le permettent pas.

Son visage se durcit de frustration.

– Ils l'ont accusée de folie et enfermée. Nul ne veut admettre qu'elle avait raison depuis le début.

– Raison sur quoi ?

– Sur le fait que vous avez été enlevé.

Il toussota.

– Mais ce n'est pas l'endroit pour en discuter.

Il fit signe aux gardes du prince.

– Mes serviteurs vont conduire le lieutenant Thorpe et sa... compagne à la frontière. Vous pouvez retourner à vos devoirs.

Le capitaine parut suspicieux, mais il obéit.

– Mon cocher vous emmènera à mon relais de chasse après s'être assuré qu'on ne vous suit pas hors de Vermisten, dit le diplomate.

Hannah n'était pas convaincue.

– Le prince va nous ordonner de quitter le pays, s'il découvre que nous sommes encore ici.

– Votre présence n'est pas requise, lady Hannah, lui répondit von Reischor. Si cela vous inquiète, mes hommes peuvent vous escorter chez vos cousins en Allemagne, sur-le-champ.

Elle sembla mal à l'aise et se tourna vers Michael pour scruter son regard. Il ne voulait pas qu'elle parte, pas encore.

Il lui prit la main.

– J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour être mon interprète, dit-il.

Il ne mentionna pas qu'il commençait à se souvenir de la langue. Mieux valait laisser croire aux gens qu'il ne pouvait en parler un mot.

Quand ils atteignirent la voiture, le regard du Graf tomba sur leurs mains jointes, remarquant la bague au doigt d'Hannah.

– J'espère que vous n'avez rien fait de stupide...

La jeune femme rougit, recouvrant la bague de sa main.

– C'est un cadeau. Si les gens croyaient que nous étions mariés...

Le visage de l'ambassadeur se crispa de dégoût.

– Il vaudrait mieux, dans l'intérêt de l'avenir du lieutenant, que pas trop de gens le croient !

Elle pâlit et Michael resserra sa main sur la sienne. Ce n'était pas sa faute, et il ne laisserait pas le Graf la blâmer. Il leva la bague.

– J'ai protégé sa réputation, avec ce bijou.

– Vous n'auriez pas dû conduire lady Hannah jusqu'ici. Ses cousins se demandent probablement déjà où nous sommes.

– Nous ne sommes partis que deux jours, fit remarquer Michael.

– Et quelle est votre intention, maintenant ?

Hannah se plaça entre eux.

– Tout va bien, dit-elle lentement, en regardant l'ambassadeur droit dans les yeux. Je n'ai pas l'intention d'interférer dans l'avenir du lieutenant Thorpe. Je me rendrai bientôt chez mes cousins.

Elle lâcha la main de Michael, s'écartant d'un pas. Son visage était parfaitement posé, impénétrable.

Michael savait qu'il n'aurait jamais dû la laisser venir avec lui. Mais l'idée qu'elle le quitte, pour séjourner chez des inconnus qui arrangeraient son mariage avec un étranger, lui donna immédiatement envie de reprendre sa main et de ne plus la lâcher de toute sa vie, prince héritier du Lohenberg ou non, bâtard royal ou simple soldat britannique...

Après avoir aidé la jeune femme à monter dans le coche, il demanda :

– Où est Mme Turner ?

– Elle se trouve dans une auberge avec la femme de chambre de lady Hannah et les autres domestiques. Elle n'était pas contente de voyager jusqu'ici.

Michael n'en doutait pas.

– Faites-la venir au relais de chasse, je vous en prie. J'aimerais lui parler dès que possible.

Abigail Turner avait connu sa mère avant même son adoption. Elle saurait peut-être si Mary Thorpe était jamais venue au Lohenberg.

Le Graf hocha la tête, bien qu'il ne parût pas enthousiasmé par cette idée.

– Comme vous voudrez.

Dans la voiture, Hannah paraissait ébranlée par la conversation. A la façon dont elle évitait son regard, Michael suspecta qu'elle envisageait de partir.

Le trajet jusqu'à la frontière fut pénible et cahoteux. Les milles s'égrenaient et Michael n'avait pas dit un mot. Hannah tournait la bague autour de son doigt, plongée dans ses pensées. Quand le soleil de l'après-midi commença à descendre à l'horizon, elle demanda :

– Qu'avez-vous pensé du prince ?

– Je pense qu'il est effrayé.

Comme n'importe quel homme le serait, confronté à une pièce inattendue du passé.

– Et vous ? Avez-vous peur de ce qui arrivera ?

Il secoua la tête.

– Je ne suis pas celui qui a un royaume à perdre, ma douce.

– Il est votre frère, n'est-ce pas ?

Elle paraissait troublée par cette déclaration, comme si elle ne souhaitait pas qu'elle fût vraie.

Il opina.

– Je suis probablement un bâtard. Ils veulent se débarrasser de moi pour sauver les apparences.

Hannah secoua la tête, plongeant les yeux dans les siens.

– Je ne le crois pas, Michael. J’ai vu les portraits du roi et de la reine. Vous êtes le reflet de votre père. Et vous avez les yeux de la reine.

– Si l’un des deux est un bâtard, c’est Karl.

Chapitre 18

Maintenant que le *Fürst* Karl et Michael s'étaient rencontrés, Hannah ne doutait pas que les menaces allaient empirer.

Michael contemplait la forêt par la vitre du coche.

– Je ne pense pas qu'il puisse y avoir une bonne issue pour moi, Hannah. Trop d'intérêts sont en jeu.

– Mais si le royaume vous revient de droit...

– Je n'en veux pas, dit-il, en secouant la tête. Je ne sais rien du Lohenberg. J'ai été élevé en Angleterre par un poissonnier ! Jamais je ne pourrais être un prince, même si je le voulais. La légitimité ne suffit pas.

Il avait écarté cette idée ; elle le lisait sur son visage. Il ne se croyait pas capable de gouverner un peuple. Il avait des atouts pourtant, qu'un prince élevé dans la soie et l'opulence n'avait pas : il savait ce qu'était la pauvreté. La pauvreté sombre. La pauvreté crasse. Il avait grandi avec... Mieux que quiconque, il saurait aider ceux qui étaient dans le besoin.

Elle posa les mains à plat sur sa jupe et se pencha vers lui. Il devait faire taire ses doutes et conquérir l'avenir qu'il méritait.

– Vous le pourriez, Michael. Je pense même que vous êtes fait pour ça.

Elle réfléchit un moment et demanda :

– Sans vous, combien d'hommes encore seraient morts à Balaclava ?

– Je n'en ai pas sauvé assez.

– Mais beaucoup ont survécu !

Elle tendit la main et lui toucha la joue.

– Vous êtes un homme qui prend soin des autres. De vos soldats. De Mme Turner.

Elle l'obligea à la regarder.

– De moi...

– Non, Hannah...

Il jeta un coup d'œil à l'habitacle somptueux de la voiture.

– Je ne suis pas à ma place dans le luxe. Encore moins dans un palais comme celui-là.

– Et s'ils étaient votre vraie famille ? Vous leur tourneriez quand même le dos ?

Il eut un rire âpre.

– Ils m'ont bien tourné le dos !

– Vous n'en savez rien. Mille choses ont pu se passer. Laissez une chance au destin. Découvrez la vérité. Vous déciderez ensuite...

– Et vous ? lui demanda-t-il calmement. Que ferez-vous, si nous découvrons que je suis le prince héritier de ce pays ?

Elle fixa la bague à son doigt, la retournant pour cacher les diamants et les aigues-marines.

– Je suppose que j'irai en Allemagne...

Il lui prit la main et remit la bague à l'endroit.

– J'ai besoin que vous traduisiez encore pour moi. Ensuite, vous ferez ce que vous voudrez.

Il ne dit pas ce qu'il voulait *lui*, il ne lui demanda pas de rester à ses côtés. Il ne semblait pas se soucier qu'elle le fasse ou non. Cela mina ses rêves ridicules, et elle se fustigea d'y avoir seulement pensé.

– Chaque jour, vous vous souvenez un peu plus du lohénien, reprit-elle, en choisissant ses mots avec soin. Vous le connaissiez depuis votre naissance ; ce n'est qu'une question de temps avant que vous vous rappeliez tout. Vous n'avez plus besoin de moi.

« Dites-moi que si, Michael, l'implora-t-elle en silence. Dites-moi que la nuit dernière a été importante pour vous aussi. »

Il ne dit rien.

Hannah tourna la tête et fixa le paysage, pour qu'il ne voie pas ses yeux embués de larmes.

– Le Graf avait raison. Nous n'aurions pas dû prétendre que nous étions mariés.

– Vous voulez partir ? demanda Michael.

– Je veux que vous me demandiez de rester !

Les mots lui échappèrent et elle brûla de les reprendre.

– Je sais que je n'aurais pas dû venir ici avec vous. J'ai eu tort.

Une larme roula sur sa joue, contre sa volonté.

– Mais... je ne pouvais pas vous quitter.

Puisque les mots avaient commencé à franchir ses lèvres, elle ne les retint plus.

– Je voulais rester avec vous, aussi longtemps que possible. Et je ne regrette pas de vous avoir laissé partager mon lit.

Il changea de côté pour venir s'asseoir à côté d'elle. De ses pouces, il essuya ses larmes.

– Si j'étais quelqu'un de mieux, Hannah, un homme pouvant prendre soin de vous, je ne vous laisserais pas partir. Je me moquerais des conséquences et vous forcerais à rester avec moi. Mais il y a des gens qui veulent me tuer. Vous serez bien plus en sécurité chez vos cousins.

Elle frissonna, serrant ses bras contre elle, comme s'il faisait très froid tout à coup.

– C'est vraiment ce que vous voulez, Michael ? Que je parte en Allemagne ?

Il se pencha, posant son front sur le sien. Elle pouvait sentir la chaleur de sa bouche contre sa joue, le souffle qui les séparait. La brûlure fiévreuse du désir l'envahit, le besoin de sentir son corps pressé contre elle.

– Vous savez ce que je veux. Et il n'y a rien d'honorable là-dedans !

Des spirales de désir se déployèrent en elle, sous l'assaut du baiser de Michael. La pression sensuelle de sa bouche et de sa langue atténua ses doutes. Sans un mot, il la persuadait, faisait taire les avertissements qui résonnaient dans sa tête.

Quand il s'écarta d'elle, il lui fallut un moment pour calmer sa respiration. Le souvenir de la nuit précédente assaillait son esprit. Le contact de ses mains, la sensation de son corps uni au sien.

Elle avait besoin d'être avec lui, même si cela signifiait être sa maîtresse et non sa femme. Et bien qu'elle sût qu'il lui briserait le cœur, à la fin, elle prendrait tous les moments qu'elle pourrait.

On avait donné à Michael la plus belle chambre dans le relais de chasse du Graf, mais le doux matelas de plumes ne lui offrit aucun réconfort. Il ne trouva pas le sommeil.

Au milieu de la nuit, il entendit la porte s'ouvrir. Il saisit le poignard qu'il avait caché sous son oreiller. Lentement, des pas approchaient. Il retint son souffle, attendant. Qui donc s'avavançait et pourquoi ? Cela pouvait être quelqu'un qui voulait le tuer, ou un domestique qui avait oublié quelque chose. Mais un domestique aurait frappé.

Il était risqué d'attendre sans bouger, si l'assaillant avait un pistolet. Une faible senteur d'herbes passées flottait dans la pièce, comme un sachet de lavande qui serait resté trop longtemps dans un tiroir. Un parfum familier, mais qu'il ne pouvait définir.

Lorsqu'il sentit la personne debout tout près de son lit, il chargea, le poignard tiré.

– Qui est là ? demanda-t-il.

Un cri étouffé se fit entendre et il tendit la main pour rallumer la lampe à huile. Une faible lumière se répandit dans la pièce, révélant la présence d'Abigail Turner.

– Abigail ! Que faites-vous ici ?

La vieille dame tremblait, le visage livide de peur. Il s'avisa qu'il tenait toujours le poignard et le posa.

– Je voulais vous parler.

Elle s'assit dans un fauteuil, la voix mal assurée.

– Puisque vous n'avez pas suivi mon avertissement, je voudrais que vous compreniez bien la situation. Ils vont me retrouver, et alors je ne puis dire ce qui arrivera...

Elle s'exprimait comme si elle avait fait quelque chose de mal et Michael se demanda si elle n'était pas en proie à une autre de ses crises.

– Vous trouver ?

– J'étais censée vous remettre à eux.

Sa lèvre inférieure tremblait et elle secoua la tête, le visage crispé par les larmes qu'elle retenait.

– Mais comment pouvais-je les laisser vous tuer ? Vous étiez un petit garçon... juste un petit garçon !

Michael avait du mal à comprendre.

– Vous êtes originaire du Lohenberg ? Ce pays est le vôtre ?

Elle détourna les yeux.

– Je n'y suis pas retournée depuis vingt-trois ans. Je ne voulais pas y revenir, après... ce que j'avais fait...

Elle noua les mains sur ses bras et baissa encore la voix.

– Ils ont pris mon mari, vous voyez. Ils ont dit que si je ne vous livrais pas à eux, ils le tueraient.

Michael fixa ses cheveux gris et ses doux yeux bruns, sans savoir où se trouvait la vérité. Elle tendit les bras et lui prit les joues dans ses mains. Ses larmes coulaient, maintenant. Il essaya de la réconforter, même si son esprit s'agitait en tous sens à la suite de cette révélation.

Il ne voulait pas lui causer plus de souffrance émotionnelle, mais il avait besoin de comprendre.

– Vous m'avez enlevé à ma famille, parce que des hommes avaient capturé votre mari ?

Elle hocha la tête.

– J'étais au service de la reine et une des rares femmes qui pouvaient s'approcher de vous.

– Qui étaient ces hommes ? Qui les avait engagés ?

– Je ne sais pas, dit-elle, en pleurant de plus belle. Ils sont venus me voir, la veille de la Toussaint. Il y avait un bal masqué, ce soir-là, et tout le monde portait un masque, même les gardes. J'imagine que c'est comme ça qu'ils ont pu entrer dans le palais sans qu'on les remarque. J'étais censée vous prendre à votre nourrice et vous amener à une voiture qui attendait dehors. Avec toutes les voitures des invités au bal, personne ne devait la remarquer.

– Comment êtes-vous passée devant les gardes ?

– Je leur ai dit que je vous emmenais dans les jardins où la reine attendait. Ils m'ont crue et m'ont laissée passer.

Elle baissa la tête, honteuse.

– Ils se sont fiés à moi. Je n'ai appris que plus tard qu'on avait mis un autre enfant à votre place.

Michael ne laissa pas transparaître la moindre émotion. Il luttait même pour réprimer son ressentiment. Abigail Turner avait connu son passé, et durant toutes ces années, elle n'en avait jamais dit un mot !

Mais s'il manifestait sa frustration et colère maintenant, elle pourrait avoir une crise et il ne connaîtrait jamais toute la vérité.

– Que s'est-il passé, une fois que vous m'avez enlevé à ma nourrice ? demanda-t-il prudemment.

Elle continuait à pleurer, se martyrisant les mains.

– Je vous ai presque livré à eux, Dieu me pardonne ! Vous étiez endormi dans mes bras, quand je suis montée dans la voiture...

Elle posa une main sur son ventre.

– Mais j'avais découvert récemment que j'attendais un enfant. Mon Henry...

Elle eut un sourire mouillé.

– Et je me suis demandé ce que je ressentirais si quelqu'un faisait du mal à mon propre enfant. J'ai arrêté le cocher pour qu'il me ramène chez moi. Même si ça signifiait que je sacrifiais Sebastian, mon mari.

Son regard s'assombrit.

– Je suppose que nous avons tous les deux des regrets. J'ai rassemblé tout l'argent et tous les bijoux que j'ai pu et m'en suis servie pour payer notre voyage jusqu'à Londres. Je vous ai gardé quelques mois, jusqu'à ce que je sois sur le point d'accoucher. C'est alors que j'ai rencontré Paul et Mary Thorpe. Ils étaient sans enfant et m'ont promis de prendre soin de vous et de m'aider avec mon propre bébé.

Elle poussa un gros soupir.

– J'avais peur que quelqu'un nous trouve. Je savais aussi que je devrais vivre dans la pauvreté le restant de mes jours. C'était le seul moyen de ne pas être remarquée.

Michael s'était souvent demandé comment elle avait réussi à survivre, sans mari pour l'entretenir. Il avait toujours pensé que c'était grâce à la charité de ses parents.

– Mes parents étaient-ils au courant de mon passé ?

Elle secoua la tête.

– Non. Ils ne devaient pas savoir que vous étiez un prince. Ils vous auraient traité comme du verre, et quelle sorte d'homme cela aurait-il fait de vous ?

Elle inspira profondément, puis se moucha dans le mouchoir qu'il lui tendit.

– Je leur ai dit que vous étiez un orphelin du Lohenberg et que j'avais promis de vous trouver un foyer. Je les ai laissés vous élever comme ils voulaient. Mais la chose sur laquelle j'ai insisté était votre éducation. Juste ciel, comme j'ai harcelé Mary avec ça ! Je lui ai dit que vous étiez peut-être un fils de poissonnier, mais que vous méritiez une chance d'avoir un meilleur avenir.

– Comment ont-ils pu assurer mes études ? lui demanda Michael. Je ne l'ai jamais compris.

– J'ai vendu des bijoux que j'avais gardés.

Elle se tamponna les yeux.

– Mary a fait croire à Paul qu'elle avait hérité d'une petite somme d'une tante décédée.

Elle tapota la joue de Michael.

– Vous en aviez plus besoin que moi.

– Qu'est-il arrivé à votre mari, après votre fuite en Angleterre ?

Des larmes silencieuses roulèrent sur ses joues.

– Je ne l'ai jamais su. Je n'ai pas revu Sebastian depuis cette nuit-là.

Elle frémit à ce souvenir.

– J'espérais que d'une manière ou d'une autre il aurait réussi à survivre. Mais je ne pouvais lui écrire ni chercher à apprendre ce qui s'était passé, sinon ils auraient pu retrouver votre trace.

Le fardeau de son secret semblait s'alléger, maintenant qu'elle le lui avait confié. Mais Michael, à son tour, se sentit suffoquer sous ce nouveau poids. Il ne voulait pas d'une vie royale, ni des difficultés qu'elle lui apporterait.

– J'ai envoyé les derniers de mes fonds pour vous faire ramener de Malte, quand j'ai appris que vous étiez blessé, ajouta-t-elle. J'espérais qu'Henry et vous reviendriez tous les deux.

Michael l'enlaça, tandis qu'elle pleurait son fils mort. Avec cette confession, il ne pouvait plus nier la vérité. Il devait se confronter au prince Karl, l'imposteur, ainsi qu'au roi et à la reine. Dieu lui vienne en aide !

Abigail posa la tête sur son épaule et lui tapota le dos.

– Je suis désolée de vous avoir caché ça, Michael. Je pensais que la seule façon de vous sauver la vie était de garder le secret.

Elle lui demandait son pardon, mais en cet instant, il avait du mal à penser clairement. Il se força à lui presser la main, même ses sentiments vis-à-vis d'elle étaient très partagés.

Elle s'écarta de lui, soudain déterminée.

– Je vais aller voir la reine Astri demain matin et tout lui raconter !

Il n'était pas sûr que ce soit une bonne idée.

– On nous a interdit de la voir. Je ne pense pas...

– J’ai été une de ses femmes de chambre pendant plus de cinq ans. Elle me recevra.

– Pas si elle croit que vous avez volé son fils unique !

Le visage d’Abigail se plissa sous un nouvel assaut de larmes. C’était brutal, comme réponse, mais il fallait qu’elle comprenne bien que tout nouveau contact avec le palais signifierait son emprisonnement, peut-être sa mort.

– Si vous essayez de lui parler, vous serez punie pour ce que vous avez fait. Et les hommes qui ont pris votre mari pourraient vous retrouver ; ils savent que je suis toujours en vie. C’est un trop grand risque.

– Je dois réparer ce que j’ai fait. Je dois vous ramener à elle, pour qu’elle sache que je n’ai jamais voulu la trahir.

– En temps voulu. Je la verrai, avant vous.

Il croisa les bras.

– Mais même si elle accepte de me voir, il n’y a pas de preuve que je suis son fils, à part ma ressemblance avec le roi.

Les coins de la bouche de la vieille femme se relevèrent en un faible sourire.

– Vous vous trompez, mon garçon. Il y a une preuve que vous êtes le prince…

Elle vint se placer derrière lui.

– Vous avez une cicatrice ici, dit-elle, en indiquant sa jambe gauche. A l’arrière du mollet.

En effet, mais Michael ne se souvenait plus en quelles circonstances elle avait été faite.

– Quand vous aviez deux ans, vous adoriez grimper sur les tables, malgré les efforts de votre nourrice pour vous en empêcher. Un jour, vous êtes tombé à la renverse et vous vous êtes coupé sur un jouet. Vous avez pleuré et votre mère vous a tenu pendant qu’on vous recousait.

Elle rapprocha son index de son pouce.

– La cicatrice n’est pas plus grande que ça. Mais seuls quelques membres du palais en ont connaissance.

Elle prit un air solennel.

– Vous allez retrouver votre trône, Michael. Je vous le promets.

Michael passa les dernières heures de la nuit à faire les cent pas dans sa chambre. Les révélations d’Abigail Turner rendaient impossible le fait de nier plus longtemps son passé. Maintenant, il devait décider de reconquérir ou non le royaume qu’il avait perdu.

Il enfila un pantalon et une chemise, négligeant de mettre un gilet. Sortant sur la pointe des pieds, il longea le couloir vers l’escalier du fond. Bien que le relais de chasse du Graf fût luxueux, il n’était pas très grand.

Il se dirigea sans bruit vers la chambre d’Hannah. Ce n’était pas le désir de la surprendre qui le motivait, mais un besoin plus profond. S’il pouvait s’allonger à côté d’elle, il sentait qu’il pourrait calmer son esprit en ébullition.

Le Graf avait attribué à la jeune femme une chambre à l’autre bout de la maison. Même s’ils avaient entretenu la fable d’un mariage à l’extérieur, Heinrich von Reischor avait l’intention de préserver de son mieux la vertu d’Hannah.

Doucement, Michael ouvrit la porte et entra.

– C’est Michael. Vous dormez ?

– *Je dormais*, répondit Hannah, en se retournant et en clignant des yeux. Qu’y a-t-il ?

Il referma la porte derrière lui, et sans un mot, il traversa la pièce pour se glisser près d’elle dans le lit.

Elle portait une fine chemise de nuit en linon, et son corps était tout chaud de sommeil. Un léger parfum de jasmin montait de ses cheveux. Michael se blottit contre elle, la serrant dans ses bras.

Elle ne demanda pas d’explications, mais passa doucement les doigts sur son bras. Un contact rassurant, qui l’aida à apaiser son esprit confus.

– Restez avec moi jusqu’au matin, murmura-t-elle.

Pour toute réponse, il lui baisa la tempe. Il s’efforçait de faire taire son désir. Pour l’instant, il voulait juste dormir à côté d’elle.

– Vous pouvez me le dire, vous savez… Ce qui vous préoccupe…

– Demain matin, lui promit-il. Maintenant, j’ai surtout besoin de vous tenir contre moi.

Elle roula sur le côté, appuyant sa tête sur une main.

– Dites-le-moi, Michael…

Il lui relata alors la confession d’Abigail Turner, tout en cherchant sans cesse une excuse pour la toucher. Il passa la main sur son épaule, descendit jusqu’à la courbe de sa hanche.

– Je ne sais pas quoi décider. Monter sur le trône n’est pas un honneur que je convoite.

Elle porta la main à son visage et posa doucement ses lèvres sur les siennes.

– Si la reine Astri est votre vraie mère, elle voudra savoir ce qui vous est arrivé.

Elle se pressa contre lui, lui caressant le dos.

– Ce sont des étrangers pour moi. Je ne sais rien de la manière dont ils vivent ou de celle dont je devrais agir.

– Je vous aiderai.

Elle lui passa la main dans les cheveux.

– Je viendrai avec vous au palais pour quelques jours.

Il l'attira sur lui, la serrant dans ses bras. Les bords de sa chemise de nuit remontèrent sur ses jambes, et quand il tendit la main pour les arranger, il s'avisa qu'elle était nue dessous.

Ses paumes moulèrent ses fesses et sa virilité gonfla contre le doux creux entre ses cuisses. Elle se crispa et il sentit qu'elle avait la chair de poule.

– Michael..., dit-elle dans un souffle.

Ce n'était ni une protestation ni une invitation. Il sentait qu'elle le désirait aussi, mais qu'elle essayait de lui résister.

Il prit son visage entre ses mains, l'attirant à lui pour l'embrasser. Elle lui rendit son baiser, la bouche chaude et humide. Il berça ses hanches contre les siennes et elle frissonna à ce contact.

– J'ai envie d'être en vous, murmura-t-il contre sa bouche, en glissant les mains sous sa chemise pour saisir ses seins.

Elle se figea et captura ses poignets, écartant ses mains d'elle.

– Michael, non. Je ne peux pas...

Elle se dégagea de son étreinte et il remarqua que ses doigts étaient nus, contrairement à quelques heures plus tôt. Elle avait ôté la bague qu'il lui avait donnée.

– Je ne suis pas venu pour vous séduire, Hannah. Je ne vous forcerai pas à quelque chose que vous ne voulez pas.

Elle s'assit et tira sa chemise sur ses genoux. Dans le fin vêtement blanc, elle avait l'air d'une vierge sur le point d'être sacrifiée à un dragon.

– Je pensais que je pouvais être votre maîtresse... Mais j'avais tort...

Elle leva les draps devant elle, comme pour s'en faire un bouclier.

– Je vous l'ai dit, Hannah. S'il y a un enfant, je vous entretiendrai tous les deux.

Elle secoua lentement la tête.

– Nous avons fait cette erreur une fois. Ne recommençons pas. Si je portais un enfant, vous m'en voudriez.

Il ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire.

– Je ne vous en voudrais jamais !

– Je me disais que si nous étions ensemble, même si je n'étais que votre maîtresse, vous pourriez un jour avoir envie de m'épouser.

Elle baissa la tête.

– C'était une idée ridicule. En tant que prince héritier, il n'y a aucune chance que cela arrive. Vous pourriez épouser une princesse. Ou une duchesse. Qui il vous plaira...

La colère de Michael fusa.

– Pensez-vous vraiment que j'accorde la moindre importance au statut social ?

Il se leva, son ombre tombant sur elle.

– Me demandez-vous de vous épouser ? Parce que je ne pense pas que ce soit ce que vous voulez réellement.

Il laissa libre cours à sa fureur.

– Vous voulez un homme avec un titre et plusieurs domaines. Vous voulez un nom respectable et des chambres séparées avec une porte communicante. Quand vous êtes assise à la table d'un dîner, vous voulez à votre côté un homme que les autres admirent. Pas un homme comme moi. Pas un soldat, responsable de la mort de centaines d'hommes !

Elle ne dit rien, et il s'avisa qu'il espérait qu'elle protesterait. Il espérait qu'elle réfuterait de tels arguments. Au fond, qu'avait-il été, pour elle ? Une tentation passagère, une faiblesse coupable, une façon de s'opposer aux diktats de son milieu et de son éducation...

– Si je pensais que vous vouliez vraiment de moi, je trouverais un prêtre sur-le-champ, murmura-t-il, en s'asseyant. Je ferais de vous une princesse. Mais vous n'accepteriez pas, n'est-ce pas ?

Parce qu'elle savait d'où il venait. Qui il était réellement – un homme des rues, en dépit de cette reconnaissance tardive.

Pendant un long moment, il regarda son visage morne, attendant qu'elle lui dise qu'il se trompait. Attendant qu'elle l'enlace ou lui murmure des paroles de réconfort.

– Non, je n'accepterais pas, dit-elle enfin.

Elle était pâle, mais déterminée.

– Je vais vous aider à vous acclimater au *Schloss*. Et ensuite, je partirai pour l'Allemagne.

La porte se referma derrière Michael et Hannah enfouit son visage dans son oreiller, versant des larmes brûlantes. La douleur atroce de le forcer à la quitter était plus que ce qu'elle pouvait supporter.

Il ne savait pas ce que c'était que de vivre dans une cage dorée, contrairement à elle.

Elle savait exactement ce que c'était que d'avoir son apparence inspectée toutes les heures ou presque, sa nourriture choisie pour qu'elle reste mince et sa vie soumise à des règles exigeantes.

Ce serait encore bien pire si elle devenait une princesse.

Elle avait dû faire appel à toute sa volonté pour s'en tenir à cette décision difficile. Elle était tombée amoureuse de Michael Thorpe, mais pas

une fois il n'avait parlé de ses sentiments pour elle. Et la pensée de vivre dans un palais, quêtant une bribe d'affection ou une nuit dans ses bras, lui était insupportable.

Elle préférerait être la femme d'un autre, qui la laisserait goûter à la liberté qu'elle n'avait jamais eue.

La vie de Michael serait contrôlée par la politique, l'étiquette, son avenir ne lui appartiendrait plus. S'il montait sur le trône, il ne pourrait échapper à son destin.

Mais elle, elle le pouvait encore.

Et même si cela lui mettait le cœur en pièces, elle ne pourrait endurer la vie d'une princesse, à moins que Michael ne l'aime en retour.

Chapitre 19

Même s'il se remettait de ses blessures, le Graf von Reischor ne pouvait toujours pas marcher. Tandis que Michael attendait dans la voiture avec Hannah, ses domestiques utilisèrent une chaise roulante pour le pousser dans le palais.

– Pensez-vous qu'il obtiendra une audience avec la reine ? demanda Hannah, en les regardant disparaître.

– Je n'en doute pas.

– Et les gardes royaux ? Le prince nous a ordonné de quitter le pays. Ils ne permettront sûrement pas que nous rencontrions la reine.

– Ils ne nous ont pas encore vus. Pour l'heure, ils croient que l'ambassadeur va simplement lui présenter ses respects.

Ils attendirent près de deux heures avant que le Graf ne revienne à la voiture. Il paraissait épuisé, mais satisfait.

Il dit à Michael :

– J'ai arrangé une audience. Le roi a accepté de nous rencontrer, passant par-dessus les ordres du *Fürst* Karl.

– Et la reine ? s'enquit Hannah. Nous recevra-t-elle ?

Le Graf hocha la tête.

– Nous la verrons avant notre audience avec le roi. Mais nous devons faire attention, car Sa Majesté est confinée dans une de ces tours. Les visiteurs sont rares et je vous recommanderais de ne pas la bouleverser.

La reine était-elle comme Abigail Turner, avec de brefs moments de lucidité seulement ? se demanda Michael. Ou avait-elle complètement perdu la raison ?

Le Graf se fit aider par ses valets pour reprendre place sur la chaise roulante. Michael ajusta ses gants, tandis que ses doutes et ses appréhensions croissaient.

Hannah referma un instant la portière de la voiture et lui donna quelques conseils à voix basse.

– Quand vous rencontrerez quelqu'un au palais, ne le laissez pas vous toucher. Une personne royale ne doit jamais être touchée sans la permission de le faire.

Il hocha la tête, s'efforçant d'enregistrer ses instructions.

– Attendez qu'un valet demande la permission de prendre votre manteau, poursuivit-elle. Vous devez rester immobile et le laisser vous l'enlever.

Il la dévisagea.

– Vous voulez dire que je n'aurai pas le droit de quitter mon propre manteau ?

– D'autres auront la responsabilité de vous vêtir et de vous dévêtir, répondit-elle. Un valet vous sera assigné et vous devrez lui permettre de vaquer à ses tâches.

– Comme si je n'étais qu'un enfant ?

– Non. Parce que c'est votre droit d'être servi.

– Et si je refuse ?

– Vous ne devez pas.

Elle jeta un coup d'œil vers le palais.

– Il y aura déjà ceux qui doutent de votre droit d'être prince...

Elle prit sa main.

– Fiez-vous à ce que je vous dis, Michael... Ce sera plus facile si vous vous pliez aux règles attendues.

Il baissa les yeux sur leurs mains jointes. Elle essaya de libérer ses doigts, mais il les tint dans les siens. Sous son gant, elle ne portait toujours pas sa bague.

– Que devrai-je leur dire, à votre propos. Que vous êtes mon interprète, ma maîtresse ou ma femme ?

Pendant un moment qui lui parut infini, elle le regarda dans les yeux, comme s'il lui broyait le cœur. Elle l'observait avec une émotion qu'il ne pouvait nommer.

– Dites-leur ce que vous voulez, répondit-elle.

Mais pourquoi les femmes ne pouvaient-elles pas simplement dire ce qu'elles désiraient, au lieu de cacher leurs véritables pensées derrière de bonnes manières ?

Un valet ouvrit la portière, et un frisson glacé saisit Michael à la pensée de rencontrer la reine. Il descendit et tendit la main pour aider Hannah.

– Ne faites plus ça, murmura-t-elle. Vous êtes un personnage royal. Laissez un valet m'aider.

Il n'en croyait pas ses oreilles. S'attendait-elle à ce qu'il se conduise comme s'il possédait la Terre entière ? A la façon dont elle le suivit, à une distance discrète, cela semblait être exactement le cas.

Ses domestiques portèrent le Graf le long de deux volées d'escalier, jusqu'à un salon privé dans l'une des tours. Michael et Hannah suivaient derrière.

– C'est votre audience, pas la mienne. Je vous attendrai ici, déclara la jeune femme.

Elle désigna une chaise à haut dossier.

– Comme vous voulez...

Il lui tourna le dos, incapable de cacher sa colère. Qu'avait-elle donc ? Il ne comprenait pas pourquoi elle se conduisait tout à coup comme sa sujette et non plus son égale.

Avant qu'il puisse y réfléchir davantage, on le conduisit dans une pièce privée. Les valets du Graf installèrent ce dernier dans un fauteuil ; il était pâle de fatigue.

– Lieutenant Thorpe...

Le diplomate batailla pour se mettre debout.

– Puis-je vous présenter Sa Majesté, la reine Astri du Lohenberg ?

Sur un signe de lui, un domestique ouvrit une autre porte que Michael n'avait pas remarquée. Au bout d'un moment, il s'avança sans faire de bruit.

Une femme était assise devant une fenêtre, regardant au-dehors. Des barres en fer avaient été scellées dans l'ouverture. Une dame de compagnie était assise non loin, brodant l'ourlet d'une robe.

Michael ne savait pas que dire. Il n'avait jamais été en présence d'une reine, encore moins d'une reine qui pouvait être sa mère. Finalement, il frappa légèrement sur le cadre de la porte.

– Votre Majesté..., commença-t-il.

Elle tourna la tête au son de sa voix. Quand elle le vit, ses mains se mirent à trembler. Ses yeux s'emplirent de larmes et elle le désigna d'un geste.

– Approchez, murmura-t-elle.

Michael vit alors qu'elle n'était pas folle du tout. Ses yeux noisette étaient les mêmes que les siens, et il distingua quelques ressemblances dans leurs traits.

– Le Graf von Reischor m'a dit qu'il vous avait retrouvé. Je ne le croyais pas.

Elle lui fit signe de s'avancer plus près, et il s'obligea à obéir et à s'asseoir à côté d'elle.

Les cheveux sombres de la reine ne comportaient pas de traces de gris. Ils étaient nattés et arrangés en une coiffure élaborée, ornée d'épingles à cheveux serties de pierres précieuses. Elle portait une robe de moire noire bordée de velours noir.

– Ils ont tous dit que j'étais folle, quand j'ai déclaré que le petit garçon qu'ils m'avaient ramené n'était pas mon fils. Personne n'a voulu me croire.

Elle le dévisagea.

– Vous ressemblez beaucoup à l'enfant que j'ai perdu. L'êtes-vous ?

– Je ne sais pas, Majesté...

Mais quelque chose dans la voix de la reine, dans ses douces intonations, lui était familier.

– Je croyais être Michael Thorpe. Je ne me rappelle rien de ce pays ou de qui que ce soit.

Elle tendit la main vers lui.

– Puis-je ?

Il hocha la tête et elle lui toucha la joue, étudiant son visage de plus près.

– Comment vous êtes-vous retrouvé à Londres ?

– Abigail Turner prétend qu'elle m'a emmené quand des hommes se sont emparés de son mari. Elle m'a caché à Londres ces vingt-trois dernières années.

– Abigail Turner...

Le visage de la reine s'assombrit de fureur.

– Elle mérite d'être mise à mort pour ce qu'elle a fait !

– Elle m'a sauvé la vie, corrigea doucement Michael.

Il répéta alors le récit d'Abigail. La reine l'écouta avec une expression indéchiffrable.

– Je ne vous blâmerai pas, si vous ne me croyez pas, conclut-il. Pourquoi le devriez-vous ? Je suis un étranger alléguant que je pourrais être votre fils.

– Vous ne voulez pas de ce trône, n'est-ce pas ? demanda lentement la reine.

– Non.

Il s'éloigna d'elle, même s'il savait que c'était impoli.

– Je voulais croire que Mary Thorpe était ma mère. Je voulais retrouver ma vie de lieutenant dans l'armée britannique.

Il croisa les bras sur sa poitrine, passant au lohénien.

– Mais je ne peux réfuter les souvenirs qui me reviennent. Ni cette langue.

Lorsqu'il refit face à la reine, elle rencontra son regard.

Très droite, elle se leva et marcha vers lui.

– Montrez-moi votre mollet gauche.

Il releva la jambe de son pantalon et abaissa sa chaussette pour révéler la cicatrice.

Les yeux noisette d'Astri s'embaùèrent et elle se couvrit la bouche de ses mains.

– Vous êtes bien le fils que j’ai perdu. *Fürst* Karl.

– Je ne m’appelle pas Karl, objecta-t-il. Je m’appelle Michael.

– Oui. Karl Peter Michael Henry, prince de Lohenberg.

Elle s’approcha, fixant la cicatrice.

– Elle n’était pas au bon endroit, voyez-vous. La cicatrice du petit garçon qu’ils m’ont donné. La sienne était juste au-dessus de sa cheville. La vôtre était sous l’arrière du genou. Mais le roi n’a pas voulu me croire. Il m’a dit que l’enfant était notre fils. La cicatrice a suffi à le convaincre. Il m’a fait enfermer, croyant que j’étais devenue folle, quand j’affirmais que l’enfant n’était pas le nôtre.

– Puis-je ? demanda-t-elle, et il se rendit compte qu’elle le traitait comme un personnage royal, demandant la permission de le toucher.

Elle le prit dans ses bras et il resta immobile, gêné, ne sachant que faire. Quand elle s’écarta, ses yeux étaient humides.

– Vous ne me reconnaissez pas. J’en ai conscience. Cela fait si longtemps.

Une larme roula sur sa joue, et elle rit en même temps.

– J’avais raison. Ils ne m’ont pas crue, mais j’avais raison. Le petit garçon qu’ils m’ont donné n’était pas vous !

Elle prit un mouchoir et s’essuya les yeux.

– Je remercie Dieu que vous soyez vivant.

Alors, la porte de l’antichambre s’ouvrit et le prince Karl entra. Il s’avança à grands pas, s’inclinant devant la reine, mais ses yeux étincelaient de fureur.

– Votre Majesté...

Il ne salua pas Michael.

– Sortez ! lui ordonna la reine, en désignant la porte. Je ne souhaite pas vous voir.

– Madame ma mère, je...

– Dehors ! cria-t-elle. Hors de ma présence ! Je ne suis pas votre mère, et vous n’êtes pas mon fils !

– Si vous avez besoin de moi...

– Je ne ferais jamais appel à vous, si j’en avais besoin. Pour moi, vous n’êtes qu’un imposteur ! Traître, menteur !

Karl jeta à Michael un regard noir et s’inclina avant de sortir.

La reine s’excusa dès que la porte se referma.

– Ce soir, je vais commander une fête de bienvenue pour vous, mon fils. Et le monde saura qui est le vrai prince. Ils n’auront qu’à vous regarder pour en être persuadés.

Mais en dépit du bonheur de sa mère, la haine de Karl n’avait pas échappé à Michael. Il venait de déposer un homme qui avait été élevé pour le trône. Et il ne doutait pas que cet homme se battrait pour son royaume.

Hannah se cacha derrière la grande chaise quand *Fürst* Karl sortit de la pièce. N’importe qui aurait pu entendre la violente réaction de la reine, et à en juger par son expression glaciale, le prince était en rage.

Il s’arrêta devant la chaise.

– Inutile de chercher à vous dissimuler, madame Thorpe. Votre robe vous trahit.

Hannah se redressa, s’avisant qu’il disait vrai.

– Je n’avais pas l’intention d’écouter. J’attendais simplement mon... je veux dire, le pr... lieutenant Thorpe...

Il s’avança, le regard brûlant.

– J’ai ordonné que vous quittiez tous les deux le pays.

Hannah fit appel à toute son éducation pour répondre.

– Je comprends combien vous devez être en colère. Mais...

– Vous ne comprenez rien !

La froideur de sa voix était mêlée de douleur.

Elle aurait voulu pouvoir atténuer d’une manière ou d’une autre le courroux du prince et le rassurer. Mais c’était un homme sur le point de tout perdre : son foyer, son titre... et même sa famille. Aucune parole ne compenserait cette perte.

– Vous n’avez pas vécu ici toute votre vie... Vous rappelez-vous comment c’était, avant le palais ?

Il parut pris de court par sa question. A juste titre, supposa-t-elle. Un personnage royal ne devait jamais être interrogé.

– Je n’ai jamais vécu ailleurs.

– Vous ne vous en souvenez peut-être pas, suggéra-t-elle, en changeant de tactique. Mais je suis sûre que si vous évoquez vos plus lointains souvenirs, vous vous rappelez une époque où vous étiez effrayé.

Elle s’approcha de lui, sa propre peur la faisant trembler à l’intérieur.

– Quand vous n’étiez qu’un tout petit enfant, propulsé dans un monde que vous ne compreniez pas.

« Attention, Hannah, se recommanda-t-elle. Ne le fâche pas davantage. »

Mais le visage de Karl resta impassible, comme si elle n'avait pas parlé.

– Je peux comprendre que vous en vouliez au lieutenant Thorpe, poursuivit-elle gentiment. Découvrir que votre vie n'était pas ce que vous pensiez... N'importe qui serait furieux de ces changements.

– Rien n'a changé, riposta le prince. Et je ne le laisserai pas bouleverser la reine.

Son côté protecteur vis-à-vis de sa mère serra le cœur d'Hannah. Elle doutait que la reine Astri ait jamais accepté Karl comme son fils. Dans son esprit, elle imagina un petit garçon solitaire, s'efforçant d'obtenir l'amour de sa mère. Sans jamais réussir.

– Le lieutenant Thorpe est venu pour découvrir la vérité, reprit-elle. Non pour blesser quiconque, en particulier la reine. Parlez-lui... Si vous parveniez à une entente, il pourrait y avoir un compromis possible.

Ses paroles firent se raidir le *Fürst*.

– Il ne peut y avoir de compromis, madame Thorpe ! Le Lohenberg est ma patrie et je mourrai avant de céder le trône à un étranger qui ne sait rien de notre pays.

– Il est votre frère de sang. Et quelles que soient les conspirations qui ont eu lieu voilà des années, vous devriez mettre vos différends de côté. Essayer de réfléchir ensemble.

Il secoua la tête.

– Ce n'est pas possible.

Hannah le regarda dans les yeux, notant toute l'étendue de sa frustration.

– Le lieutenant Thorpe est quelqu'un de bien. Et je crois que vous l'êtes aussi.

– Je ne me soucie guère de ce que l'on pense de moi. Encore moins la femme d'un lieutenant !

Le visage d'Hannah se contracta.

– Je suis lady Hannah Chesterfield, la fille du marquis de Rothburne.

Elle se raidit et avoua :

– J'ai menti en disant que nous étions mariés, le lieutenant et moi. C'était juste un moyen de rester avec lui.

– Vous l'aimez ?

Elle ne répondit pas, s'efforçant de contenir ses émotions.

– Je veux qu'il soit heureux. Comme soldat ou comme prince.

L'expression du prince se durcit.

– Vous voulez devenir princesse !

– Non.

Elle prit une grande inspiration.

– En vérité, je préférerais être la femme d'un soldat.

Elle jeta un coup d'œil vers les appartements de la reine et ajouta :

– Je sais ce que c'est que d'être emprisonnée dans une vie comme celle-ci. D'être soupesée et inspectée. De ne jamais être assez bien.

Il la regarda dans les yeux, et sembla se calmer un peu. Un moment, elle se vit reflétée en lui et se demanda s'il aspirait lui aussi à la liberté.

– Vous serez toujours un prince ici, dit-elle, en posant une main sur son cœur. Un homme qui aime le Lohenberg autant que vous ferait un excellent conseiller.

– Je ferais un bien meilleur roi !

Il pointa le menton en avant.

– Votre séjour au Lohenberg s'achève. Soyez assurée, lady Hannah, que je ne laisserai personne prendre ce qui m'appartient.

Hannah attendit Michael le reste de la matinée, mais quand il sortit enfin des appartements du roi, elle ne fit que l'apercevoir avant que les domestiques ne l'emmènent. Lorsqu'ils eurent disparu dans le couloir, le Graf arriva en boitant, et se laissa choir avec gratitude sur la chaise offerte par ses valets.

– L'ont-ils accepté ? demanda-t-elle. L'audience s'est-elle bien passée ?

– Oui. Et je pense qu'ils vont le reconnaître solennellement comme le *Fürst* dans un jour ou deux.

Le diplomate eut un sourire détendu.

– Vous n'avez pas besoin de rester plus longtemps.

Hannah ne lui rendit pas son sourire.

– J'ai promis de rester quelques jours encore.

– D'autres personnes l'aideront, maintenant. Il n'a plus besoin de votre assistance.

– Des serviteurs loyaux ?

Elle secoua la tête.

– Pas encore. On a déjà attenté par deux fois à sa vie. Il a besoin de quelqu'un qui ouvre l'œil et s'assure qu'il est en sécurité.

– Il aura des gardes pour cela.

Le Graf fit signe à une domestique d'approcher.

– Escortez lady Hannah jusqu'à ma voiture.

– Pardonnez-moi, Graf von Reischor...

La soubrette lui fit une révérence.

–... mais la reine a déjà ordonné que l'on prépare une chambre pour lady Hannah.

Hannah réprima un soupir de soulagement. Ses pensées étaient si emmêlées que pour l'heure tout ce qu'elle souhaitait était d'être dans les bras de Michael, de sentir la chaleur de son corps près d'elle. Mais il ne lui avait pas parlé et n'avait même pas jeté un coup d'œil dans sa direction lorsqu'il était sorti.

Tandis qu'elle suivait la soubrette vers une des chambres réservées aux hôtes, elle fut surprise de rencontrer des gens qu'elle avait connus sur le bateau.

– Eh bien, lord Brentford, dit-elle, étonnée de voir le vicomte. Et Mlle Nelson ? C'est une surprise !

Le vicomte rayonna et lui rendit son salut.

– J'ai été ravi que le roi accepte ma requête pour une audience, lui dit-il. Et, bien sûr, nous *devions* faire rencontrer la famille royale à Ophelia. Ma femme a insisté.

La jeune fille jeta un coup d'œil à son père, visiblement mal à l'aise.

– Où est lady Brentford ? demanda Hannah, curieuse de savoir pourquoi la vicomtesse n'était pas avec eux.

– Elle fait des emplettes. Elle prétend qu'Ophelia a besoin d'une robe plus spectaculaire pour ce soir.

– Je vous verrai peut-être tous au dîner, suggéra Hannah.

– Peut-être. Nous espérons qu'Ophelia sera présentée au prince héritier. Après tout, il n'a pas encore choisi de fiancée...

Hannah se demandait comment lord Brentford avait réussi à s'introduire au palais, mais il était clair qu'il souhaitait un mariage avantageux pour sa fille.

– Bon après-midi à vous deux, dit-elle, en s'en allant.

Le large sourire du vicomte ne faiblit pas tandis qu'il continuait dans le couloir.

La soubrette, Johanna, introduisit Hannah dans une chambre décorée de tons verts et crème. La pièce était petite, mais chaque meuble était exquis, avec de chaudes nuances de bois et de brillantes poignées en laiton.

Hannah donna des instructions pour faire apporter ses malles au palais, et y conduire Estelle.

Une heure plus tard, quand Johanna revint avec Estelle et les malles, Hannah demanda à sa femme de chambre :

– Où est Mme Turner ?

– Elle est restée au relais de chasse. Sur les ordres de l'ambassadeur.

Probablement pour la garder en sécurité, se dit Hannah. Néanmoins, elle souhaitait la présence amicale de la vieille femme.

Une grande dame élégante entra derrière les deux soubrettes. Ses cheveux gris étaient bien coiffés et elle portait une robe bordeaux froncée, avec de larges manches.

– Je suis lady Schmertach, la première des dames de compagnie de la reine, annonça-t-elle. Il y a certaines règles que tous les invités doivent respecter, et je suis ici pour m'assurer que vous les compreniez.

Tous les invités étaient-ils salués de la sorte ? se demanda Hannah. Elle eut l'impression d'être une écolière dans une salle de classe, se préparant à recevoir des instructions.

Lady Schmertach prit place sur le sofa de velours et s'éclaircit la voix.

– Tout d'abord, et le plus important, vous ne devez vous adresser au roi ou à la reine en aucune circonstance. S'ils souhaitent vous parler, ils enverront un domestique vous chercher.

« Comme un chien de giron », pensa Hannah. Tandis qu'elle écoutait, Estelle et Johanna commencèrent à l'habiller. Elle nota qu'elles avaient choisi une robe en damas rose incrustée de fils d'argent. Ce n'était pas une de ses favorites, et elle protesta.

– Je préférerais la robe de taffetas violet, avec les fleurs brodées sur la jupe de dessus.

L'expression de la dame de compagnie se durcit.

– Je n'ai pas terminé mes explications, lady Hannah. Veuillez ne pas m'interrompre. La courtoisie est une autre règle que nous respectons ici.

Les années d'entraînement d'Hannah à la courtoisie l'empêchèrent de lâcher une riposte cinglante. Elle se mordit la lèvre.

– Vous disiez ?

Les deux soubrettes continuaient à s'affairer, passant la robe rose sur son corset. Hannah cacha son déplaisir et attendit que lady Schmertach finisse son sermon.

– Vous serez assise en bout de table, avec les autres jeunes dames non mariées.

Son cœur se serra. Ainsi, Michael n'avait pas dit qu'ils étaient mariés. Elle aurait dû s'y attendre, et tout compte fait, cela lui fournissait un

moyen de quitter le palais sans être remarquée.

La dame de compagnie poursuivit sa diatribe, expliquant qu'elle ne devait pas s'attendre à danser avec le prince Karl, ni à lui être présentée.

– Les mariages royaux ne sont pas des contes de fées. Ce sont des alliances politiques qui bénéficient aux deux pays. Aussi, vous ne devez pas vous laisser aller à croire qu'il vous remarquera.

Johanna prit une brosse et se mit à coiffer les cheveux d'Hannah en un chignon sévère qui lui tirait les tempes. Elle commençait à se sentir comme une poupée vêtue de rubans et de dentelles, incapable de bouger, si quelqu'un ne mettait pas ses membres en place.

– Comprenez-vous toutes les instructions que je vous ai données ? demanda lady Schmertach. Avez-vous des questions sur la façon de vous conduire ce soir ?

– Non.

Hannah comprenait parfaitement qu'elle devait rester assise sur sa chaise et garder ses distances avec la famille royale.

– Bien... Le Graf von Reischor m'a informée que vos cousins vont arriver sous peu, pour vous raccompagner en Allemagne.

Avec un sourire pincé, elle se leva.

– J'espère que vous apprécierez notre hospitalité ce soir.

Les tempes d'Hannah lui faisaient mal à cause des épingles, et elle ordonna aux soubrettes de la laisser seule. Quand elles furent sorties, elle ôta chaque épingle et laissa couler ses cheveux sur ses épaules.

« Qu'est-ce que j'ai ? se demanda-t-elle. Pourquoi ne puis-je leur dire ce que je veux réellement ? »

On frappa doucement à la porte. Hannah répondit « Entrez », pensant que c'était l'une des femmes de chambre qui revenait.

A la place, ce fut Michael. Il referma derrière lui, paraissant surpris de la trouver seule.

Elle se leva, se demandant si elle était censée lui faire une révérence. Il ne s'était pas changé depuis le matin et son écharpe était de travers, comme s'il avait tiré dessus. Elle résista à l'envie de la lui arranger.

– Vous avez besoin de quelque chose ? demanda-t-elle.

Il la fixa de son regard sombre.

– Oui.

Tout le sang d'Hannah sembla lui monter au visage.

– Le Graf vous a fourni l'occasion de partir tout à l'heure, commença-t-il, mais vous ne l'avez pas saisie. Pourquoi ?

Elle tira sur un de ses gants.

– Parce que j'ai promis de rester ici quelques jours. Pour vous aider à vous habituer à votre nouvelle vie.

– Est-ce la seule raison ?

Non, et Michael le savait... Elle ne voulait pas le quitter.

– Quelle autre raison pourrait-il y avoir ?

Il promena son regard sur sa robe, mais ne fit aucun commentaire.

– J'ai vu que le vicomte Brentford et sa famille sont ici.

– Oui, je lui ai parlé, ainsi qu'à Mlle Nelson.

Elle fit une grimace.

– Mais ils ne savent pas que vous êtes le véritable prince. Je suppose que peu leur importe que ce soit vous ou le *Fürst* Karl. Ce ne sera pas la dernière fois où vous serez poursuivi par des pères de filles à marier.

– Est-ce que ça vous ennuie ?

Bien sûr, que cela l'ennuyait ! Mais elle ne pouvait rien y faire.

– Qu'attendez-vous que je dise ? Que je suis jalouse ?

Son bouclier de calme s'écroula. Ce n'étaient pas des jeunes filles comme Mlle Nelson qui l'ennuyaient. Non, c'était ce masque de soldat impassible, qui ne révélait jamais rien de ses sentiments.

– Non. Car vous ne l'êtes pas, répondit-il. Je peux voir que vous avez déjà pris votre décision.

Elle traversa la pièce pour se placer devant lui.

– Quelle décision ? Quelle décision ai-je jamais été autorisée à prendre ? Vous vous êtes déjà forgé une opinion sur moi et sur ce que vous pensez que je veux. Tout comme Estelle et Johanna ont décidé ce que je porterai et comment je devrai être coiffée. Et comme le Graf von Reischor a décidé que je me rendrai chez mes cousins.

Elle le poussa sans douceur.

– Mes décisions ne semblent pas compter le moins du monde, alors pourquoi vous donner la peine de demander ?

Il la prit dans ses bras.

– Parce que je ne crois pas ce que vous m'avez dit ce matin...

Elle leva son visage vers lui.

– Je ne sais pas ce qui est le pire, Hannah... Vous forcer à mener une vie dont vous ne voulez pas... ou vous laisser partir.

Ses yeux noisette étaient emplis de désir, sa bouche terriblement proche d'un baiser. Elle avait tellement besoin de lui ! Vivre sans lui allait lui déchirer le cœur.

– Prenez votre décision, Hannah.

Il pressa la bague dans sa paume.

– Devenez ma princesse pour de bon ou partez... pour de bon.

Il se libéra de son étreinte et s'éloigna. Quand la porte se referma derrière lui, Hannah baissa les yeux sur la robe rose. Elle n'en aimait pas la couleur et elle ne voulait pas porter les perles qu'Estelle avait choisies.

Elle se détestait et elle détestait ce qu'elle était devenue. Son regard tomba sur la liste qu'Estelle avait faite, prenant note de toutes les instructions de lady Schmertach.

Que ce soit une liste de rappels ou d'ordres, elle n'en avait cure, et surtout elle n'en voulait plus ! Elle déchira le papier en menus morceaux, mettant en pièces, par la même occasion, ce que l'on attendait d'elle.

C'était sa vie, non ? Si elle voulait porter du violet, elle en porterait. Si elle voulait garder ses cheveux dénoués, qui étaient donc les domestiques, pour lui dire de faire autrement ?

Elle ne savait pas si elle pourrait supporter de vivre dans ce palais aux règles si rigides. Mais il y avait une chose qu'elle désirait plus que tout au monde, un homme qui valait la peine de se battre pour lui. Et cet homme, c'était Michael.

Elle glissa la bague de diamants et d'aigues-marines à son doigt et ouvrit brusquement la porte de sa chambre. Relevant ses jupes, elle se précipita dans le couloir.

Lorsqu'elle tourna au coin, elle faillit heurter Michael.

Il la rattrapa avant qu'elle ne tombe. Elle ne dit pas un mot, mais le prit par la main et le tira jusque dans sa chambre. Lorsqu'ils furent entrés, elle ferma la porte à clé.

– Que voulez-vous ? lui demanda-t-il.

Il fixait la bague à son doigt.

– Je ne veux pas porter cette robe ce soir ! Ces perles non plus !

Elle porta les mains à sa nuque, bataillant avec le fermoir. Ses doigts tremblaient, son cœur tambourinait dans sa poitrine.

Michael passa derrière elle, posant ses mains chaudes sur sa nuque. D'un coup de pouce, il défit le collier.

– Maintenant, la robe. Aidez-moi, s'il vous plaît.

Elle voulait sentir ses mains sur elle. Elle avait hâte qu'il lui ôte toutes ces couches de tissu qui les séparaient.

Et elle se moquait que cette pensée soit inconvenante.

Michael prit son temps pour défaire les dizaines de boutons qui fermaient sa robe, dans son dos. Ses doigts la touchaient avec une lenteur insupportable. Chaque fois qu'il en ouvrait un, elle avait la chair de poule. Elle attendait qu'il l'embrasse, mais il n'en fit rien.

Elle enleva enfin ses jupons, se tenant devant lui dans son corset et ses fins dessous.

– Dois-je jouer le rôle de votre soubrette ? murmura-t-il.

– Non. Vous allez jouer le rôle de mon mari.

Elle se haussa pour l'embrasser et leurs bouches se joignirent avec frénésie. Il ôta sa jaquette et elle l'aïda à quitter son gilet et sa chemise, jusqu'à ce que son torse soit dénudé. Elle baisa sa peau, promenant sa bouche sur ses pectoraux. Cette chair satinée était tout ce qu'elle désirait.

Il défit son corset, la tournant vers le mur pour délayer les rubans. Puis il prit ses seins dans ses mains, écarta ensuite le reste de leurs vêtements, jusqu'à ce qu'ils soient nus tous les deux. Hannah appuya ses paumes sur le papier peint, tandis qu'il s'approchait d'elle par derrière, glissant son sexe durci entre ses cuisses écartées.

Du bout des doigts, il taquina la pointe de ses seins. Il promena sa bouche sur ses épaules et le long de son dos avant de s'insinuer en elle.

Hannah le désirait presque douloureusement.

Lorsqu'il s'enfonça davantage en elle, il murmura :

– Ce n'est pas une façon convenable de faire l'amour à une dame.

Il la guida jusqu'au sofa sur lequel il la fit s'incliner. Elle poussa un cri de plaisir lorsqu'il l'emplit de lui, son ventre pressé contre son dos.

– Je ne me soucie plus de ce qui est convenable, dit-elle dans un souffle. Soyez juste avec moi, maintenant.

Il se retira, puis la pénétra de nouveau.

– Je suis à vos ordres.

Chapitre 20

Michael baisa l'épaule d'Hannah. Il avait beau essayer, il ne pouvait rester loin d'elle. Quand il était avec elle, le vide de son existence et ses échecs passés semblaient s'évanouir. Elle le faisait se sentir entier.

Aucun royaume ne valait d'être sans elle.

Elle était tout près d'atteindre l'extase et il s'enfonça dans sa moiteur, la menant vers le contentement qu'elle attendait. Des demi-sanglots s'échappaient d'elle, mais ses longs assauts réguliers ne lui donnaient pas ce qu'elle cherchait.

Elle pressa les mains sur le divan et il la posséda avec rudesse. Le rythme plus rapide et le heurt de son corps à l'intérieur d'elle accélérèrent sa respiration.

Son érection se durcit encore, et tandis que le corps de la jeune femme se resserrait autour de lui, le pressant dans ses profondeurs humides, il sentit que son contrôle lui échappait.

Il pinça la pointe de ses seins.

– Laissez-vous aller, Hannah.

Peu lui importait le temps que cela prendrait ; il serait son esclave, si cela signifiait lui procurer la volupté dont elle avait besoin.

D'une main, il alla caresser le délicat bouton de sa féminité. Le contact de ses doigts la fit reculer contre lui, et la pression de ses hanches provoqua son propre orgasme. Enfin, elle poussa un cri haché et son corps trembla violemment. Les parois de son ventre furent prises de spasmes autour de lui et il grogna, pressant autant qu'il le pouvait ses hanches contre les siennes.

Pendant un moment, il appuya sa joue sur son dos, pas certain de pouvoir marcher. Aucune femme ne lui avait jamais fait éprouver ce genre de chose. Il ne pouvait absolument pas la laisser partir. C'était à lui de la protéger, de prendre soin d'elle.

Il se retira d'elle, la soulevant dans ses bras pour la porter sur le lit. Ils s'allongèrent l'un face à l'autre, peau contre peau.

– Je ne vous ai pas fait mal, j'espère ?

Ses joues étaient rouges, ses yeux verts lumineux.

– J'ai eu l'impression d'être une conquête militaire.

Il posa son front sur le sien.

– Je suis désolé. J'ai perdu la tête.

Elle frissonna et il la serra plus étroitement, ses seins nus taquinant son torse. Puis il passa une jambe sur sa hanche.

– Nous pourrions rester ici. Les scandaliser tous, en restant au lit.

Il l'embrassa de nouveau.

– Alors, vous seriez obligée de m'épouser.

Elle détourna les yeux, le visage affligé soudain.

– Michael, soyez sérieux. Il s'agit de votre avenir. Il vous faut choisir une femme qui pourra supporter une vie comme celle-ci.

Il n'aimait pas le ton de sa voix.

– Et cette femme, ce ne sera pas vous ?

Elle ne répondit pas. Elle paraissait fragile et incertaine. La frustration de Michael s'accrut, car il ne pouvait comprendre pourquoi elle était si réticente à l'idée de devenir princesse.

Il passa la main sur la courbe de son corps, jusqu'à ses fesses.

– Je ne suis pas un homme qui supplie, Hannah. Je vous ai demandé de devenir ma femme. Répondez-moi simplement « oui » ou « non »...

Sans un mot de plus, il s'habilla et quitta sa chambre.

– Vous n'avez pas fait ce que j'ai demandé, dit la voix. Le lieutenant Thorpe ne doit pas prendre le trône. Je veux qu'il soit supprimé.

– Je suis désolé, ma...

– Les excuses sont inacceptables. Tuez-le ou vous en subirez les conséquences. Vous avez une femme, je crois...

– Elle est innocente, plaida le serviteur. Je vous en prie. Ne la mêlez pas à ça.

– Ce n'est pas à vous de me dire ce que je dois faire ! Occupez-vous du lieutenant et utilisez tous les moyens nécessaires. Même lady Hannah, s'il le faut. Est-ce compris ?

– Oui.

– Bien. Le roi ne doit pas le reconnaître comme son fils.

Le serviteur s'inclina.

– Je m'en assurerai.

Michael dut faire appel à toute sa retenue pour laisser un autre homme l'habiller. Il resta immobile pendant que le valet lui ôtait sa tenue de l'après-midi, lui passait son habit noir du soir et lui nouait son écharpe blanche. Le Graf avait fait apporter ses affaires au palais, ainsi que les vêtements qu'ils avaient achetés avec Hannah.

Quand il vit la peau rougie sur le bras de Michael, le domestique demanda :

– Vous faut-il un nouveau bandage, milord ?

– Ce n'est pas la peine.

La blessure superficielle avait suffisamment guéri pour qu'il puisse l'oublier. Les éraflures de son cou pouvaient être dissimulées par son écharpe. Il préférerait qu'il en soit ainsi. Il était plus facile de se fondre parmi les nobles sans attirer l'attention sur lui.

Il allait affronter une bataille d'une autre sorte ce soir-là, même s'il aurait souhaité ne pas le faire en public. Le dîner serait un test et il suspectait que son demi-frère, le *Fürst* Karl, serait là.

Mais pas le roi.

Michael se crispa au souvenir de l'audience qui avait eu lieu plus tôt dans l'après-midi. Elle avait été brève, car le monarque était à peine en état de recevoir des visites. Quand le Graf lui avait murmuré quelque chose à propos de Michael, le souverain avait essayé de se redresser dans son lit. Avec ses longs cheveux gris, ses moustaches et sa courte barbe, son père paraissait plus âgé qu'il n'était. Mais ses yeux indiquaient l'intelligence et la curiosité.

Un souvenir inattendu avait traversé l'esprit de Michael. Concernant des pommes, bizarrement. Sans demander la permission de s'éloigner du roi, il était allé à un saladier de fruits et avait pris une pomme.

La tenant devant le roi, il avait dit :

– Vous peliez des pommes pour moi. Avec une dague ornée de pierres précieuses.

Il avait continué à parler, sans savoir si ce qu'il disait avait un sens.

– Je m'asseyais sur vos genoux et vous essayiez de peler toute la pomme d'un seul tenant. Vous me promettiez de me donner la dague un jour.

Le roi avait pâli à cette histoire. Et Michael lui avait montré la cicatrice.

– Elle avait raison..., avait murmuré le malade, en fermant les yeux. Dites à la reine... qu'elle avait raison.

Il avait agrippé les draps et les médecins du palais l'avaient entouré, interrompant la conversation.

Michael était ennuyé d'avoir causé plus de détresse encore au vieil homme. Mais la confrontation était nécessaire. Il comprenait maintenant pourquoi le Graf avait tant insisté pour l'amener au Lohenberg en toute hâte. Il était peu probable que le roi vive encore longtemps.

L'ambassadeur arriva à sa porte quelques minutes plus tard. Il était escorté par deux serviteurs qui le poussaient dans sa chaise roulante.

– Vous devriez rester au lit jusqu'à ce que vous soyez rétabli, observa Michael.

– Balivernes ! Il s'agit d'un dîner et je serai assis la plupart du temps. Un homme doit manger.

« Et un homme a dû manipuler », pensa Michael. Tandis qu'il marchait à côté du comte von Reischor, il ne put réprimer un sentiment de menace. Ce dîner allait très mal se passer, il le sentait.

Ils arrivèrent juste avant que l'on place les invités. Michael resta derrière les autres, malgré l'insistance du Graf pour qu'il se place à l'avant.

Il étudia les convives, saluant poliment d'un signe de tête le vicomte Brentford et sa fille. Il sentait tous les regards sur lui et percevait que l'on murmurait à son sujet.

Il attendait d'apercevoir Hannah, mais la jeune femme ne paraissait pas. Il était sur le point d'entrer dans la salle des banquets, quand des murmures de surprise s'élevèrent derrière lui.

La foule s'écarta, révérences et courbettes fleurissant, tandis que la reine Astri faisait son entrée. Elle portait une robe de soie champagne, rebrodée d'or et d'argent. Deux dames de compagnie portaient sa traîne.

La souveraine s'approcha de lui.

Michael resta droit tandis que les femmes qui l'entouraient plongeaient dans de profondes révérences. Puis il s'inclina maladroitement devant sa mère.

– Voulez-vous bien vous joindre à nous, *Fürst* Michael ? lui demanda-t-elle.

Cent paires d'yeux le fixèrent, écarquillés par la stupeur. Michael s'avança, ne sachant pas très bien où se tenir, ni s'il devait offrir son bras. Le Graf lui fit discrètement signe de marcher derrière la reine.

Il suivit donc la procession royale, espérant toujours voir Hannah. Mais lorsqu'il rejoignit la reine en haut de la table, il dut lui consacrer toute son attention. Le visage de sa mère rayonnait de bonheur. Durant tout le repas, elle le harcela de questions et il répondit de son mieux.

– Est-ce que le roi allait bien après que je l'ai quitté ? lui demanda-t-il enfin.

– Je ne puis le savoir.

L'expression d'Astri s'assombrit.

– Il m'a enfermée dans cette tour pendant plus de vingt ans. Ce soir, c'est la première fois que j'ai le droit d'aller et venir à ma guise. Je dois vous en remercier tous les deux.

Elle lança un regard au Graf, et son visage s'adoucit. Michael discerna une légère rougeur sous l'apparence impassible du diplomate.

– Le roi vous a reconnu comme son fils. Et je suis heureuse que vous me soyez enfin revenu.

Durant le reste du dîner, Michael attendit l'arrivée d'Hannah. Plus les heures s'étiraient, plus son inquiétude grandissait. Il était considéré comme impardonnable de quitter un monarque sans permission préalable, mais il commençait à ne voir aucune autre solution.

Quand la table fut desservie, il se leva et s'excusa. L'expression de la reine vacilla, mais, d'un signe de la main, elle lui indiqua de partir.

Les invités au banquet le regardèrent, offusqués, mais il ne se souciait pas de se montrer grossier. Pour l'heure, il avait besoin de trouver Hannah et de savoir ce qui se passait.

Quand il atteignit sa chambre, il ouvrit la porte sans frapper. La pièce était vide, sans malles, sans affaires personnelles. Le lit était fait et il n'y avait plus aucun signe de sa présence.

Il s'engagea à grands pas dans le couloir. Quand il aperçut une soubrette, il l'arrêta et lui demanda en lohénien :

– Avez-vous vu partir lady Hannah ?

– Ou... oui. Ses cousins sont arrivés et elle est partie pour l'Allemagne avec eux voilà une heure.

Michael recula en jurant. Il n'avait jamais pensé qu'Hannah le quitterait, mais apparemment elle l'avait fait. Il avait cru qu'elle lui accorderait une chance.

Apparemment, il s'était trompé.

– Lieutenant Thorpe... Pourrais-je vous dire un mot ?

Michael se retourna et reconnut lady Brentford qui lui faisait signe de la main. Il n'avait aucune envie de parler à la vicomtesse, mais il pouvait peut-être s'excuser.

– Je suis désolé, lady Brentford, mais ce n'est pas le bon moment.

Elle prit un regard entendu et sourit.

– Non, je suppose que non. Vous étiez assez proche de lady Hannah, n'est-ce pas ? J'en sais plus sur les raisons de son départ. Si vous souhaitez les entendre, pourquoi ne me rejoignez-vous pas quelques instants ?

Elle se mit à marcher vers un des salons.

Il ne croyait pas du tout qu'Hannah se soit confiée à la vicomtesse. Néanmoins, il disposait de si peu d'informations ; elle pourrait peut-être lui apprendre quelque chose.

Lorsqu'ils furent à l'intérieur, elle referma la porte. L'instinct de Michael l'avertit que les intentions de lady Brentford n'étaient pas altruistes. Elle avait une belle-fille à marier.

– Que voulez-vous, lady Brentford ? lui demanda-t-il.

– Je veux que tout soit remis à sa place. Et nous savons tous les deux qu'après le dîner de ce soir, il va y avoir des rumeurs à votre sujet.

– Je ne me soucie guère des ragots.

Elle tressaillit légèrement.

– Bien. Quoi qu'il en soit, je pense que vous serez intéressé par ce que j'ai à vous dire.

Il attendit qu'elle continue. Elle fit le tour du salon, se comportant avec une familiarité qui parut à Michael tout à fait déplacée.

– Ce n'est pas la première fois que je viens dans ce palais, vous savez...

Michael ne répondit pas.

Elle passa un doigt sur une petite bergère en porcelaine.

– J'ai longtemps été la compagne du roi Sweyn. Sa maîtresse, si vous préférez...

L'horreur submergea Michael, tandis qu'il la dévisageait.

– Non, je ne suis pas votre mère. Mais je pense que vous connaissez mon fils.

– Karl, dit-il lentement.

– Oui, Karl.

Lady Brentford alla vers la porte et s'arrêta devant.

– Le roi et moi étions amants. Puis il a épousé Astri. Quand la reine est tombée enceinte, elle lui a refusé son lit. Je n'ai pas eu de mal à le ramener dans le mien. Mais cela n'a pas duré longtemps. Assez vite, il est retourné à elle et m'a renvoyée.

– Savait-il pour Karl ?

– J'ai essayé de le lui dire, mais la reine a refusé de me laisser entrer au palais. Alors, j'ai décidé que si je ne pouvais pas prendre la place qui me revenait sur le trône, mon fils le ferait.

Michael perçut une femme implacable qui ne reculerait devant rien pour atteindre son but. Il se faufila vers la porte, pour l'empêcher de sortir.

– Il a fallu beaucoup de préparatifs pour échanger deux enfants. Je suppose que c'est vous qui avez engagé les ravisseurs ?

Elle eut un sourire sinistre.

– Oui. J'ai dû épouser le vicomte pour son argent et son influence, un an après la naissance de Karl. Brentford n'a jamais rien su à propos de mon fils. J'ai payé une femme pour le garder au village, loin de nous. Et mon époux était si occupé par la fille bien-aimée qu'il avait eue de sa première femme, qu'il ne se souciait pas que je lui donne ou non un enfant.

– J'avais trois ans, quand vous avez fait l'échange.

Elle hochait la tête.

– J’ai dû attendre que Brentford voyage à l’étranger pour revenir au Lohenberg avec Karl. Cela a pris du temps pour choisir les hommes qui pourraient se cacher parmi les gardes du palais. Bien sûr, chaque détail devait être au point. Même la cicatrice sur la jambe de Karl. Je lui ai fait la blessure moi-même, quand il avait deux ans, dit-elle avec une note de fierté.

– Vous voulez qu’il devienne roi.

– S’il est roi, alors mon sang fera partie de la lignée royale, comme cela aurait toujours dû être le cas.

Michael choisit avec soin ses prochains mots, car il savait qu’il était trop tard pour que Karl réclame le trône. Pas après que la reine l’eut formellement reconnu ce soir-là.

– Que voulez-vous de moi ?

Elle eut un fin sourire, glacé.

– Je veux votre vie, en échange de celle de lady Hannah.

Elle ouvrit la porte, les paupières plissées.

– Karl ne perdra pas ce à quoi j’ai travaillé si dur.

La gorge d’Hannah était irritée et ses yeux la brûlaient. Elle ignorait ce qui s’était passé : une minute elle se préparait pour le banquet, et la suivante, elle se réveillait dans une voiture obscure.

Un homme était assis en face d’elle, un pistolet à la main.

– Alors, vous êtes réveillée ? Bien.

– Où m’emmenez-vous ?

– Loin du *Schloss*. Quand Thorpe apprendra que vous avez été enlevée, il viendra à votre secours. J’imagine qu’il ne voudra pas que quelque chose arrive à une jolie fille comme vous.

Il pointa le pistolet sur elle.

Le cœur d’Hannah battait à se rompre. Elle comprit avec horreur que ses ravisseurs voulaient se servir d’elle pour attirer Michael dans un piège et le tuer. Elle se demanda si l’homme qui la menaçait de son pistolet avait été envoyé par le prince Karl.

Fermant les yeux, elle appuya sa tête contre le côté de la voiture. Une fois encore, elle avait été capturée par un homme contre sa volonté. Michael l’avait sauvée de Belgrave. Cette fois-ci, elle devait se sauver elle-même.

Hannah devait rester calme. Réfléchir...

Ses mains n’étaient pas liées, mais sauter d’une voiture en marche était très dangereux. Si elle tombait mal, elle pourrait se rompre le cou. D’un autre côté, quand ils atteindraient leur destination, elle pourrait encore moins s’échapper. Ils la ligoteraient probablement. Et si Michael venait à son secours, une fois qu’ils l’auraient tué, ils la tueraient aussi.

Elle baissa les yeux sur sa robe violette. Les jupes allaient poser un problème. Mais peut-être que si elle ôtait ses jupons, la robe gonflerait moins.

– Nous en avons encore pour combien de temps ? demanda-t-elle à son garde.

Il haussa les épaules.

– Une heure, peut-être.

Il y avait un risque qu’il lui tire dessus, mais il était plus probable qu’il la garde en vie, pour attirer Michael. Sa meilleure chance de s’échapper, c’était maintenant.

Elle feignit de se renfoncer sur la banquette, mais elle s’arrangea en réalité pour remonter l’arrière de sa robe, afin de ne plus être assise dessus. Le devant couvrait ses nombreux jupons, mais elle pouvait atteindre derrière les lacets qui les retenaient. Agissant vite, elle les dénoua. L’homme ne paraissait pas voir ses efforts, car il faisait très noir.

Quand le dernier jupon fut délacé, Hannah fixa la portière. Elle devrait l’ouvrir rapidement, se débarrasser de ses jupons et sauter.

Son bon sens lui disait que ce n’était pas une bonne idée. Elle s’emmêlerait probablement dans les flots de coton et tomberait à plat ventre.

Dans son esprit, elle entendait ce que sa mère pourrait dire.

Code de bonne conduite : « Une jeune fille convenable ne songerait jamais à essayer de s’échapper. Elle croiserait sagement les mains sur ses genoux et attendrait calmement d’être tuée. »

Hannah commença à faire glisser discrètement les jupons sur ses hanches, gardant les genoux couverts par sa robe.

Son pouls battait si fort que c’était miracle que l’homme ne l’entende pas !

Brusquement, elle saisit la poignée de la portière et se jeta dehors. Elle heurta durement le sol. Une vive douleur la transperçant, tandis qu’elle roulait sur le bord de la route. Elle aurait des bleus partout, mais elle était en vie !

Le bruit de voix d’hommes qui criaient lui fit prendre conscience qu’elle ne pouvait pas attendre. Ils allaient se mettre à sa recherche.

Sans ses jupons, sa jupe traînait par terre et elle en releva l’ourlet à deux mains. Grâce au ciel, elle ne portait plus cette stupide robe rose claire ! Impossible pour ses poursuivants de la repérer dans la nuit. Ignorant la douleur, elle courut vers la forêt. Elle ignorait où elle se trouvait et à quelle distance elle était du palais.

Sa poitrine la brûlait de courir si vite, mais elle se força à continuer. Car cette fois, sa vie en dépendait.

Chapitre 21

Michael saisit le bras de lady Brentford et le tordit dans son dos, la forçant à sortir dans le couloir.

– Où est-elle ? Par Dieu, vous allez me le dire ou...

La vicomtesse lui rit au visage. Il pouvait lire la folie dans les yeux.

– Si vous me tuez, vous ne la retrouverez jamais.

S'étrangeant à moitié d'un rire lugubre, elle ne semblait pas se soucier d'avoir été capturée.

– Jamais, jamais, chantonna-t-elle.

Au bout du couloir, la reine Astri approchait avec ses gardes. Les hommes s'avancèrent pour les encercler, et le visage de la reine se durcit en voyant lady Brentford.

– Je vous avais interdit de vous remonter ici !

Le rire de la vicomtesse s'interrompt. Avec un sourire sournois, elle tenta de faire une révérence, bien que Michael la tint fermement.

– Reine Astri...

– C'est la femme qui m'a fait enlever, dit Michael.

Même s'il ne voulait pas offenser sa mère, il fallait qu'elle comprenne la situation.

– Karl est le fils de lady Brentford. Elle espérait qu'il monterait sur le trône.

L'expression de la reine ne changea pas.

– J'ai toujours su que Karl était le fruit d'une des liaisons de mon époux. C'est la seule raison pour laquelle les gens ont cru qu'il était le fils légitime du roi. On m'a traitée de folle quand j'ai affirmé qu'il n'était pas mon enfant.

Elle frissonna comme si elle avait froid.

– Mais je l'ai toujours su. La cicatrice ne correspondait pas.

Elle se tourna vers ses hommes.

– Enchaînez la catin du roi dans la tour sud-ouest ! commanda-t-elle. Qu'elle sache ce que c'est que d'être prisonnière !

Aussitôt, les gardes royaux arrêtaient la vicomtesse. Cette dernière ne semblait pas du tout concernée par son sort ; elle continuait à rire.

– Trouvez-la si vous pouvez, lieutenant. Rappelez-vous : votre vie pour la sienne.

– Ses complices ont enlevé lady Hannah, expliqua Michael à la reine, quand les gardes eurent emmené lady Brentford. Avec votre permission, Votre Majesté, j'ai besoin d'hommes pour m'aider à la retrouver.

Astri posa sa main sur la sienne.

– Accordé... Mais vous devez me promettre qu'ensuite, vous prendrez votre place comme prince héritier.

Même s'il comprenait le désir de sa mère, Michael ne voulait pas mettre Hannah en danger.

– Pas avant qu'Hannah ne soit en sécurité.

Le visage de la reine se tendit.

– Cette femme signifie donc beaucoup pour vous ?

Il la regarda dans les yeux, réfutant à l'avance tout désaccord.

– C'est la femme que j'aime.

– Alors, vous avez intérêt à la trouver, dit Astri dans un sourire.

Karl avait bien l'intention de s'enivrer. Il avait presque fini une bouteille de cognac et allait en entamer une autre, quand il avait entendu un rire dans le couloir.

Il était allé à la porte en chancelant, comptant la fermer avec un claquement. Mais alors, il avait vu le lieutenant Thorpe debout dans le couloir, tenant une femme par la force, tandis que des gardes approchaient.

Le visage de cette femme avait hanté ses cauchemars.

Figé sur place, il les avait fixés, n'entendant qu'à moitié la révélation de cette femme qui riait, disant qu'elle était sa mère et la maîtresse du roi. Il n'avait pas vu son visage depuis des lustres, mais le souvenir de sa cruauté le pénétra jusqu'à la moelle.

Pendant longtemps, il avait cru que certaines de ses visions nocturnes n'étaient que de mauvais rêves. Mais elles étaient bien réelles.

La femme était venue le voir au village où il vivait, l'inspectant et lui ordonnant de se tenir droit. Quand elle n'était pas satisfaite, elle l'enfermait dans un placard, lui criant après.

Et le couteau... Karl referma la porte du cabinet de travail. Ce souvenir vivace le terrifiait, même après tant d'années. Il était très jeune alors, mais la scène s'était imprimée en lui. D'une manière indélébile. Elle avait brandi une lame, lui entaillant l'arrière de la jambe pendant qu'il hurlait.

Il prit la bouteille de cognac, la vida d'une lampe. Fermant les yeux, il se remémora la nuit où il avait été amené au palais. On l'avait enlevé à sa nourrice, et il pleurait. La vicomtesse l'avait menacé s'il disait quoi que ce soit, et la peur l'avait rendu muet pendant près d'un an.

Il reposa la bouteille vide.

« Je sais ce que c'est que d'être emprisonné dans une vie comme celle-ci, lui avait dit lady Hannah. Et de ne jamais être assez bien. »

Maudite soit-elle ! Elle l'avait percé à jour. Elle avait essayé, à sa manière, de le rassurer. Mais Karl savait que les choses ne tourneraient pas en sa faveur. Il n'était pas le prince héritier, seulement un bâtard du roi. Ses années de formation n'avaient servi à rien.

Il serra les doigts sur le goulot de la bouteille vide, et soudain, la lança dans la cheminée. Du verre s'éparilla partout, comme les morceaux de sa vie.

Sans réfléchir, il sortit à grands pas de son cabinet de travail. Dans le couloir, il trouva un valet et ordonna qu'on lui prépare son cheval et lui donne sa cape.

Il savait que le lieutenant Thorpe avait pris la tête d'un groupe de soldats pour trouver lady Hannah et la ramener au palais. Ils n'avaient pas besoin de son aide.

Mais peut-être, même s'il avait perdu son droit de naissance, pouvait-il prouver sa valeur d'une autre façon. Peut-être qu'être un prince ne tenait pas obligatoirement au sang.

Mais aux actes.

Hannah s'enfonçait dans la forêt. Elle marchait depuis une heure au moins, pour échapper aux hommes qui la recherchaient. Elle avait mal partout ; ses bras et ses jambes étaient meurtris. L'envie de pleurer ne cessait de la submerger, mais elle se rappelait sans cesse que les larmes ne l'aideraient pas à retourner à Vermisten.

Elle restait bien à l'écart de la route, sachant que ses poursuivants s'attendaient probablement à ce qu'elle la suive. Plusieurs fois, elle s'arrêta, attendant que le clair de lune éclaire son chemin.

Mais au bout d'un moment, la forêt s'acheva, et elle n'eut d'autre choix que de s'aventurer à découvert. Elle marcha alors parallèlement à la route, essayant de rester cachée en lisière des bois.

Ses pensées ne quittaient pas Michael.

Elle savait maintenant qu'elle l'aimait, quel que soit son statut, quel que soit le grade qu'orRoyale.

S'abandonner dans ses bras avait été un des moments les plus heureux de sa vie et si elle ne devait plus jamais le revoir, elle en aurait le cœur brisé. Elle voulait être à ses côtés plus que tout au monde. Malgré les ampoules à ses pieds et les meurtrissures de son corps, son âme lui faisait encore plus mal.

Elle ne pouvait pas vivre sans lui.

Toute sa vie, on lui avait dit ce qui était bien et convenable. On lui avait imposé des règles de conduite, comptant qu'elle se montrerait une dame parfaite en toutes circonstances. Une *lady*... Pendant si longtemps, elle avait vécu sous cloche, laissant les autres prendre les décisions pour elle.

Elle avait accusé tout son entourage de son manque de liberté, alors que sa délivrance tenait en un seul petit mot : « non ». Une princesse était soumise à des attentes, à l'étiquette, certes. Mais elle ne se pliait pas aux caprices de tout le monde. Une vraie princesse donnait des ordres et décidait quelles règles avaient pour but de la protéger et lesquelles avaient pour but de la contrôler.

Elle s'assit dans l'herbe haute pour reposer ses pieds un moment. Il fallait qu'elle cesse d'être une dame. Il fallait qu'elle raisonne en princesse !

Ses yeux étaient brouillés de larmes quand elle se releva. A distance, elle entendit le bruit d'un cheval qui approchait. Elle se courba dans les fourrés, le cœur tambourinant dans sa poitrine.

Quand le cavalier arriva plus près, elle aperçut son visage au clair de lune et son cœur faillit s'arrêter de battre. Il dirigea sa monture droit sur elle.

Elle ne pouvait ni respirer ni bouger. A son côté, elle vit briller un pistolet.

– Vous êtes-vous égarée, lady Hannah ? lui demanda-t-il d'une voix froide et résolue.

Malgré des heures de recherche, tout ce que Michael et les gardes trouvèrent le long de la route fut une voiture abandonnée et une pile de jupons. La route était creusée d'ornières faites par les roues de centaines de véhicules. Il était impossible de dire ce qui était arrivé à Hannah.

Michael poussa un juron de rage et fit faire demi-tour à son cheval, revenant sur ses pas. Il y avait forcément quelque chose... Un indice...

Le capitaine de la garde s'approcha.

– Pardonnez-moi, Votre Altesse royale. Je crois que nous devrions étendre nos recherches dans une autre direction.

– Elle ne peut pas être très loin d'ici. Ce sont ses habits, j'en suis sûr. Et je ne la laisserai pas seule.

Il s'assura que son pistolet était toujours passé à sa ceinture, espérant trouver Hannah avant que quelqu'un d'autre ne le fasse.

Le jour commençait à se lever. Des rayons ambrés pointaient à l'horizon, sur le violet du ciel.

Michael éperonna son cheval, les yeux fixés le long de la route. Il examinait les traces des véhicules, sans savoir ce qu'il cherchait exactement.

Et puis soudain, il arrêta son cheval et le vit : là, dans la poussière, un petit morceau d'une robe violette... Ce n'était qu'un tout petit bout d'étoffe, mais il sut sans le moindre doute qu'il provenait de la robe d'Hannah. Il remarqua bientôt des traces de pas qui s'éloignaient de la route.

– Par ici ! commanda-t-il aux soldats.

Tandis qu'il suivait la piste à travers un champ, à l'est de la ville, il garda le bout de tissu serré dans sa main. « Je vais vous retrouver, lui promit-il. Et malheur à celui qui vous a enlevée ! »

Il accrut l'allure de sa monture, se fiant aux herbes foulées pour se guider. Bientôt, il aperçut un cheval sur lequel étaient montées deux personnes. Il reconnut Hannah, à sa silhouette revêtue de la robe violette.

Il lança sa monture au galop, suivi par les gardes. Avec l'appui de ses hommes, il était certain d'intercepter le cavalier.

Mais bien vite, son instinct de soldat lui souffla que c'était trop facile. Il subodora un piège.

Alors il réduisit son allure, et les gardes vinrent se placer de chaque côté de lui.

Une première balle toucha l'un des gardes, le faisant tomber de cheval, et Michael aperçut un fusil qui brillait derrière eux. Un petit groupe de six hommes les flanquaient des deux côtés, et ses soldats étaient à portée de leurs armes. Il accéléra son allure.

La situation lui rappela Balaclava, en ce moment fatal où il avait essayé en vain de mettre ses hommes hors de danger. Leurs adversaires gagnaient du terrain et Michael comprit qu'il n'atteindrait pas Hannah à temps.

S'il ne mettait pas ses soldats à l'abri, ils mourraient tous. D'un autre côté, il avait juré qu'il ne laisserait jamais rien arriver à Hannah.

Il ne pouvait contrôler l'issue de l'échauffourée, mais il pouvait donner un ordre qui les sauverait peut-être.

Un des gardes se tourna et essaya de riposter, mais son coup de feu s'égara. Il était temps d'agir avant que quelqu'un d'autre ne soit blessé.

Michael leur fit signe d'approcher.

– Quatre d'entre vous vont aller sur la gauche et s'abriter près de ces rochers. Le reste ira sur la droite et me laissera au milieu. Je suis leur cible, et ce déploiement vous donnera une meilleure chance de leur résister.

– Nous ne vous laisserons pas sans protection, protesta le capitaine. Nos ordres sont de protéger votre vie.

– Je ne resterai pas à cheval, répondit Michael. Si nous tirons de trois directions, nous les aurons. Si nous essayons de les prendre de vitesse, lady Hannah sera prise dans les tirs croisés.

– Votre Altesse, je ne suis pas certain...

– Faites-le ! commanda Michael. Si vous ne le faites pas, nous mourrons tous.

Alors le capitaine fit signe à la moitié des hommes de le suivre. Les quatre autres allèrent à droite et Michael mit pied à terre, à couvert sur le sol.

Cette position lui rappela de nouveau le champ de bataille de Balaclava, lorsqu'ils s'étaient retrouvés encerclés par l'ennemi. C'était une situation familière pour le soldat qu'il était, et pourtant différente, car c'était lui qui avait donné les ordres cette fois. Pas pour la gloire de la guerre ou l'honneur d'un pays, mais pour sauver les hommes.

Il n'avait plus peur de leur manquer, d'être responsable de leur mort. Au contraire, il leur avait fourni la chance de se sauver. Leur sort reposait dans les mains de Dieu et dans leur habileté.

Ses gardes tirèrent des deux directions, lui-même visa soigneusement le cavalier du milieu. Son premier coup de feu manqua sa cible, mais le second la toucha. Ils continuèrent à tirer, mais pendant ce temps il perdait Hannah, le cavalier l'emmenait toujours plus loin. Jetant un coup d'œil derrière lui, Michael les vit disparaître à l'horizon.

Il poussa un juron, se forçant à se concentrer. Leurs assaillants tentèrent de s'éparpiller, mais trois coups de feu de plus mirent fin à la bataille.

Le capitaine paraissait ébranlé, mais reconnaissant pour sa vie sauve.

– Votre Altesse royale, allez-vous bien ?

Michael hocha la tête.

– Envoyez deux hommes chercher notre blessé. Les autres, suivez-moi !

Il se remit en selle et rechargea son arme avec des munitions fournies par le capitaine. Eperonnant son cheval, il galopa aussi vite que l'animal pouvait l'emporter. A chaque mille, sa terreur s'intensifiait.

Il ne pouvait pas la perdre. Hannah lui appartenait aussi sûrement qu'elle possédait son cœur. Et même si elle avait fait valoir des arguments, essayant de le convaincre qu'elle n'était pas digne d'être une princesse, il n'était pas disposé à les accepter. Il la garderait près d'elle, pour la protéger et pour l'aimer.

Il vit bientôt Hannah et son ravisseur près des faubourgs de Vermisten. Le cavalier s'était arrêté.

Michael sortit son arme. Il ne pouvait risquer de tirer maintenant, de crainte de toucher Hannah. Il continua à vive allure jusqu'à ce qu'il les atteigne enfin.

Et quand il vit que c'était le *Fürst* Karl qui détenait la jeune femme, la rage le suffoqua.

Ses gardes le rejoignirent, entourant le couple, arme au poing. Karl avait son propre pistolet, mais il ne le prit pas. A la place, il souleva Hannah pour la déposer à terre. Elle courut à Michael, qui se tourna vers les soldats.

– Emmenez-le ! Il est coupable d'avoir enlevé lady Hannah.

Il descendit de son cheval et serra la jeune femme contre lui. Il la serra très fort, sans pouvoir calmer l'emballement de son cœur. Sa robe était déchirée, l'ourlet traînait par terre. Ses cheveux emmêlés tombaient sur ses épaules et ses bras étaient rouges et meurtris.

– Michael, non ! Le prince n’a pas…

Il la fit taire, couvrant sa bouche de la sienne.

– Il va répondre de tous les bleus que je vois !

Hannah s’écarta de lui.

– Michael ! Il me gardait à l’abri des coups de feu, il ne s’enfuyait pas !

Elle recula et se tourna vers le prince déchu.

– Merci, Votre Altesse…

Karl pinça les lèvres, et hocha la tête. Juste comme il était sur le point de partir, Michael l’appela. Il se tourna, l’expression tendue, indéchiffrable.

– Vous avez toute ma gratitude, Karl…

Son rival croisa son regard, puis se détourna pour s’en aller. Même si Michael ne se fiait toujours pas à lui, il avait trouvé Hannah et l’avait tenue à l’écart des coups de feu. Il lui en était redevable.

– Vous êtes venu me chercher, murmura Hannah.

Elle l’embrassa, passant les bras autour de son cou. Le simple contact de ses lèvres lui fit oublier tout le reste. Il ne se souciait pas de ceux qui les entouraient, ni de ce qu’ils pouvaient penser. Il était simplement heureux qu’elle soit saine et sauve.

– Je suis navré que vous ayez dû endurer une telle nuit, Hannah. J’aurais dû m’assurer que vous soyez mieux protégée.

– Je ne vous en blâme pas.

Elle étouffa un bâillement et appuya la tête sur son torse.

– Je suis juste contente que vous m’ayez trouvée.

– Hannah, j’étais en colère et j’ai dit des choses que je ne pensais pas…

Il suivit de ses doigts la ligne de ses lèvres.

– Je vous aime, Hannah, et je veux que vous m’épousiez. Je vous laisse le choix : en m’épousant, vous pouvez devenir une princesse ou la femme d’un simple lieutenant…

Elle se mit sur la pointe des pieds et leva sa bouche vers la sienne.

– Je vous aime, Michael. Et où que vous alliez, j’irai.

– Même si cela signifie endurer cette existence, avec tous les pièges de la royauté ?

Elle lui dédia un sourire énigmatique.

– Oh, je n’ai pas l’intention qu’elle soit un piège. Plus maintenant.

Chapitre 22

Trois jours plus tard

– Lady Hannah, vous devez porter du blanc, insista Estelle, brandissant une des listes de Christine Chesterfield. Lady Rothburne a spécifiquement mentionné cette robe dans ses instructions, si vous devez assister à un événement solennel.

– Je ne suis pas d'accord. Le blanc trancherait trop avec ses cheveux châtain, contra lady Schmertach. Il lui faut quelque chose de plus doux, de plus féminin.

Les deux femmes bataillaient alors entre une robe de soie ivoire brodée et une robe d'un pâle vert d'eau, ornée de dentelle ancienne. Ce soir-là, le roi projetait de reconnaître officiellement Michael comme le prince héritier, devant tout Vermisten. Et Michael avait l'intention d'annoncer leurs fiançailles. Le palais entier bourdonnait des nouvelles.

Hannah ignore les deux adversaires et ouvrit les portes de sa penderie. Passant les possibilités en revue, elle opta pour une robe de soie écarlate, ornée de perles et de rubans. Elle dénuderait ses épaules, avec seulement deux petits bouts de tissu en guise de manches, sur le haut de ses bras. Portée avec de longs gants blancs, la robe serait vibrante, attirant l'attention de tout le monde.

– Je mettrai celle-ci, annonça-t-elle.

Les deux femmes la regardèrent, bouche bée.

– Mais, lady Hannah, cette couleur est trop scandaleuse ! protesta Estelle.

– C'est le genre de robe que porte une courtisane. Pas une princesse ! s'indigna à son tour lady Schmertach.

En effet, songeait Hannah, ce n'était pas du tout une robe qu'une princesse mettrait ! Du moins, une princesse qui se plierait docilement aux souhaits de son entourage. Une princesse qui se cacherait derrière des listes et des règles, se demandant sans cesse si elle se comportait comme une dame convenable.

Non, c'était le genre de robe qu'arborerait une femme sûre d'elle. Une femme qui établissait elle-même ses propres règles.

Elle afficha un sourire serein.

– J'ai pris ma décision.

– Mais, milady, vous ne pouvez pas...

– J'ai dit !

Elle leur décocha un regard autoritaire. Le message était clair : qu'elles ne s'avisent plus de la contredire ! Les deux femmes échangèrent un coup d'œil et firent la révérence.

Comme ça faisait du bien !

Elle n'avait jamais donné d'ordres auparavant, laissant toujours les autres lui dicter ses actes.

– Souhaitez-vous porter... les diamants ou les rubis, milady ? se risqua à demander Estelle.

– Les rubis.

Elle leva les bras, attendant qu'elles finissent de l'habiller. Estelle garda la bouche close et obéit. Quant à lady Schmertach, bien qu'elle parût horrifiée, elle n'en assista pas moins Estelle. Lorsqu'elles eurent terminé, on frappa doucement à la porte.

La dame de compagnie alla ouvrir, à la demande d'Hannah, et un valet s'avança avec un message.

– Le roi requiert votre présence, lady Hannah. Il souhaite vous parler au sujet de vos fiançailles.

Il s'inclina et recula dans le couloir, attendant de l'escorter. Comme Hannah ne pouvait décemment faire attendre le souverain, elle suivit le valet, lady Schmertach sur les talons, muette, pour la chaperonner.

Elle se sentait particulièrement voyante dans sa robe rouge, surtout pour une convocation royale. C'était une chose de porter une robe choquante pour un bal à la cour ; c'en était une autre de l'arborer devant un monarque mourant.

Le valet l'introduisit dans les appartements du roi, où elle vit ce dernier assis dans un fauteuil capitonné à haut dossier.

Elle plongea dans une profonde révérence.

– Votre Majesté...

C'était la première fois qu'elle était en présence d'un roi. Elle avait les nerfs tendus et craignait de dire ce qu'il ne fallait pas.

Le roi Sweyn n'était pas vieux, mais la maladie l'avait privé de ses forces. Ses cheveux gris pendaient sur ses épaules, des rides profondes émaillaient ses yeux. Pourtant, Hannah perçut en lui une autorité implacable. Il promena un regard réprobateur sur sa robe.

– Il paraît que mon fils souhaite vous épouser. Et que vous êtes la fille d'un marquis anglais.

– Oui, Votre Majesté.

– Vous jugez-vous capable de régner à ses côtés ?

Non. Elle ignorait tout du gouvernement d'un pays, et Michael aussi. Mais sous ses questions acérées, elle voyait un homme qui tentait de l'intimider.

« Sois polie », se recommanda-t-elle.

– Je peux apprendre ce que j'ai besoin de savoir.

Le roi la regarda d'un air sévère.

– Vous n’avez aucune idée de ce qu’est la vie d’une princesse. Vous croyez, je suppose, que les princesses se prélassent toute la journée, portant des diamants et choisissant de nouvelles robes ?

Cette remarque blessante expédia toutes ses années de bonnes manières et d’éducation par-dessus les moulins.

– Non, ce n’est pas du tout ce que je crois. Et je vais épouser Michael Thorpe, rétorqua fermement Hannah. Pas un prince, un *Fürst*, ou le nom que vous voudrez lui donner. Je vais épouser *l’homme* que j’aime, pas son titre.

Avant que le roi ne puisse ajouter une autre remarque sardonique, elle poursuivit :

– Et, oui, je sais exactement ce qu’est la vie d’une princesse. Elle doit obéir à des règles, répondre à des attentes et à d’innombrables conseillers qui lui disent ce qu’elle doit ou ne doit pas faire.

Elle releva l’ourlet de ses jupes et se plaça directement devant le roi.

– Je serai probablement la pire princesse que vous aurez jamais eue. Voulez-vous savoir pourquoi ?

Le roi secoua la tête, mais elle aperçut une lueur d’intérêt dans ses yeux.

– Parce que je refuse de vivre ainsi ! Je ne me soucie pas du tout de savoir si je dois porter une robe blanche, des perles ou une couronne. Ou si je dois donner une garden-party ou une soirée.

Elle serra les poings sur ses côtés.

– Je me soucie de la sécurité de l’homme que j’aime. Je me soucie d’une veuve, Mme Turner, qui a risqué sa propre vie pour le sauver. Et je me soucie d’un homme qui va perdre ce soir non seulement son royaume, mais son propre père. Juste parce qu’il est né dans le mauvais lit !

Quand elle eut fini, ses poumons la brûlaient. Mais elle soutint le regard acéré du roi sans faillir.

– Vous vous trompez, lady Hannah, dit alors le souverain. Vous ne serez pas du tout la pire princesse que j’aurai jamais vue. Vous serez exactement le genre de princesse que je souhaite voir épousée par mon fils.

Il tendit le bras pour lui prendre la main et sourit.

– Après la cérémonie, je ne doute pas que vous me direz tous les changements que je dois faire dans mon royaume.

Il toussa et fit signe à un domestique de lui apporter son remède. Puis il s’adossa au fauteuil pour se reposer.

Le visage d’Hannah devint du même rouge que sa robe.

– Ma mère serait offusquée de ce que je viens de vous dire.

– Je préfère une femme qui dit ce qu’elle pense. Et…

Le sourire du roi se fit malicieux.

– Votre robe est très seyante, je dois dire.

Pour la cérémonie, Michael avait ordonné à trente gardes de les entourer, avec d’autres hommes déguisés en citadins afin d’infiltrer la foule pour assurer une plus grande sécurité.

– Nous n’avons pas besoin d’une armée, protesta Hannah, en lui prenant la main. C’est seulement une cérémonie et une bénédiction. Le roi va vous reconnaître comme son fils et il y aura un bal ce soir. Vous vous conduisez comme si nous devions aller à la guerre !

– Je veux vous protéger.

Michael examina la position de chaque homme, s’assurant qu’ils étaient à leur place. Jetant un coup d’œil à Hannah, il ajouta :

– Vous êtes si belle, ce soir, que je ne serais pas surpris si quelqu’un essayait de vous prendre à moi. Et tout bien considéré, je préférerais ne pas assassiner un homme au milieu de la cérémonie.

– Je suis si heureuse que vous ayez décidé de prendre votre place comme prince !

Elle se pencha et posa un baiser sur sa joue. La bague de diamants et d’aigues-marines étincelait à son doigt. La reine avait essayé de lui faire porter une bague de famille, qui avait appartenu à l’une des arrière-grands-mères de Michael, mais elle avait refusé.

– Je n’ai pas le choix, dit-il, mais c’est la chose juste à faire.

Même s’il n’avait pas été élevé pour mener une vie de privilèges, il pourrait se servir de son expérience passée pour aider les gens. Il pourrait être un meilleur prince justement, parce qu’il comprenait leurs difficultés et pourrait avoir une véritable relation avec eux. Les gardes, en particulier, avaient déjà commencé à le traiter comme leur chef. Le bruit s’était répandu sur la façon dont il les avait conduits contre les hommes de lady Brentford et leur avait sauvé la vie.

– Vous devriez envisager de prendre Karl comme l’un de vos conseillers, suggéra Hannah, en souriant. Je n’ai jamais rencontré un homme aussi dévoué à sa patrie.

– Je ne me fie pas totalement à lui.

Bien qu’Hannah lui ait assuré qu’il s’était montré honorable, Michael ne pouvait croire que ses motifs étaient totalement désintéressés.

– J’espère que vous ne m’en voudrez pas, mais j’ai demandé à un garde de vérifier que lady Brentford est bien derrière les barreaux, dit-elle. Bien que le roi ait chassé le vicomte et sa fille, j’ai un mauvais pressentiment.

– Trois hommes la gardent, déclara Michael.

Il ne lui dit pas que lui aussi s’était assuré en personne que la vicomtesse reste enfermée. Elle s’était de nouveau moquée de lui, jurant qu’il ne serait jamais roi.

– Rien de grave n’arrivera, Hannah, lui promit-il.

– Je l'espère.

Ils ne purent discuter plus longtemps, car c'était l'heure de rejoindre le roi et la reine sur l'estrade. Des heures de discours politiques précédèrent l'annonce solennelle du monarque. Bien que le roi Sweyn dût s'appuyer sur des domestiques pour se tenir debout devant son peuple, sa proclamation fut claire et indéniable. Michael était son véritable fils et hériterait du trône.

Michael entendit à peine un mot de son discours. Son regard examinait toutes les personnes présentes, de crainte que quelqu'un ne menace Hannah. Mais quand l'archevêque s'avança pour donner sa bénédiction, il n'eut d'autre choix que de s'éloigner d'elle.

Alors, un mouvement attira son attention dans la foule. Il vit Karl qui se tenait à quelques pas de l'estrade seulement. Il y avait un éclat déterminé dans ses yeux, lorsqu'il leva son pistolet.

Michael bondit vers Hannah et le coup de feu retentit.

Chapitre 23

Un domestique qui se trouvait près de Michael s'effondra sur le dais, un poignard à la main. Du sang jaillit de sa poitrine, et Hannah reconnut un des valets du Graf von Reischor, mandaté pour assassiner Michael.

Elle se retint de crier, serrée étroitement contre Michael. Ses mains tremblaient et elle ne pouvait le lâcher.

Le chaos s'installa au-dessous d'eux, dans la foule. Des gardes entouraient Karl. Mais Hannah ne put s'appesantir là-dessus, car son esprit était focalisé sur le danger. Michael aurait pu être tué, et elle ne pouvait supporter l'idée de le perdre.

– Est-ce que vous allez bien ? s'enquit-elle, en s'accrochant à lui.

Il acquiesça.

– Restez ici avec les gardes. Il faut que je parle à Karl.

– Il vous a sauvé la vie, Michael, lui rappela-t-elle.

Elle frissonna à la pensée que Michael pourrait être étendu mort sur l'estrade, à l'heure qu'il était.

Il lui toucha la joue.

– Je ne permettrai pas qu'on lui fasse du mal...

Il descendit, protégé par les hommes du roi. Karl resta où il était, répondant au regard de Michael par une expression déterminée. C'était l'expression d'un homme satisfait de ce qui s'était passé.

La foule étudia les deux hommes, tous deux fils du roi. On chuchota à propos de la légende du prince substitué. Chaque citoyen de Vermisten les regardait fixement, choqué et fasciné par leur ressemblance.

Karl amorça une révérence, mais Michael l'arrêta. A la place, il s'avança et lui tendit la main. Par ce geste, il reconnaissait son demi-frère comme un égal, lui accordant le plus grand honneur.

– Il semble que je doive vous remercier une deuxième fois, *mon frère*, lui dit-il, d'une voix assez forte pour que tout le monde l'entende.

Un mois plus tard

– Vous n'êtes pas censé être ici, protesta Hannah, quand Michael s'introduisit dans sa chambre. Si ma mère vous trouve, elle vous frappera la tête avec son ombrelle !

– J'en doute. Elle est trop avide de vous voir entrer dans une famille royale.

Il leva sa main où brillait la bague de diamants et d'aigues-marines.

– Elle va me rendre folle ! grogna Hannah, songeant à l'excitation de la marquise ces dernières semaines.

– Ne vous inquiétez pas. Abigail la tiendra occupée.

Hannah esquissa un sourire. Abigail Turner avait reçu le pardon du roi et de la reine et rejoint les dames de compagnie de cette dernière. Le personnel du palais était au courant de son état et elle avait une servante personnelle pour s'occuper d'elle quand il le fallait.

Le reste du temps, elle était sous la garde de son mari, Sebastian, qui avait échappé à ses ravisseurs et s'était caché au Danemark. Hannah souriait encore en pensant à leurs retrouvailles, ce couple âgé qui s'était étreint comme au premier jour de son mariage.

Michael l'embrassa profondément et une excitation secrète embrasa son sang. Elle ne pouvait croire que cet homme serait son époux le lendemain.

– J'ai parlé à Karl ce matin, dit-il, en s'éloignant légèrement d'elle. Il a paru surpris des domaines et des terres que je lui ai accordés. Mais j'ai pensé que cela s'imposait, puisqu'il doit être un conseiller du trône.

– Il a été pris dans cette histoire contre son gré, observa Hannah. Tout comme toi, d'ailleurs...

– Je suis d'accord. La reine Astri n'est pas contente, mais le roi va le reconnaître comme son fils illégitime et lui accorder un titre honorifique.

Michael promena les mains sur la soie de sa robe et lui mordilla le menton.

– Voulez-vous être en retard au dîner, ce soir ?

Avant qu'Hannah ne puisse répondre, la porte s'ouvrit en coup de vent. Lady Rothburne entra comme une tornade.

– Hannah ! Au nom du ciel, à quoi pensez-vous, d'être seule avec un homme dans votre chambre ?

– Michael sera mon mari demain, lui fit-elle remarquer.

– Demain, justement... Et seulement demain !

La marquise agita les mains pour le faire partir, comme elle aurait chassé un insecte.

– Et je suis certaine que Son Altesse royale *peut attendre*.

Michael décocha un clin d'œil à Hannah et adressa un signe de tête aux deux femmes en sortant de la pièce.

Lady Rothburne se mit à discuter des fleurs du mariage et des décorations, tranchant en faveur de roses plutôt que de lys. Hannah ignore la conversation, car elle ne se souciait pas vraiment du genre de fleurs qui ornerait la cérémonie.

– Hannah, vous devriez changer de robe. Cette couleur améthyste est proprement scandaleuse ! Aucune femme convenable ne porterait cela à un dîner.

Hannah ignore encore tout simplement les remarques de sa mère. Elle avait relevé les teintes de sa garde-robe, quand Michael l'avait envoyée faire des achats pour son trousseau. Ensuite, nombre de dames de la cour avaient suivi son exemple.

– Cette robe est un cadeau de la reine, mère, dit-elle, savourant l'air stupéfait de la marquise.

– Bon. Je suppose qu'elle doit être parfaitement appropriée, alors...

Lady Rothburne porta une main à son cœur et soupira de bonheur.

– Je puis à peine croire que ma petite fille va devenir princesse ! C'est ce dont j'ai toujours rêvé !

Hannah aurait épousé Michael même s'il avait été un mendiant, mais elle ne le dit pas.

– Et vos cousins Dietrich et Ingeborg ont été incroyablement surpris d'apprendre vos fiançailles. Je ne puis croire non plus que vous ne vous soyez jamais rendue chez eux en Allemagne !

Elle s'éventa, les joues échauffées.

– Il n'a jamais été dans mes intentions d'inquiéter qui que ce soit, mère.

Hannah n'avait pas révélé les attaques dont ils avaient été l'objet, ne voulant pas rendre sa mère plus agitée qu'elle ne l'était déjà.

– Et tout ira bien. Personne ne se soucie de mon passé, ici.

Elle tout particulièrement.

– Je dois avouer que tout ceci est si peu familier pour moi. Je parle à peine assez bien la langue, et les coutumes sont si différentes ! Je ne sais même pas comment je dois me conduire dans la plus simple des situations mondaines !

Hannah enlaça sa mère, réprimant un rire.

– Ne vous inquiétez pas, mère, lui dit-elle avec un grand sourire. Je vous ferai une liste !

– Vous étiez incontestablement destinée à être une princesse, dit Michael, en s'agenouillant devant Hannah pour masser ses pieds endoloris. La reine Astri a été très fière de vous.

Les dames de compagnie avaient aidé la jeune mariée à ôter sa robe de cérémonie et elle ne portait plus qu'une simple chemise de nuit de soie ornée de dentelle. Michael n'avait pas l'intention de la lui laisser porter bien longtemps.

Le jour de leur mariage avait été un vrai conte de fées, avec un carrosse tiré par des chevaux, la cérémonie elle-même ayant lieu dans la cathédrale St-Mark de Vermisten. Michael avait été captivé par la vue d'Hannah dans sa robe de soie crème, la tête ceinte du diadème en diamants que la reine avait tenu qu'elle porte.

A son cou, Hannah avait mis le collier de diamants de la nuit du bal, tant de mois auparavant. Le seul fait de le voir posé sur sa gorge avait rappelé à Michael maints souvenirs de l'époque où il l'avait sauvée de Belgrave. Il avait compris qu'elle l'avait mis en souvenir de cette nuit où ils avaient passé plusieurs heures ensemble.

– Etes-vous déçu de ne plus être un soldat ? lui demanda-t-elle, en l'aidant à ôter sa chemise.

– Je peux aider davantage les troupes en étant prince, reconnut-il. J'ai fait en sorte d'envoyer cinquante hommes du Lohenberg porter des provisions au front. Le général en a été très reconnaissant, même s'il m'a radié honorablement de l'armée britannique.

Hannah fit glisser ses paumes sur son torse nu et il se pencha pour baiser sa gorge. Le parfum entêtant du jasmin l'enveloppa.

– Et vous ? murmura-t-il, en relevant l'ourlet de sa chemise, la remontant sur ses cuisses. Je vous ai emprisonnée dans cette vie, comme princesse. Des regrets ?

– Aucun.

Elle prit une inspiration tremblante, quand il lui enleva la chemise.

– J'avais tort de penser que ce serait une prison. Ce n'en est une que si on laisse les autres vous commander.

– Princesse, je suis à vos ordres !

Il s'agenouilla devant elle, touchant ses longues jambes, baisant sa peau douce. Il fit remonter ses mains en une longue caresse jusqu'à ses seins, la taquinant et la goûtant, jusqu'à ce qu'elle crispe les doigts dans ses cheveux.

– Que me commandez-vous ?

– Quittez vos habits !

Il obéit. Quand il fut nu, Hannah passa les bras autour de son cou et il l'embrassa profondément. Peau contre peau, il la posséda, lui faisant sentir combien il l'aimait.

Puis il la souleva dans ses bras et alla jusqu'au lit. L'allongeant sur la courteline, il prit le diadème qu'elle avait ôté et, avec un sourire malicieux, le posa sur sa tête. Telle une princesse païenne, elle le fascinait.

– Quels sont vos ordres maintenant ?

Michael couvrit son corps du sien, savourant la façon dont elle tremblait de désir.

– Aimez-moi, chuchota-t-elle, en l'attirant à elle pour l'embrasser.

La chaleur de sa bouche suscita chez lui un désir brûlant et le besoin d'unir leurs corps.

Il posa sa bouche sur sa peau, s'émerveillant qu'elle lui appartienne, désormais. Sa princesse et son épouse bien-aimée.

– Toujours, promit-il.

épilogue

Hannah était assise sur le parquet du salon, servant le thé à un ours en peluche. A son côté, Emily Chesterfield, comtesse de Whitmore, servait une poupée, alors que leurs deux filles offraient des chocolats aux invités. Des diamants et des bijoux hors de prix pendaient au cou des petites filles, et elles portaient des diadèmes royaux.

– Je ne sais pas vous, mais moi je n’entrerais pas, déclara Stephen, en faisant un signe de tête à Michael, qui se tenait sur le seuil à côté de lui. Elles pourraient nous faire porter une couronne.

Hannah sourit et se leva.

– Michael doit déjà en porter une dans les cérémonies, dit-elle à son frère, en s’approchant des deux hommes. C’est le prix pour être un prince.

Michael lui baisa la main.

– Pouvons-nous nous joindre à vous pour le thé ?

La comtesse se leva à son tour, tenant la main de sa nièce Charlotte.

Agée de quatre ans, la petite princesse avait deux nattes, l’une attachée d’un ruban rose et l’autre d’un ruban violet. Elle avait hérité de la beauté de sa mère, mais son entêtement était un trait de son grand-père.

– Papa, vous devez vous asseoir à côté de moi !

Michael laissa sa fille le prendre par la main et le conduire à un fauteuil. Elle choisit un biscuit au chocolat sur le plateau du thé et le lui fourra dans la bouche.

– J’ai fait ces gâteaux avec tante Emily, déclara-t-elle.

Il l’assit sur ses genoux.

– Ils sont délicieux.

Charlotte lui dédia un sourire radieux et passa les bras autour de lui. Son diadème de saphirs et de diamants lui glissa sur le front et il le remit en place. La fierté et le contentement l’emplirent, avec la gratitude de pouvoir donner maintenant à sa femme et à sa fille tout ce qu’il leur faudrait.

Hannah vint à côté d’eux, et Michael prit sa main dans la sienne. Tandis que leur fille bavardait avec sa cousine Victoria et Emily, leurs deux regards se rencontrèrent. L’amour brillait dans le sourire d’Hannah, ainsi qu’un amusement silencieux.

Charlotte sauta par terre pour retourner servir le thé aux poupées, et Michael se tourna vers Hannah avec un regard coquin. Il baissa les yeux sur ses genoux et murmura :

– Il y a de la place, maintenant.

– Non, espèce de brigand !

Elle posa les mains sur ses épaules et rit à son oreille.

– Ce serait inconvenant !

– Il me plaît d’être inconvenant, chuchota-t-il en retour. Nous pourrions même être très inconvenants plus tard...

– Oui, plus tard, promit-elle.

Il se leva et tendit la main pour ajuster son diadème. Le sourire d’Hannah se modifia au contact de ses mains. Il lui laissa voir dans ses yeux tout le désir qu’il éprouvait pour elle, et tout ce qu’elle signifiait pour lui. Combien il l’aimait.

Saisissant sa main, Hannah lui décocha un doux sourire.

– Ou avant.